This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06730209 5

NC
Theatre

LE THEATRE ANGLOIS.

..... Non verbum reddere verbo.

TOME VI.

A LONDRES.

M. DCC. XLVI.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
395619B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
B 1947 L

AURENG-ZEB

OU

LE GRAND MOGOL,

TRAGEDIE

DE M. DRYDEN.

PERSONNAGES.

L'EMPEREUR.
AURENG-ZEB, son fils.
MORAT, dernier des fils de l'Empereur.
ARIMANT, Gouverneur d'Agra.

DIANET,
SOLIMAN,
MIRBABA,
ABAS,
ASAPH-CHAN,
BAZEL-CHAN,
} Omrahs, ou Seigneurs Indiens de différentes Factions.

NOURMAHAL, Impératrice.
INDAMORA, Reine captive.
MELEZINDA, Epouse de Morat.
ZAIDE, Esclave Favorite de l'Impératrice.

La Scène est à Agra, Capitale du Mogol.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARIMANT, ASAPH-CHAN, FAZEL-CHAN.

ARIMANT.

LE Ciel paroît vouloir que ce grand jour décide de l'Empire de l'Orient. Tout nous prépare à un moment déciſif : les armes s'y diſpoſent de toutes parts, & la Fortune ſe voit enfin forcée de terminer ce fameux différend. Elle tient actuellement dans ſa main le prix le plus brillant dont elle puiſſe flatter l'ambition des Monarques ; elle en étale la pompe aux yeux de nos jeunes Princes : ils en ſont éblouis ; & leur courage s'accroît encore, en penſant que l'épée rend les loix muettes, & que l'Empire eſt aujourd'hui le patrimoine du plus vaillant.

ASAPH.

Quatre armées différentes, commandées par autant de nos Princes, couvrent nos campagnes, & sont animées du même espoir. Les profondes & larges limites de notre Empire, *l'Indus*, & *le Gange*, ne roulent que des flots teints du sang des peuples qu'ils ont vû naître; il n'est point de riviere enfin, dont le cours tortueux soit exempt du sanglant aspect de nos Citoyens massacrés.

FAZEL.

Je n'oublierai jamais que vous prévîtes ces horreurs dès l'instant que nos Princes se diviserent, & que prêtant l'oreille aux cabales des femmes du Palais, ils tenterent de se supplanter l'un l'autre dans l'esprit de l'Empereur leur pere.

ARIMANT.

La prudence humaine veut en vain prévenir les décrets du Ciel. Envoyez chacun pour gouverner des Provinces écartées, l'Empereur se flattoit de n'avoir plus rien à redouter de leur fatale ambition. Que pouvoit faire de plus un pere aussi prudent que tendre! Il avoit tout prévu: mais que peut-on contre le sort! Tant que la vigueur de l'âge fit respecter ses ordres, rien ne troubla la paix de cet Empire: mais accablé par le poids de la vieillesse, il succombe aujourd'hui sous celui de la Couronne. La nouvelle de ses dernieres infirmités, en apprenant à ses fils que ce Prince est mortel, a tout-à-coup ranimé leurs ambitieux désirs; & leur inquiétude criminelle n'a d'autre objet que le moment de son trépas. Tel fut le signal

de leur révolte : le même jour les vit courant aux armes, & ne reconnoître que la flamme & le fer pour arbitres de leur sort.

ASAPH.

Enfans rébelles & parricides !....

ARIMANT.

C'est les flétrir d'un nom trop odieux, si nous réfléchissons que la mort du pere, en couronnant l'aîné de ses fils, entraîne le trépas de tous les cadets. La crainte d'un grand mal en fait préférer un moindre, & les loix de la nature sont ici détruites par celles de l'Etat... Eh ! quel homme, en effet, peut se livrer lâchement à la mort, s'il est maître de l'éviter en prévenant son ennemi ? Quiconque meurt en combattant, n'a rien à se reprocher ; & qui combat pour la Couronne, ne meurt jamais sans gloire.

SCENE II.

Les mêmes Acteurs. SOLIMAN.

SOLIMAN.

L'Arrivée d'un nouveau courier jette Agra dans une nouvelle consternation. Les Armées de *Darah* & d'*Aureng-Zeb* sont aux mains : la foule du peuple inonde le Palais, & cette multitude attend avidement des nouvelles du combat.

ARIMANT.

Chaque nouvel événement change les dispo-

ſitions de ce peuple, qui attend ſervilement que le deſtin lui donne un Maître.

SOLIMAN.

Tous ces graves Sénateurs, nos Miniſtres d'Etat, retirés dans des coins du Palais, & entourés chacun de quelques amis choiſis, ne parlent qu'à voix baſſe, & cachent leur agitation ſous un maintien concerté. Le plus corrompu, le plus ſuperbe d'entr'eux eſt maintenant ſouple, & même complaiſant envers ceux qu'il mépriſoit avec le plus de hauteur.

ASAPH.

Quand le Gouvernement change, la populace décide du ſort de ſes oppreſſeurs, fait juſtice au Souverain, & venge l'Etat.

SOLIMAN.

Les courtiſans novices, & peu initiés dans le myſtere des intrigues de Cour, ſemblent errer dans un labyrinthe, & ſe trouvent partout croiſés par de ſi différens intérêts, que leur trouble augmente à chaque pas l'incertitude de leurs démarches.

ARIMANT.

Et que fait l'Empereur?

SOLIMAN.

Tranquille, inébranlable, & toujours ſemblable à lui-même, ne ſe reprochant aucun crime, il ſe croit à l'abri de tout danger. Il déplore cependant ſa caducité qui le force d'être ſpectateur d'une guerre, dont il auroit voulu ne devoir la fin qu'à ſon courage. Il plaint l'Etat des malheurs que lui cauſent des enfans rébelles, en ſe diſputant un trône qu'il ſe croit encore ſeul capable de remplir dignement.

ARIMANT.

Ah! que n'a-t'il encore cette valeur héroïque qui rendit ſa jeuneſſe ſi brillante! Son âge viril nous flattoit de voir naître de lui une poſtérité également glorieuſe: mais, hélas! ſa vieilleſſe dément tout notre eſpoir!... Le ſoleil, vers ſon déclin, à meſure que ſes rayons dardent moins fortement ſur la ſurface de la terre, paroît s'adoucir en ſa faveur, & ſe complaire avec les reſtes de l'éclat du jour. Pourquoi l'homme qui conſacra ſa jeuneſſe à la gloire, ne peut-il jouir dans ſes derniers inſtants d'un repos qu'il a ſi bien acquis, & de l'amour de tous ceux qui l'environnent?

ASAPH.

Malheureux pere! ce nom te devient odieux, lorſque ne pouvant te choiſir qu'un ſucceſſeur, tu trouves dans tes autres enfans d'implacables ennemis.

FAZEL.

Darah, l'aîné de tous, a de la généroſité: mais ſon ame ſe livre trop aiſément à la vengeance. Ami plein de candeur, ennemi irréconciliable, ſon amour & ſa haine ne ſont jamais équivoques.

SOLIMAN.

J'eſpérerois beaucoup de la valeur du Prince Sujah, s'il n'étoit trop attaché à la ſecte des Perſans. Un intérêt étranger le pouſſe à rechercher une Couronne, qu'il n'obtiendroit jamais de l'amour du peuple.

ASAPH.

Morat eſt trop arrogant, & joue trop le brave. L'envie qui le ronge domine trop ſur

ſon courage. Aveuglé par ſa préſomption, s'il échoue dans une entrepriſe, il croit que perſonne n'auroit été plus heureux que lui.

ARIMANT.

Mais Aureng-Zeb, ſans autre paſſion dominante que celle de l'amour, plus modéré dans ſes déſirs, réfléchit davantage, & concerte mieux ſes projets. Cet *Atlas* ſeul peut ſoutenir l'Etat chancelant. Froid dans le conſeil, ardent dans le combat, il réunit en lui toutes les bonnes qualités de ſes freres, & y ajoute encore celle de fils & de ſujet fidéle. Le ſort de ſon pere dépend aujourd'hui de l'épée de ce généreux Prince, & nous comptons que ſa fortune ne démentira pas notre eſpoir.

SOLIMAN.

Deux puiſſans aiguillons doivent animer maintenant ſon courage, la reconnoiſſance de ſon pere, & les faveurs de l'amour. Cette belle captive, la Reine de *Cachemire*, ſera, dit-on, le prix de ſa victoire.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. ABAS.

ABAS.

Tout augmente encore nos craintes. Les Armées couvrent la plaine, & les lances innombrables qu'on apperçoit dans nos vallées fertiles, offrent aux yeux épouvantés une *moiſſon* d'horreurs. L'éclat du fer, & de l'acier

poli, éblouit par-tout nos regards tremblans; & chaque inſtant nous préſente de plus près l'image affreuſe de la guerre. Le henniſſement des chevaux frappe déja nos oreilles; & ces forteresſes ambulantes, que porte l'éléphant auſſi terrible que docile, menacent déja nos remparts.

ARIMANT.

Si cette Armée (comme je le crains) eſt celle de Morat, l'Empire eſt ſur les bords du précipice. L'ambitieuſe Impératrice eſt d'intelligence avec ce fils qu'elle adore. Ils profiteront de l'abſence d'Aureng-Zeb pour s'emparer du Trône, & de la perſonne de l'Empereur.

SOLIMAN.

Toutes les démarches de cette Princeſſe nous ont aſſez prouvé ſa haine pour les aînés de l'Empereur: elle déteſte en eux le ſang de ſes rivales, & ne ſonge qu'à élever le ſien ſur leurs ruines.

ABAS.

Ce ſont en effet les troupes de ce Prince; qui, après s'être emparé de *Sarat*, & prévenant la renommée par des marches auſſi précipitées que pénibles, ſe trouve tout-à-coup aux pieds de nos murs. Il a même déja demandé un pour-parler avec ſa mere, & leur conférence a duré plus de deux heures.

ARIMANT.

Quant à moi, je cours à mon devoir; la Citadelle m'eſt confiée: mes ſoins ſçauront la défendre.

SCENE IV.

ASAPH, FAZEL, SOLIMAN, ABAS.

L'Empereur paroît une lettre à la main. Un Ambaſſadeur le ſuit. Gardes.

ASAPH, *à Fazel.*

REgarde l'Empereur, cette rougeur répandue ſur ſon viſage irrité, nous prouve que le meſſage de Morat ne lui eſt point agréable.

L'AMBASSADEUR.

Ah! Seigneur, interprétez mieux ſes intentions, & ne traitez point de révolte la néceſſité où il ſe trouve de prévenir une guerre cruelle. Tant qu'il vous crut vivant, ce Prince vous fut aveuglément ſoumis, & ne ſe crut dans ſon Gouvernement que votre Vice-Roi. Mais le bruit de votre mort lui fit prendre les armes, non pas pour envahir le patrimoine de ſes freres, mais pour défendre contr'eux le préſent que vous aviez daigné lui faire.

L'EMPEREUR.

Mes ordres réitérés lui avoient enjoint de licentier ſes Troupes, le ſceau royal lui avoit prouvé que je vivois encore : cependant ſon Armée ſubſiſte, il paroît avec elle en ces lieux, & n'eſt pas déſobéiſſant.

L'AMBASSADEUR.

Croyant votre ordre contrefait, & votre

mort cachée, il n'eut d'autres intentions que d'approfondir la vérité.

L'EMPEREUR.

Si un faux bruit lui apprit mon trépas, il crut aiſément ce qu'il déſiroit. Déſabuſé par ma main même, il ſe plut à le croire encore. Mais s'il croit cette excuſe légitime, qu'il me prouve ſa ſincérité; qu'il déſarme.

L'AMBASSADEUR.

Ah! Seigneur, l'honneur peut-il le lui permettre? Ne ſeroit-ce pas avouer ſa révolte? Il oſe attendre une grace de votre Majeſté: daignez regarder ſes Troupes d'un œil plus favorable, & les recevoir pour vos Gardes.

L'EMPEREUR.

Ma vertu ſeule m'en tient lieu. Partez; que le préſomptueux faſſe au plutôt ſa retraite. Je lui donne une heure. S'il oſe balancer plus long-tems, le canon du fort nettoyera la plaine.

L'AMBASSADEUR.

Puiſque vous lui refuſez l'entrée de la ville, il réclame ſon épouſe que vous retenez cruellement dans les fers. Si, contre toute juſtice, vous lui refuſez ſa liberté, il penſe avoir droit de ſe la procurer par les armes.

L'EMPEREUR.

Dis-lui que le Ciel m'a donné des droits ſur lui-même, & ſur tout ce qui lui appartient; que comme ſujet, & comme fils, il eſt doublement mon eſclave. Qu'il compte cependant, tout indigne qu'il puiſſe être de mes bontés, qu'une femme ne ſera jamais l'objet de ma

vengeance. Je ſçai rendre juſtice à l'innocence de Morezinda, & je ne la retiens ici que pour aſſurer ſon repos.... Quant à toi, dont l'audace a pu te charger d'une pareille ambaſſade, crains d'éprouver ce que peut la colere des Rois offenſés. Fuis, garde-toi de répondre: un ſeul mot de ta bouche te coûtera la vie....

SCENE V.

L'EMPEREUR. *Suite écartée.*
ARIMANT.

ARIMANT.

Puiſſe le Ciel, ô ſublime Monarque, [illegible] de vos proſpérités [illegible] & les rendre toujours plus grandes! Un courier, qui [illegible] vous apporte [illegible] Vos Troupes, conduites [illegible] ont défait celles de Darah [illegible] après avoir livré quarante [illegible] de bataille. L'Armée [illegible] marche d'abord à la rencontre [illegible] a été attaquée par une attaque [illegible] ont éprouvé le même ſort.

L'EMPEREUR.

[illegible]

ARIMANT.

[illegible] vous attendez [illegible] d'un fils que vous chéri[illegible]

ez ? Quoi ! dans un jour, deux pareilles conquêtes !... Pardon, Seigneur, je vous croyois plus redevable envers la fortune !...

L'EMPEREUR.

Elle n'eſt point encore quitte envers moi ; & ſi ma joie étoit plus vive, on auroit droit de l'attribuer à ma crainte... Mais, que dis-je ? Et quelle reconnoiſſance doit-on à qui ne nous rend que notre bien ?

ARIMANT.

Le généreux Aureng-Zeb, toujours attentif à ce qu'il vous doit, n'a pas oſé pouſſer plus loin le ſuccès de ſes armes. Mais pouſſé par la crainte que Morat n'osât vous attaquer dans ſes murs, ce Héros, après avoir donné ordre à ſes Troupes de le ſuivre à grandes journées, eſt parti pour Agra, où il compte s'enfermer avec vous avant que le ſiége en ſoit abſolument formé.

L'EMPEREUR.

Prévenez ſon deſſein, partez ; défendez-lui d'approcher de cette ville.

ARIMANT.

A qui, Seigneur ? A un fils ſi fidéle ! A un vainqueur !

L'EMPEREUR.

Je craindrois moins la vûe d'un rebelle.

ARIMANT.

Quoi ! votre Défenſeur ? celui à qui vous avez confié votre pouvoir & votre vie ? Ah ! Seigneur, il ſeroit auſſi injuſte, qu'inutile, de le ſoupçonner maintenant. Il ne vient point accompagné de façon à ſe faire craindre : il

vengeance. Je ſçai rendre juſtice à l'innocence de Melezinda, & je ne la retiens ici que pour aſſurer ſon repos.... Quant à toi, dont l'audace oſa ſe charger d'une pareille ambaſſade, crains d'éprouver ce que peut la colere des Rois offenſés ! Fuis, gardes-toi de répondre : un ſeul mot, un regard te coûtera la vie....

SCENE V.

L'EMPEREUR. *Suite écartée.*
ARIMANT.

ARIMANT.

PUiſſe le Ciel, ô ſublime Monarque ; toujours augmenter le cours de vos proſpérités comme celui de vos jours, & les rendre tous auſſi glorieux que celui-ci ! Un courier, qui arrive des bords du *Gemma*, vous apporte de grandes nouvelles. Vos Troupes, conduites par Aureng-Zeb, ont défait celles de Darah, qui a pris la fuite après avoir laiſſé quarante mille hommes ſur le champ de bataille. L'Armée victorieuſe a marché d'abord à la rencontre de Sujah, qui ſurpris par une attaque imprévue, vient d'éprouver le même ſort.

L'EMPEREUR.

Tant mieux !

ARIMANT.

Tant mieux ! Eh ! que pouviez-vous attendre de plus de la valeur d'un fils que vous chériſ-

lez ? Quoi ! dans un jour, deux pareilles conquêtes !... Pardon, Seigneur, je vous croyois plus redevable envers la fortune !...

L'EMPEREUR.

Elle n'eſt point encore quitte envers moi ; & ſi ma joie étoit plus vive, on auroit droit de l'attribuer à ma crainte... Mais, que dis-je ? Et quelle reconnoiſſance doit-on à qui ne nous rend que notre bien ?

ARIMANT.

Le généreux Aureng-Zeb, toujours attentif à ce qu'il vous doit, n'a pas oſé pouſſer plus loin le ſuccès de ſes armes. Mais pouſſé par la crainte que Morat n'osât vous attaquer dans ſes murs, ce Héros, après avoir donné ordre à ſes Troupes de le ſuivre à grandes journées, eſt parti pour Agra, où il compte s'enfermer avec vous avant que le ſiége en ſoit abſolument formé.

L'EMPEREUR.

Prévenez ſon deſſein, partez ; défendez-lui d'approcher de cette ville.

ARIMANT.

A qui, Seigneur ? A un fils ſi fidéle ! A un vainqueur !

L'EMPEREUR.

Je craindrois moins la vûe d'un rebelle.

ARIMANT.

Quoi ! votre Défenſeur ? celui à qui vous avez confié votre pouvoir & votre vie ? Ah ! Seigneur, il ſeroit auſſi injuſte, qu'inutile, de le ſoupçonner maintenant. Il ne vient point accompagné de façon à ſe faire craindre : il

vient comme un priſonnier volontaire ſe confier à votre foi. Vous connoiſſiez ſon courage, ne venez-vous pas d'éprouver ſa fidélité ? Et s'il aſpire après la gloire, doutez-vous encore que ce ne ſoit après celle qu'il peut acquérir en vous ſervant ?... Je ſçais qu'on l'accuſe d'ambition. Mais eſt-il condamnable de vouloir être le Héros de ſon ſiécle ? On convient du moins de ſa prudence : & ſi la prudence ſçait diſcerner nos véritables intérêts, ce Prince connoît ſans doute qu'il n'en a d'autres à ménager, que l'amour & la bienveillance de ſon pere. Pourriez-vous démentir la bonté de votre cœur ? Lorſqu'il partit d'Agra, ne lui promîtes-vous pas la plus brillante récompenſe ? Animé par cet eſpoir, il combat, il triomphe : l'amour le ramene à vos pieds pour recevoir le prix de ſa victoire, pouvez-vous le lui refuſer ?

L'EMPEREUR.

Arrête, tu pénetres trop avant dans mon ame bleſſée. Ne m'y fais point trop voir ce que je frémis d'y trouver !... Mon fils a glorieuſement rempli ſon devoir ; notre grand Prophête l'envoye pour me ſecourir : j'aurois honte de ſoupçonner tant de vertus ; je ne ſuis point ingrat..... Du moins, je ne le fus jamais !. . N'en parlons plus : cours lui défendre de s'approcher d'Agra. Je ne veux, je ne puis, je n'oſe voir mon fils !

ARIMANT.

Seigneur, cet ordre vient trop tard, & je ne puis conſentir à expoſer ainſi votre gloire,

C'eſt vouloir perdre à la fois le cœur du peuple avec celui de votre fils. On riſque ſouvent de perdre tout, en refuſant une demande légitime.

L'EMPEREUR.

J'ai ſouvent éprouvé ta foi, je ſuis ſûr que tu m'aimes : je ſouffre mille maux !... Et tu ne dis rien qui puiſſe me ſoulager....

ARIMANT.

Eh ! Seigneur, peut-on guérir les maux que l'on ignore ?... Ne vous ai-je pas déja demandé la cauſe de vos ennuis ?

L'EMPEREUR.

Il falloit me la redemander encore !.. la honte n'eſt-elle pas toujours compagne du vice ? Il falloit m'arracher ce fatal ſecret, & porter la ſonde juſque dans mon ſein pour me rendre le repos que j'ai perdu. Mais, que dis-je, ſe peut-il qu'aucunes conjectures ?... Non, je connois ta probité : une ame vertueuſe ſoupçonne difficilement.... Parle pourtant : n'as-tu jamais été foible ? l'amour n'a-t'il jamais ébranlé ta vertu ? Cette paſſion ne te rendit-elle jamais parjure envers ton ami ? Ne fus-tu jamais tenté de le trahir ? Flatte-moi, cher Arimant : fais-moi ta cour ; avoue-moi tes foibleſſes : penſes qu'un Roi voudroit voir les ſiennes conſacrées par un peuple entier. Il croiroit avoir moins à rougir.... Mais tu preſſens maintenant ma honte. Vois donc mon ame toute nue : je ſuis le rival de mon fils.... Tandis que ce Héros expoſe ailleurs ſa vie pour ma gloire, j'expoſe ici ma gloire pour triompher de ſa maîtreſſe !

ARIMANT.

Seigneur, cet aveu ſincere prouve du moins que vous avez long-tems combattu votre paſſion, & que la vertu, quoique languiſſante, ſubſiſte encore dans votre cœur. Mais quel eſt le ſuccès de votre injuſtice ?

L'EMPEREUR.

Tel que je le mérite. Inſenſible à mes vœux, muette à mes vains tranſports, l'inflexible Reine de Cachemire eſt pour moi ce que les vents & les flots ſont pour les Mariniers menacés du naufrage. On voit pourtant des tempêtes ſe calmer : mais la cruelle Indamora eſt toujours la même ; mes menaces & mes ſoupirs ſont également mépriſés.

ARIMANT.

Eh bien, Seigneur, c'eſt au dépit à vous guérir.

L'EMPEREUR.

Vertu, dépit, dédain, mépris, foibles armes contre un amour tel que le mien ! j'ai tout tenté, j'ai tout employé vainement !... Juge, après cela, quand je crains le vainqueur, & les victoires de mon fils doivent m'être bien cheres.

ARIMANT.

Il eſt tems, Seigneur, de prendre un parti, & d'empêcher ſur-tout que le Prince ne ſoit inſtruit de votre amour. Morat, qui ne reſpire que votre ruine, vous verroit perdre avec plaiſir le ſeul bouclier de votre Empire, & la fiere Impératrice eſt trop jalouſe pour ſe voir tranquillement préférer une rivale. Je connois

le

le cœur d'Aureng-Zeb, il eſt vertueux : mais la vertu cede ſouvent aux tranſports d'une juſte vengeance !

L'EMPEREUR.

Va donc trouver Indamora ; dis-lui de ma part, que la tête de mon fils, & peut-être la mienne, dépendent de ſa diſcrétion ; qu'elle cache ma foibleſſe à Aureng-Zeb ; quoiqu'il revienne vainqueur, qu'il eſt encore, ainſi qu'elle, ſous ma puiſſance ; que, quoique pere, je ne ſuis pas moins amant, & que ſi je dois beaucoup à mon fils, je me dois encore plus à moi-même. Sois témoin de leur entrevûe : que ta préſence lui en impoſe, & contraigne, s'il ſe peut, juſqu'à ſes regards... Mais le voici lui-même ! Ecoute encore-*.....

SCENE VI.

L'EMPEREUR, *AURENG-ZEB, & ſa ſuite.* DIANET.

AURENG-ZEB, *un genou en terre.*

LE ſuccès a ſecondé mes vœux ; le Ciel a permis que je vous vengeaſſe, & je trouve votre ſanté raffermie. Il m'eſt donc encore une fois permis de jouir de votre auguſte préſence, d'embraſſer le plus grand des Rois, & le meilleur des peres ! Pardonnez à mes pleurs : c'eſt la joie qui les fait couler. Elle ne fut jamais

* Il dit quelques mots bas à Arimant.

plus ſincere que dans ce moment ; &, malgré ma victoire, il me manquoit votre préſence pour la rendre parfaite.

L'EMPEREUR.

Briſons là-deſſus : J'ai des raiſons qui me font craindre de trop voir la bonté de ton cœur. Si tu ſçavois ce qui ſe paſſe actuellement dans le mien, tu plaindrois le ſort du plus malheureux des Rois !

AURENG-ZEB.

D'un Roi, Seigneur ? Ah ! ne me privez point de la moitié de mes devoirs : Vous portez un nom bien plus cher à mon cœur ! Eh quoi, Seigneur, n'êtes-vous plus mon pere ?...

L'EMPEREUR.

Je l'étois autrefois.

AURENG-ZEB.

Hélas ! qu'ai-je donc fait, & par quel crime ai-je mérité de perdre le titre de votre fils ? Titre plus glorieux pour moi (j'en atteſte le Ciel !) que ne le fut jamais à mes yeux celui de Prince & de Conquérant.

L'EMPEREUR.

Tu m'inſultes donc enfin ! & je vois avec quelque plaiſir que tu n'es pas ſans défauts : je rougis moins des miens. Le commerce avec les Dieux eſt trop pénible, trop humiliant pour l'homme...

AURENG-ZEB.

Je commence à appercevoir que quelque courtiſan, quelque peſte de Cour à qui j'ai déplu ſans doute, a ſçu vous indiſpoſer contre votre fils ; que ſa perfide adreſſe a fait paſſer

dans votre ame des soupçons que la noblesse de la vôtre n'étoit pas capable de concevoir. Je vois enfin avec douleur que mes actions les plus innocentes ne paroissent à vos yeux que revêtues de la noirceur dont une main ennemie prétend les déguiser. Sçachez pourtant, Seigneur, que votre Couronne ne m'a jamais coûté un coup-d'œil envieux ; que l'honneur seul fut mon guide, & que la gloire, seule récompense des cœurs vertueux, est le seul bien qui me tentât jamais. Vivez, Seigneur, remplissez long-tems un trône dont vous êtes digne, je serai toujours trop heureux de vous obéir.

L'EMPEREUR.

O mon cher Aureng-Zeb ! ta vertu excite en mon cœur de trop puissants remords. Elle brille d'un éclat qui frappe trop mes yeux !... Tu as plus mérité de ma reconnoissance que je ne suis capable de te payer. Mais ton sort est de donner, le mien de te devoir !... Tu vois le désordre de mon ame. Ton mérite l'attendrit en ta faveur, & d'autres sentimens l'endurcissent. Cédant enfin à tes vertus, il faut... Mais, que fais-je ? Oserois-je lui dévoiler ce secret fatal ?... Adieu, laisse-moi : le repos t'est nécessaire. Puisse-tu en goûter les douceurs !...

AURENG-ZEB.

Le repos n'est pas fait pour les amans. Je n'ai point encore vû Indamora.....

L'EMPEREUR.

Revenez, Prince : J'oubliois de vous dire...

Quoi donc ! ſitôt laſſé de la compagnie d'un pere !

AURENG-ZEB.

C'eſt vous-même, je crois, Seigneur, qui m'avez congédié ?...

L'EMPEREUR.

Vous ne m'avez fait aucune relation du combat... D'ailleurs, Agra eſt environnée par une Armée rebelle. Dites-moi, d'abord.... Mais, non, allez-vous-en.... Il * va voir Indamora : je voudrois l'en empêcher. Mais ce ſeroit peut-être lui faire ſoupçonner ma tendreſſe pour elle.... Hélas, la préſence de mon fils m'eſt inſupportable, & ſon abſence eſt pour moi le plus violent ſupplice !...

* A part.

SCENE VII.

AURENG-ZEB, *ſeul.*

TRiſte vertu ! Divinité ſans culte & ſans amis, fuis, cherche d'autres climats, ou remonte aux cieux où tu pris naiſſance : l'air des Indes eſt maintenant mortel pour toi ; le déguiſement & la ruſe ſont les ſeules Divinités de cet Empire ! Quels ſont les fruits de ma victoire ! La gloire ſtérile d'avoir prouvé mon amour filial. Le meilleur des Rois eſt obſédé par une femme artificieuſe, & ſes enfans ſont la victime d'une injuſte marâtre ! Ainſi mes lauriers mêmes me deviennent funeſtes,

& mon abſence m'a perdu dans l'eſprit de mon Pere.

SCENE VIII.

AURENG-ZEB, INDAMORA, ARIMANT.

AURENG-ZEB, *à part.*

MAis j'apperçois le ſeul objet qui puiſſe calmer le trouble de mon ame! Unique conſolation de mon cœur affligé, à votre aſpect mes douleurs ceſſent, mes inquiétudes s'évanouiſſent, ainſi que les fantômes de la nuit aux premiers rayons de la lumiere. Je vous revois enfin! Mes maux paſſés ſont oubliés, & ceux que l'avenir m'annonce me ſont bien *moins ſenſibles.*

INDAMORA.

Je vois trop que l'aſtre fatal qui préſida à ma naiſſance, menace également tous ceux qui s'attachent à moi. Craignez les ſuites d'un malheureux attachement: fuyez, cher Prince; redoutez les approches d'une infortunée!

AURENG-ZEB.

Commandez plutôt au Laboureur qui touche à la fin de ſes travaux pénibles, d'abandonner l'eſpoir d'une récolte prochaine... Hélas! pourrois-je me détacher d'un bien dont la poſſeſſion me fut promiſe, & que je viens de mériter au prix de tant de ſang!

INDAMORA.

L'amour eſt un bien imaginaire, enfant de l'opinion, qui n'exiſte qu'autant qu'on croit le reſſentir, dont une tête échauffée ſe peint la réalité; qui ſéduit nos ſens, & nous trompe ainſi qu'un rêve qui nous plaît. On s'y livre avec ardeur, on en jouit avec tranſport, la chaleur du ſang le fait connoître, le froid l'anéantit.

AURENG-ZEB.

Si l'amour eſt tel que vous le peignez, le mien a toute l'ardeur que les jeunes Prophétes nous inſpirent dans nos premiers rêves. Je trouve en vous ce paradis qu'ils nous promettent, & des ſiécles de félicité!... Mais l'idée de ce bonheur n'eſt ſans doute point parvenue juſqu'à vous; peut-être en doutez-vous encore: ou plutôt, votre rêve eſt déja fini.

INDAMORA.

Vous pouvez vous tromper.

AURENG-ZEB.

Indamora peut-elle me parler ainſi? O Ciel! quel changement!... Elle aime ſans doute ailleurs! En ce cas, je n'attens plus rien du ſort... Je me flattois, Madame, de trouver à vos pieds quelque ſoulagement aux chagrins qui me dévorent: j'y venois déplorer la diſgrace imprévue dont un Pere m'accable; je comptois peu ſur la même injuſtice de la part de l'objet de toute ma tendreſſe. Mais tout ſe change dans la nature pour accroître ma peine; où je cherchois la reconnoiſſance je rencontre l'ingratitude & l'inconſtance, où j'attendois la fidélité!

INDAMORA.

Je ne vous ai rien dit de mon inconſtance ; l'amitié m'a ſeulement forcée de vous engager à modérer votre tendreſſe. Qui ſçait ce que le ſort nous prépare ? Diſpoſons-nous à l'eſſuyer : eſpérons peu, craignons tout. L'eſpoir rapproche les objets ſous nos yeux, il franchit les obſtacles, abrége les diſtances & l'imagination voyage toujours trop aiſément !

AURENG-ZEB.

Ainſi, vous me préparez donc au déſeſpoir ! Cruelle ! en montrant à mes yeux le miroir, vous en retournez ſoudain la glace : l'objet que je croyois ſaiſir, s'évanouit comme un éclair !... Vous voulez que je craigne ? C'eſt m'annoncer que vous ne m'aimez plus ! C'eſt préparer mon cœur à recevoir le coup qui doit le percer !... Non, Madame, je dois vous épargner ce crime : recevez mon dernier adieu. Mon cœur aura moins à *ſouffrir de vous croire infidéle*, que s'il en attendoit l'aveu dont votre bouche le menace.

INDAMORA.

Demeurez, Prince : je voudrois en vain vous laiſſer partir... Vous n'avez ici d'autre ennemi que vous-même. Croyez-moi toujours ſincére ; & gardez-vous de vouloir pénétrer plus avant ! je dois vous cacher un ſecret trop funeſte !.. Votre vie, & la mienne en dépendent !...

AURENG-ZEB.

C'eſt diſſimuler en vain, Madame..... votre embarras, votre ſilence, tout vous trahit, tout m'annonce mon malheur !.... Encore un coup,

adieu, Madame.. Le ſerpent * n'eſt plus caché ſous les fleurs: il dépend de moi de m'en garantir.

INDAMORA.

Ah! revenez, Seigneur! nous périſſons tous deux. Vous le voulez? connoiſſez donc mon innocence... Depuis votre départ...

ARIMANT.

Arrêtez, Madame?... Vous connoiſſez la rigueur de mes ordres: il faut que j'obéiſſe. Ne me forcez pas d'être l'inſtrument de votre perte... J'attens cette grace à vos pieds!...

AURENG-ZEB.

Parlez, parlez, Madame? je jure par votre amour (ſi tant eſt que cela ſoit encore un ſerment) oui, je jure que notre perte aura des charmes pour moi. C'eſt avec vous que je mourrai! notre hymen ſera éclairé des flambeaux de la mort: n'importe, nous ſerons enſemble!

INDAMORA.

Sçachez donc, que celui en qui nous avions tous deux mis notre confiance, eſt auſſi injuſte envers moi, qu'ingrat envers vous; que cet infidéle Gardien de ma foi, eſt devenu le plus emporté des Amans. Qu'il n'eſt prieres, promeſſes, ni menaces qu'il n'ait employées pour me ſéduire; & qu'alliant la baſſeſſe à la grandeur.. Mais faut-il vous en dire davantage?

AURENG-ZEB.

Oui, ſans doute; achevez, Madame?... O Ciel! puis-je croire que mon Pere ſe ſoit oublié

* A part, en ſortant.

juſqu'à ce point!... Parlez? prévenez des ſoupçons peut-être déjà trop criminels!...

INDAMORA.

Helas! que n'ai-je pû vous nommer un autre nom que le ſien!

ARIMANT.

Mon devoir doit m'excuſer auprès de vous, Seigneur, Hola! Gardes!...

Les Gardes paroiſſent.

AURENG-ZEB.

Eſclave, qu'oſes-tu faire?... Des Gardes! pour moi?

ARIMANT.

Mes ordres ſont d'arrêter cette Princeſſe, que les loix de la guerre ont dès long-tems rendu notre priſonniere.

AURENG-ZEB.

Infame!...

ARIMANT.

Seigneur, je ſçai ce que je dois à votre naiſſance... Tout autre n'oſeroit me parler ainſi.

AURENG-ZEB.

J'ai acquitté ſa rançon; elle eſt à moi: je lui rends la liberté.

ARIMANT.

Je ne conteſte point vos droits, Seigneur: mais c'eſt auprès de l'Empereur qu'il faut les faire valoir. Les ordres que j'ai reçus de lui ſont abſolus....

AURENG-ZEB, *l'épée à la main.*

Il faut mourir, ou la ſauver... Et vous, mes

amis, * quoiqu'en petit nombre, je vous crois trop braves pour ſouffrir que la maîtreſſe de votre général ſoit flétrie par d'indignes fers **...

INDAMORA.

Arrête, cher amant! & ſi la tendre Indamora a quelque pouvoir ſur ton ame, ne ſouille point la gloire que tu viens d'acquérir, en te montrant rebelle envers ton pere. Sois certain de ma foi: le ſort ne peut rien ſur mon cœur. Ce que je ſouffre m'aſſure du tien: ſois digne de ton amante, comme je veux l'être toujours de mon amant.

AURENG-ZEB, *ſeul remettant ſon épée.*

J'ai réfléchi, & je bénis celle qui m'en a procuré le tems. Mon ame étoit ſurpriſe, j'allois tomber dans le crime. La vraie vertu, ainſi que la nature, ſçait combattre le mal, & triompher de ſes attaques. J'aſpire aux titres glorieux de fils, & d'amant fidéle: il faut remplir les devoirs que l'un & l'autre exigent... Qu'un moment de jalouſie vient de me coûter cher! Il me rend ma maîtreſſe, & me l'arrache au même inſtant!... Ainſi qu'Orphée, je retrouve ce que j'aime; ainſi que lui, mon imprudence me l'a ravi.

* A ſa ſuite.

** Ils mettent tous l'épée à la main.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Pendant l'entr'Acte, on entend des fanfares, & le bruit du canon, &c.

AURENG-ZEB, ARIMANT, ASAPH, FAZEL, SOLIMAN.

AURENG-ZEB.

REndons juſtice à Morat, jamais mortel ne montra plus de valeur. Je l'ai vû trois fois eſcalader la citadelle, d'où votre courage l'a autant de fois repouſſé, après avoir comblé nos foſſés de morts & de mourants. Enfin déſeſpéré de tant de réſiſtance, je l'ai vû furieux ſe précipitant dans le plus épais des eſçadrons, tuer également nos ſoldats & les ſiens; & s'ouvrir une retraite à travers le feu, le ſang & la fumée.

ARIMANT.

Vous nous honorez trop, Seigneur: ſi Morat fût repouſſé trois fois, c'eſt à vous qu'en eſt dûe la gloire: jamais Général ne joignit plus d'expérience avec plus de courage. Mais en ménageant la vie de vos ſoldats, Seigneur, vous expoſez trop la vôtre!...

ASAPH.

L'Etendart ennemi planté ſur nos murs,

jettoit déjà l'épouvante dans tous les cœur
même inſtant vous le vit renverſer avec
qui le portoit, & faire ſuccéder l'allégreſſe
conſternation.

FAZEL.

C'eſt à vous ſeul enfin que nous devons
l'honneur de cette grande journée; c'eſt
ſeul qui nous rendez nos femmes, nos enf
& nos biens. Connoiſſez enfin vos propre
térêts, Seigneur. Nous ſommes prêts à
ſuivre; nous ne connoiſſons plus d'autre C

SOLIMAN.

Les injuſtices qu'on vous a faites, ne
que trop connues. Dites un mot: vingt
bras ſont prêts à vous venger.

AURENG-ZEB.

Que ceux qui veulent paroître mes vrais
imitent mon exemple: le devoir ſeul doit
mer leur bras & leur cœur. Souvenez-vo
la gloire que vous venez d'acquérir, & ga
vous de la ternir par une trahiſon. Je n
plains d'aucune injuſtice: je puis avoir
ques ſujets de peine; Mais les Rois, co
les Dieux, ſont maîtres de leurs bienfaits,
les font pas toujours attendre en vain..* Je
pourtant la circonſtance favorable pour p
mon Pere. Hâtons-nous d'en profiter.

* A part, en ſortant.

SCENE II.

ARIMANT, *ſeul.*

Indamora ! qu'il eſt dangereux de te voir ! ie tes yeux fatals ; leurs bleſſures ſont trop fondes. Vertu, prudence, honneur, l'inté- même, tout céde à leur aſpect vainqueur. ſi que la glace, qui trahit les pas de ceux s'y confient, la beauté nous entraîne dans : route dont la pente eſt douce & gliſſante : poir du plaiſir nous y engage ; & nous n'ap- cevons le danger, que lorſqu'il eſt inévi- le.

SCENE III.

NDAMORA, ARIMANT.

INDAMORA.

E me flatte que ma liberté peut s'étendre juſ- 'ici, & que cette terraſſe n'eſt point hors des tnes qui me ſont preſcrites. Je vous cher- e, Arimant ; & la reconnoiſſance eſt mon ide. L'Empereur, en me mettant ſous votre rde, n'entendoit pas apparemment que ma iſon fût rude. S'il penſoit autrement vous ez trompez ſon attente, puiſqu'au lieu d'un ſolier, je ne trouve en vous qu'un ami.

ARIMANT

Je porte à regret le premier titre; mais avec quelle ardeur n'en ambitionnerois-je pas un autre!

INDAMORA.

Si celui d'ami ne peut vous ſatisfaire, j'ignore à quoi tendent vos vœux.

ARIMANT.

Je n'ai garde de demander ce que vous ne voudriez point m'accorder: mais vous ſçavez, Madame, que les vœux ſont déraiſonnables, & que l'impoſſibilité même ne les borne point toujours: on peut en former qu'on craindroit de faire éclater. Les bornes des déſirs humains n'ont ſouvent d'autres limites que celles de l'imagination: plus elle eſt vaſte, plus ils s'élévent ſans s'appercevoir qu'ils laiſſent l'eſpérance bien loin derriere eux!... Je déſirerois, par exemple,

INDAMORA.

Quoi?

ARIMANT.

Ah! pourquoi m'avez-vous interrompu, dans l'inſtant même où le plaiſir que je reſſentois alloit m'arracher mon ſecret?... Il faut que je reſpire, en attendant qu'un nouveau tranſport me donne aſſez d'audace pour vous apprendre que vous ſeule êtes l'objet de tous mes vœux.

INDAMORA.

Avez-vous réfléchi, avez-vous preſſenti quelle ſeroit l'iſſue de cette entrepriſe? Et ſi Ariman croit ſe connoître lui-même, ſçait-il bien auſſi ce que je ſuis?... Duſſé-je n'être point Reine a-t-il bien balancé mes attraits & ma jeuneſſe avec ſon âge & les autres diſproportions qui ſe rencontrent entre nous?

ARIMANT.

Juſte, quoiqu'en ma propre cauſe, je me ſuis déjà condamné, Madame. Regardez en pitié ma foibleſſe, & n'achevez point de m'accabler! Sans employer tant de mépris, un coup d'œil irrité ſuffit pour m'anéantir; & ma mort....

INDAMORA.

Préſumez moins de ma cruauté, & penſez moins déſavantageuſement de vous, & de moi-même. Le ſouverain pouvoir de la *beauté* ſe manifeſte aſſez par cette foule d'eſclaves qu'elle traîne après elle. Et quelle Reine pourroit dédaigner un eſclave tel que vous? Quant à moi, je préférerois toujours Arimant, pour la prudence, pour la valeur, pour la probité, pour toutes les qualités enfin qui peuvent juſtifier un choix...

ARIMANT.

Quel Amant reſſentit jamais des tranſports plus raviſſans!... En me voyant loué par une ſi belle bouche, *je me crois* preſque un Dieu!...

INDAMORA.

Un mérite auſſi diſtingué que le vôtre peut prétendre à tout. Vous avez toutes les qualités que l'on peut déſirer... dans un parfait ami.

ARIMANT.

Ainſi, croyant toucher au rivage ſouhaité, le Matelot ſe trompe, & ſe briſe contre un écueil!... Ainſi, vous penſez que mon âge ne me permet plus d'aſpirer qu'après le titre d'ami?... Et que vos charmes ne ſont pas aſſez puiſſans....

INDAMORA.

Entendez-moi mieux, Arimant. Je connois

aſſez le pouvoir de mes charmes : c'eſt vous qui paroiſſez ignorer juſqu'où votre mérite peut pouſſer ſes prétentions. On ſe trompe ainſi ſoi-même ; & tel, en ſe préſentant en qualité d'amant, n'obtiendra que la plus froide indifférence, qui ſe bornant à la ſimple amitié ſeroit cru digne du retour le plus vif & le plus ſincere.

ARIMANT.

Je vous entens, Madame, & le cas que vous paroiſſez faire de mon amitié, ne me prouve que trop combien vous dédaignez mon amour !.. Je ſens pourtant combien mon perſonnage eſt ridicule ; & j'en ſerois déſeſpéré, ſi j'en étois le maître.

INDAMORA.

Gardez-vous en bien : votre déſeſpoir ſeroit auſſi infructueux que votre amour. Puiſque j'ai ſçu vous plaire, je connois tout le pouvoir que ma conquête vient de m'acquérir ſur vous, & je prétens en uſer : un pareil ami m'eſt maintenant trop néceſſaire. Il faut déſormais que vous faſſiez pour moi, non pas tout ce qui pourra vous plaire, mais tout ce qui pourra m'être utile. Vous m'aimez ? Obéiſſez.

ARIMANT.

Ciel ! quel étrange aſcendant vous laiſſai-je prendre ſur moi ! ainſi qu'un fier Courſier dompté par une main habile, je prétens en vain me ſouſtraire aux loix de mon nouvel eſclavage : le moindre mouvement, le moindre ſigne me rappelle à l'obéiſſance. Commandez ; régnez ſur moi, Madame ; mais uſez modérément de votre empire : un Souverain qui exige trop de ſes ſujets, riſque de les voir bientôt rebelles.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. L'EMPEREUR, *dans le fond du Théâtre.*

INDAMORA, *à Arimant.*

LA rebellion punie, vous apprendroit bientôt à quel point l'amour vous a mis au rang de mes ſujets.

ARIMANT.

Quoi ! Madame, obéirai-je aveuglement à vos ordres; & pourrez-vous, en revanche, diſpoſer de la vie de votre eſclave?...

L'EMPEREUR, *s'avance.*

De quel danger Arimant paroît-il menacé? Et de quel amour parle-t-on ici?.... Ces regards altérés témoignent votre émotion mutuelle... Arimant pâlit; & vous rougiſſez, Madame?...

INDAMORA.

J'ai droit de rougir, Seigneur: on me parle d'amour.

ARIMANT, *à part.*

O Dieux, je ſuis trahi!... Ma mort eſt certaine.

L'EMPEREUR.

Quoi! cet eſclave oſeroit lever les yeux juſqu'à vous? Cet inſecte rampant, que j'ai retiré de la fange, que les rayons de mes bontés ont réchauffé, dont ma puiſſance ſeule a fait un homme! lui qui ne reſpire qu'autant que ma

fantaiſie veut le permettre; cet infame oſera-t-il enviſager l'objet de mon amour; attenter au plus ſacré de mes droits; imprimer ſa vile image ſur le coin de ſon Souverain?... O Ciel! croirai-je une ſemblable trahiſon?...

ARIMANT.

J'avoue, Seigneur, que mon audace!.....: Mais, ſi c'eſt un crime...

INDAMORA.

Oui, Seigneur, il eſt coupable: mais ce n'eſt qu'envers moi; & vous n'avez ſans doute que des louanges à lui donner, quand j'ai le plus à m'en plaindre. Il a l'audace de me parler d'amour, mais, Seigneur, c'eſt du vôtre; ſon inſolence eſt, dit-il, autoriſée par vous. Vous êtes maître de le déſavouer.

L'EMPEREUR.

Ah! je le dois ſans doute: quelles que ſoient ſes expreſſions, elles ſont trop foibles pour vous bien peindre tout ce que je ſens... Mais, que dis-je? Si c'étoit en mon nom qu'il parloit, quel étoit l'objet de ſa crainte? Quel danger pouvoit-il redouter?... Vous pouviez, diſoit-il, expoſer ſa vie?...

INDAMORA.

S'il oſoit m'offenſer encore, n'eſt-elle pas en ma puiſſance? Oubliez-vous, Seigneur, le caractere jaloux & emporté de l'Impératrice? Si vous-même avez tout à craindre de ſes fureurs, les miniſtres de vos plaiſirs n'en ont-ils rien à redouter?

L'EMPEREUR, *à part.*

Ah! ſon nom ſeul me fait frémir! il renou-

velle tous mes maux !.... Cher Arimant, pardonne à mon aveugle jalouſie : l'inquiétude eſt le partage des Amans. Laiſſe-nous ; & ſi tu veux m'excuſer, ſonge que l'amour, ainſi que le trône, ne ſouffre point de rivalité... Madame, daignez vous contenter de la même excuſe : l'amour doit pardonner à ceux que l'amour rend coupables.

SCENE V.

L'EMPEREUR, INDAMORA.

INDAMORA.

QUe pouvez-vous attendre d'une Reine privée par vous, & de l'objet de ſa tendreſſe, & de la liberté ?

L'EMPEREUR.

La force eſt le dernier recours des Amans ; & la néceſſité fait ſon excuſe.

INDAMORA.

La force ne peut rien ſur un cœur généreux : il céde quelquefois à la perſuaſion ; mais on le menace en vain. La contrainte empoiſonne le plaiſir ; & l'amour n'a de charmes qu'autant qu'il eſt libre & mutuel.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompez, Madame : les difficultés ſeules irritent les déſirs, aiguiſent les traits de l'amour, & ſont l'aliment de ſes feux. C'eſt un vainqueur que trop de facilité déſarme, qui languit ſous ſes lauriers, & dédaigne ſa victoire...

INDAMORA.

Cruel ! étoit-ce trop peu de m'avoir arraché ma couronne ? Falloit-il encore m'envier le ſeul eſpoir qui pût m'attacher à la vie ? C'eſt vous-même qui l'aviez fait naître ; ſéduite par vos promeſſes, je vous remettois volontiers mon Empire en faveur d'un fils que vous-même m'aviez appriſe à aimer.

L'EMPEREUR.

Mon fils ,en vous aimant par mes ordres, fit ſon devoir. Je le lui défens aujourd'hui : mon fils doit obéir. Craignez, ſi vous l'aimez encore, qu'il oſe réſiſter à ſon pere . . . je m'en fie à vos ſoins.

INDAMORA.

Souffrez donc qu'il me voie, Seigneur, je tenterai de vous obéir.

L'EMPEREUR.

Eh bien . . mais, non, Madame. Faites-lui dire qu'il n'a plus ici d'armée dont il puiſſe diſpoſer, & que vous êtes tous deux ſous ma puiſſance.

INDAMORA.

Oui, Seigneur, ſous la puiſſance d'un pere qui lui doit tout, & dont il a préſervé les jours en expoſant les ſiens . . . Malheureux Aureng-Zeb ! La piété pour toi devient un crime, & le devoir une offenſe aux yeux d'un Pere qui s'unit à ſes propres ennemis, & ſemble ſe hâter de concourir à la ruine qui le menace !

L'EMPEREUR.

Faites-moi grace de votre politique, Madame ; j'ai aſſez vécu pour ſçavoir connoître mes vrais intérêts.

INDAMORA.

J'ai trop osé, je le confesse. Vous avez assez vécu, cela est vrai, Seigneur, & peut être trop.

L'EMPEREUR.

Vous vous plaisez à mépriser mon âge, Madame ? Mais craignez que l'amour outragé ne se change en fureur ; & si vous-même n'en avez pas encore éprouvé les coups, rendez-en grace à la sincérité de mes feux, objets de vos dédains. Mais tremblez que je ne vous convainque, en faisant tomber ma colere sur une autre tête, qu'un cœur qui peut épargner une amante, peut ne pas épargner un rival !..

SCENE IV.

L'EMPEREUR, INDAMORA, ARIMANT *rentre avec précipitation.*

ARIMANT.

SEigneur, l'Impératrice est déja dans l'antichambre. La vivacité, le désordre de sa marche, l'air de son visage, annoncent l'objet de sa venue, & la tempête que nous allons voir éclater !

L'EMPEREUR, *à Indamora.*

Retirez-vous, Madame. Il n'est pas à propos qu'elle vous rencontreici.

Indamora sort avec Arimant.

de vous attirer la mienne. Puiſſe mon pere remplir encore long-tems le trône des Indes! & puiſſe toujours la paix reſſerrer le nœud qui nous unit à lui!

L'EMPEREUR, *à Nourmahal.*

Puiſque l'amour & la complaiſance ne peuvent rien ſur votre cœur, j'uſe maintenant du pouvoir deſpotique que l'homme a ſur la femme, & qu'il reçut de la nature... Je vous condamne à vivre dans les fers, & ce joug eſt encore plus doux que celui ſous lequel vous me faiſiez gémir.

AURENG-ZEB, *aux pieds de l'Empereur.*

Quoique je ſente toute la foibleſſe de mon crédit, ſouffrez, Seigneur, que j'implore votre clémence! Les ſecrets du mariage ſont ſacrés: ſes douceurs & ſes amertumes ſont également cachées par les ſages. Les fautes de l'épouſe retombent toujours ſur l'époux, & le moindre blâme qu'il ait à eſſuyer eſt celui d'avoir fait un mauvais choix. Daignez me croire, Seigneur, le pouvoir myſtérieux de l'hymen, comme celui du trône, ne peut être trop ſoigneuſement conſervé, mais ne peut trop rarement éclater!

L'EMPEREUR.

Le ſexe eſt trop pervers pour mériter qu'on lui pardonne: c'eſt l'inviter à retomber. Ses larmes feintes n'ont pas ſi-tôt excité notre pitié, qu'il faut lui préparer une nouvelle indulgence pour des offenſes plus grandes encore. On ſonde notre clémence par l'apparence des remords,

remords ; on eſſaie juſqu'à quel point nous pouvons pardonner : alors tout eſt perdu ; le Monarque tombe, la femme regne, nous ſommes ſubjugués. Mais puiſque vous le voulez, mon fils, je conſens en votre faveur de riſquer cette derniere tentative. Vous avez acquis le droit de tout attendre de moi.... * A la réſerve d'un ſeul point.

Les Gardes ſe retirent.

NOURMAHAL, *ironiquement.*

C'eſt avoir beaucoup obtenu, que d'avoir briſé mes fers ! mais la grace eſt évanouie de mon cœur, & l'affront y ſubſiſte. Que dis-je, une grace ? ** Si tu n'avois pas craint mon fils !.... Adieu, jouis de ma reconnoiſſance. Si je n'attens plus rien de ton amour, attens moins encore de mon repentir.

SCENE IX.

L'EMPEREUR, AURENG-ZEB.

L'EMPEREUR.

L'Univers vit-il jamais un caractére plus indomptable !

AURENG-ZEB.

Vous l'auriez encore plus aigrie en la pouſſant à bout. Mais puiſque rien ne peut vous aſſurer contre elle, il eſt tems, Seigneur, de

* A part.
** A l'Empereur.

ſonger à votre défenſe : je ne puis voir
ci tranquille le danger qui menace mon
Souffrez que je commande encore une
vos armées : deux victoires déja rempo
ſous vos auſpices doivent vous convainc
ma fidélité, & du ſuccès d'une troiſiéme
grace, Seigneur, laiſſez-moi le ſoin d'ec
de ces murs un frere ambitieux !...

L'EMPEREUR.

Mon fils, la valeur que vous avez faitp
tre aujourd'hui ne peut être trop exaltée.
je crains maintenant avec raiſon, que le ſ
ne ſeconde pas votre eſpoir. La faction de
pératrice eſt auſſi puiſſante au-dedans, que
mée de ſon fils l'eſt en dehors.

AURENG-ZEB.

Plus que des lions dans le conſeil, m
que des agneaux dans le combat, nos Cito
ſont maintenant livrés à la terreur. Mais
armée conduite par *Mirza*, ne doit pas
ſoin d'ici, & je l'attens demain avec l'au
Je puis l'aller rejoindre avant le jour, &
ouvrir un chemin juſqu'à vous aux dépen
ſang de vos ennemis.

L'EMPEREUR.

Ah! ſi j'étois encore ce que je fus, lor
l'audacieux Roi de Bengale, au prix de ſ
berté, éprouva ma valeur !...

AURENG-ZEB.

Il me ſuffit, Seigneur, de me rappeller
exploits pour être aſſuré de marcher ſur
traces. Et ſi ce digne objet de mon émula
pouvoit être trop foible, le ſouvenir de

amour, & les charmes d'Indamora ſont trop puiſſans ſur mon cœur...

L'EMPEREUR.

Je doute que le ſouvenir d'une Reine captive puiſſe être, dans les combats, d'un heureux augure.

AURENG-ZEB.

Seigneur, les effets ont juſqu'ici prouvé le contraire. Quoi qu'il en ſoit, vous me promîtes en partant, ſa main & ſa liberté; J'ai combattu, j'ai vaincu: je demande le prix de ma victoire, & comme Général, & comme votre fils.

L'EMPEREUR.

* La fâcheuſe demande!... C'eſt à moi ſeul à diſpoſer du temps auquel il me plaît de remplir mes promeſſes. Commencez par terminer la guerre, & je pourrai vous entendre. Tandis que ma fortune & ma vie ſont en vos mains, je ne veux que ce garant de votre fidélité.

AURENG-ZEB.

Seigneur, quelque cauſe étrangere agit contre moi dans votre ame! Pourriez-vous, ſans cela, me ſoupçonner?

L'EMPEREUR.

Quelle que ſoit la rendreſſe apparente d'un héritier du trône, il n'aſpire qu'après l'inſtant de l'occuper. Je ne vous accuſe, ni ne vous juſtifie. En attendant, la priſonniere eſt traitée avec tous les égards qui lui ſont dûs.

AURENG-ZEB.

Et c'eſt d'où naît mon inquiétude!.... Par

* A part.

quelle fatalité mon pere ſe trouve-t-il moins vertueux? & qu'ai-je fait pour être ainſi puni?.. Non, Seigneur, il n'eſt pas poſſible que vous me ſoupçonniez: vous me connoiſſez trop, & votre ame eſt au-deſſus des foibleſſes de la défiance. L'amour ſeul peut produire de pareilles injuſtices.

L'EMPEREUR.

Eh bien! puiſque votre rival vous eſt connu, vous ſçavez ce qu'un fils doit à ſon pere.

AURENG-ZEB.

Les enfans ont des droits auſſi ſacrés: tels ſont ceux de l'amour. C'eſt vous qui fites naître le mien. Voilà mon titre, & rien ne peut m'y faire renoncer.

L'EMPEREUR.

Quand tu l'obtins, de moi, j'en ignorois la valeur. Si j'ai pû le donner, je puis le reprendre.

AURENG-ZEB.

Vous pouvez tout, Seigneur; je reconnois votre puiſſance: mais commencez par prendre ma vie qui m'eſt moins précieuſe. Trahi par la nature, & par l'amour, elle ne peut être déſormais qu'un fardeau pour moi!... Mais ma douleur s'échappe en diſcours ſuperflus: j'aurois dû me taire, & mourir.

L'EMPEREUR.

Vous ſçavez, grands Dieux, combien j'ai combattu cet amour funeſte! combien j'ai rougi de ma honte, gémi de mon parjure, & ſenti vivement la mortelle atteinte, dont cette foibleſſe pouvoit bleſſer ma renommée! Quels furent mes remords au ſouvenir de tout ce que

dois à mon fils! Quelle horreur m'inſpira mon gratitude!.... Inutiles regrets! je combattis, réſiſtai longtems, il fallut ſuccomber. Les ux de la raiſon ſe fermerent, je ne vis plus ıdamora, que par ceux de l'amour! Que te dirai-enfin? Je vois mon crime, j'en ſuis pénétré, ın rougis à tes yeux, mais il me plaît toujours.

AURENG-ZEB.

Puiſque, malgré vos remords, votre erreur us eſt encore chere, le même pouvoir vain-ieur doit auſſi m'excuſer. J'aime avec les mê-es tranſports, & je réclame des droits que je e puis céder.

L'EMPEREUR.

Aureng-Zeb, vos aînés, quoique vaincus, n'en it pas moins des droits ſur ma Couronne; le us jeune de vos freres a encore les armes à la ain? Renoncez à Indamora, je vous fais Em-ereur.

AURENG-ZEB.

Que mon nom ſoit en horreur à la poſtéri-, ſi l'on me voit jamais ſacrifier à l'eſpoir du ône, mon amour, ou ma renommée! Une ne mercénaire auroit pû profiter de ſes vic-ires: votre couronne étoit à moi ſi je l'avois oulu, & je n'avois rien à vous céder, mais, ous vivez, & je n'y prétens rien. Portez-la ongtems; elle eſt à vous, diſpoſez-en à votre oix. Mais quant à mon amour, rien ne peut n'en faire départir: mon trône eſt dans le cœur 'Indamora, & c'eſt le ſeul qui puiſſe me tou-her.

L'EMPEREUR.

Régne donc dans ſon cœur : mais quant perſonne, garde-toi d'y prétendre. Crois-i pourtant, céde de bonne grace ce que la f peut me donner ; & fais-toi un mérite de obéiſſance.

AURENG-ZEB.

Lorſque l'honneur me le preſcrit, je ſça der : l'obéiſſance qui n'eſt dûe qu'à la crai eſt celle d'un eſclave. Si j'ignorois moins devoir, l'autorité ne m'y feroit point ſou tre : elle m'irriteroit encore plus. Pardon Seigneur, c'eſt votre ſang qui s'allume dans veines ; & mon cœur ſe ſoulève au ſeul ſ çon de la menace. Ordonnez plutôt mon pas : l'aſpect de la mort exciteroit en moi m d'horreur. J'ai appris à la braver, en com tant pour vous.

L'EMPEREUR.

Vante moins tes ſervices : ta déſobéiſſan dans le point le plus eſſentiel, les détruit dans mon eſprit... Inſenſé que tu es ! l'Em étoit ton partage ; & tu peux le rejetter !... bien, malgré ma haine contre l'Impérat je le donne à ſon fils. Ton repentir me ven bientôt.

SCENE X.

AURENG-ZEB, *ſeul.*

O vertu, qui nous jettes dans un danger certain, ſous l'eſpoir d'une récompenſe incertaine! nom ſtérile & trompeur! la fortune te fuit, & ne laiſſe à ta ſuite que l'indigent, & le ſage. Le Ciel même paroît t'abandonner, & ne te laiſſer pour récompenſe de tes actions, que tes actions mêmes : tandis que la gloire, & les douceurs de ce monde ſont faites pour l'audacieux, & pour l'impie; pour celui que nul frein ne retient, & dont l'ame ſacrilége eſt inacceſſible aux remords ! Le mérite tente en vain de réveiller la juſtice en ſa faveur : l'indolente Thémis ne conſulte pour lui que ſa balance ; ſon glaive n'eſt réſervé que pour venger la querelle des tyrans de la terre. Malheureuſe vertu ! trop de circonſpection te fait toujours négliger tes droits; & tandis que tu délibéres, le vice te les enléve.

SCENE IX.

AURENG-ZEB, DIANET.

DIANET.

DAignez me pardonner, Seigneur: je ſuis porteur d'une triſte nouvelle! l'Empereur irrité pourſuit ouvertement votre ruine. Il vient de demander l'ambitieux Morat: les portes de la ville déjà lui ſont ouvertes; & la Garde de la place a eu ordre de ſe retirer.

AURENG-ZEB.

Et quel effet cette révolution produit-elle dans l'eſprit du peuple?

DIANET.

Auſſi ſenſible à votre perte que ſi c'étoit la leur, nos citoyens déteſtent l'Impératrice qu'ils accuſent ſeule d'avoir tout ſacrifié pour ſon fils. Lui-même, quoique redouté, n'eſt pas à l'abri de leurs imprécations: ils haïſſent ſon orgueil, ils redoutent ſa violence; tout en un mot ſe diſpoſe à un ſoulévement. Je vous réponds du ſuccès enfin, ſi vous voulez les ſeconder, en attendant que vos troupes arrivent.

AURENG-ZEB.

L'injuſtice peut m'accabler, je puis être malheureux, mais je ne puis me démentir. J'ai ſauvé l'Empire; je ne l'acheterai point par un crime.

DIANET

DIANET.

Seigneur, laiſſez aux Poëtes à exagé-
areils ſentimens; ces brillantes rêveries
utiles que pour l'embelliſſement de leurs
:s. Craignez que ce Héroïſme déplacé
coûte une Couronne, & peut-être l...

AURENG-ZEB.

onnois toute l'horreur de ma ſituation :
ices de l'*Indoſtan* doivent ou régner, ou
'e ſens encore tout ce qu'on peut impu-
lame à celui qui, pouvant éviter un ſort
, s'y ſoumet volontairement. Mais...

DIANET.

i toutes vos lumieres, & votre courage,
ent qu'à vous conduire avec plus de cer
lans le chemin du tombeau!

AURENG-ZEB.

clus plûtôt, que *je crains également* &
ier le trône, & de mourir en lâche. La
ie rendroit, ou criminel, ou timide; &
nerois en vain. Que ce ſort ſoit donc ma
.. Il me reſte peut-être un eſpoir. Mo-
ſenſible à la gloire : les remédes extrê-
hasardent quand tout eſt deſeſpéré, l'é-
nt ſeul les juſtifie. Eſſayons-les. Le
e, joint au ſang froid, eſt d'une grande
ce dans les plus grands malheurs.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

INDAMORA, ARIMANT, *une lettre à la main.*

ARIMANT.

QUi moi! je ſerois votre meſſager auprès de lui? Madame, c'eſt pouſſer votre empire juſqu'à la tyrannie. Vos ordres ſont auſſi cruels, qu'injuſtes. Quoi! vouloir que je trahiſſe mon devoir, & que je ſerve mon rival!...

INDAMORA.

Votre devoir! ne l'avez-vous pas trahi dès que vous avez commencé de ſoupirer pour moi? & dans la ſituation où je ſuis, dois-je négliger mes avantages?... En ſervant mon amour, vous pouvez mériter mon amitié: c'eſt où je borne vos prétentions. Soyez donc généreux, mon cher Arimant; ne démentez point la nobleſſe de votre caractere.

ARIMANT.

Je vais tout révéler au Roi.

INDAMORA.

Vous augmenteriez ſes maux, & les vôtres!

e ſuis inébranlable. Non, Arimant, le Ciel
'a permis votre amour que pour me donner
n vous un ami & un confident. A ces titres
e n'ai rien de caché pour vous; ainſi, je vous
onfie ma lettre à Aureng zeb. Liſez-la, &
lites-moi franchement ce que vous en penſez.

ARIMANT, *liſant.*

. . . *Si je fais des vœux pour ma liberté, je ne prétends l'employer que pour vous.* . . . Je n'en lirai pas davantage... Voyons pourtant.. *Vos maux me ſont bien plus inſupportables que les miens*... Encore une ligne ſemblable; e ſuis déſeſpéré!... (*Il continue de lire bas.*) Ciel! elle continue... & ceci eſt encore plus tendre!... chaque période eſt un coup de poignard dans mon cœur... (*liſant haut.*) *Je vous attends ce ſoir.* . . *Rendez grace au Ciel de vous avoir procuré un ami tel que le généreux Arimant. C'eſt lui qui ſera votre guide* . . . . C'en eſt trop, Madame... Vous ne me rendrez point malgré, moi, l'inſtrument de ma perte.

INDAMORA.

Je m'aſſure par vous, du ſecret, & je vous offre l'unique moyen de me plaire.

ARIMANT.

L'homme le plus déſintéreſſé a toujours quelqu'eſpoir qui dirige & anime ſes démarches... De grace, laiſſez-moi plutôt déchirer ce fatal papier! & ne me contraignez pas d'être le Porteur de ma ſentence.

INDAMORA.

Vous en êtes le maître; mais qu'y gagnerez-vous? Quant à moi, je n'aurai que la peine d'en écrire un autre. Croyez-moi, Ariman tôt ou tard il faut que vous m'obéissiez. vo le sçavez : pourquoi lutter en vain contre vot destinée?

ARIMANT.

Je te rends grace, ô Ciel! Il ne manque pl rien à mon malheur... Je sens tout le ridicul toute l'amertume de mon esclavage; &, po comble de maux, je ne puis accuser la sincéri de celle qui me l'impose! Non, Madame: c faites que vos ordres soient d'accord avec r raison; ou achevez de me priver de ma raiso si vous voulez que je vous obéille?... Ma que vois-je? Vos regards s'irritent! Hélas, cours vous obéir. Je crois déja vous entend prononcer cette fatale sentence, *ôtez-vous mes yeux*... Ces mots cruels seroient plus te ribles à mon oreille que l'arrêt de mon trépas!

SCENE II.

INDAMORA, ARIMANT SOLIMAN.

SOLIMAN.

LA Princesse Melezinda, toute en larme & flottant entre l'espérance & la crainte, d

: à vous conſulter ſur le ſort de ſon

ARIMANT.

es-lui, que pour lui en parler avec plus
titude, je vais me rendre chez le Roi.

INDAMORA.

verrai avec plaiſir cette tendre épouſe.
la douleur, la compagnie des Malheu-
ſt une eſpece de ſoulagement.

ARIMANT, *à Soliman.*

es-lui, qu'en attendant mon retour, elle
ouir de la fraîcheur de cette terraſſe.

INDAMORA.

vre Princeſſe, que je te plains de te voir
nveloppée dans le malheur de ton époux!
leura la révolte de Morat: il commit le
, elle en eſt la victime.

ARIMANT.

: ignoroit ſon deſſein; elle reſta à la Cour
au moment où elle fut arrêtée. Depuis ce
, elle a porté ſes fers avec la conſtance
Romaine, ſi tant eſt que la vertu d'une
ne trouve quelque modele dans l'anti-

INDAMORA.

hons donc de la conſoler. Allez, laiſſez-
ule avec elle.

ARIMANT.

ſi, mon obéiſſance doit à chaque inſtant
rouver ma tendreſſe!...

SCENE III.

MELEZINDA, INDAMORA.

INDAMORA.

QUand l'aimable & touchante douleur veut frapper nos regards, & pénétrer nos ames par l'appareil le plus pompeux & le plus attendriſſant, elle emprunte ſans doute les larmes de Melezinda. Ainſi qu'une jeune fleur fléchiſſant ſous le poids de la roſée du matin, votre tête inclinée ſemble en vain vouloir nous dérober l'ennui qui vous accable.

MELEZINDA.

Les fleurs ne peuvent que languir pendant l'abſence du Soleil, c'eſt lui qui les rappelle à la vie, & qui ranime leurs odeurs. Hélas, le mien eſt éclipſé!... Vous me ſurprenez, Madame.... Vous vivez à la Cour, vous en faites les délices, & vous connoiſſez la pitié!...

INDAMORA.

Confinée en ces lieux, & malheureuſe comme vous, je reſſens pour autrui la même compaſſion que mon malheur peut inſpirer. Nous ſommes toutes deux captives, Madame: mais par un ſort auſſi funeſte que biſarre, l'une ne peut ſe voir heureuſe que par la perte de l'autre: ce jour doit éclairer la chûte d'Aureng-zeb, ou celle de Morat!

MELEZINDA.

Trop dignes ſucceſſeurs de Tamerlan, chacun d'eux trouve l'univers trop reſſerré pour en partager l'Empire avec un rival. Plût au Ciel que ce fameux différend pût être décidé par nous, Madame! Le ſang humain ceſſeroit de couler; trop contente de régner dans le cœur de Morat, vous regneriez bientôt ſur l'Univers.

INDAMORA.

Si le Ciel eſt juſte, & chérit la vertu, j'augure que vous touchez à la fin de vos maux.

MELEZINDA.

J'ai d'autres preſſentimens, Madame: la durée de ma vie ſera courte, & même infortunée. Je ne me plains point des Dieux, s'ils permettent qu'avant ma mort je puiſſe encore embraſſer mon époux!

INDAMORA.

Ecartez ces idées ſiniſtres, Madame: ce ſont les fruits de la mélancolie, & de la ſolitude... Mais quel que ſoit notre ſort, à quelqu'excès que nos amans puiſſent pouſſer la haine, j'eſpere que nous nous aimerons toujours.

MELEZINDA.

Ah! Madame, ſoyez toujours sûre de mes ſentimens pour vous!... Je porte un cœur bien plus ſincere encore qu'il n'eſt infortuné.

SCENE IV.

MELEZINDA, INDAMORA, ARIMANT.

ARIMANT.

JE me hâte de vous apprendre l'événement le plus inattendu! Depuis deux heures que je n'ai vu le Roi, toute la face de la Cour eſt changée. Le malheureux Aureng-zeb eſt diſgracié; Morat eſt déclaré le Succeſſeur au trône; le ſon de ces trompettes annonce déja ſon entrée triomphante dans Agra, & la Citadelle répond aux ſalves de la ville.

INDAMORA.

Ainſi, Madame, l'événement juſtifie mes préſages!... Je n'envie pourtant point votre ſort: mais je déplore le mien.

MELEZINDA.

Un pareil changement me frappe d'autant plus, que je ſuis moins accoutumée à la joie.

INDAMORA.

Puiſſent vos vœux être toujours remplis!... Mais cet événement intéreſſe trop mon cœur, pour exiger que mes foibles yeux ſoient les témoins du malheur de mon amant... Adieu, Madame: je venois pour vous conſoler, & je vais cacher ma douleur!...

MELEZINDA.

Arrêtez?.., Non, Madame, je ne verrai point non époux, que je n'aie apporté quelque ſoulagement à vos ennuis. Je veux l'attendre ici, & qu'il ſoit témoin de notre captivité; & ſi vos vertus ne peuvent rien ſur ſon ame, j'eſpere en joignant mes larmes aux vôtres, de l'attendrir en faveur de vos feux. Eſpérons en tout, Madame: je ne le ſuppliai jamais en vain.

INDAMORA.

Quelle cauſe, dans vos mains, pourroit être déſeſpérée?...

MELEZINDA.

Je ne ſçais, mais mon cœur ſemble ſe refuſer à l'idée de mon bonheur prochain: un mouvement intérieur m'annonce le contraire; & au rayon d'eſpoir qui ſemble devoir diſſiper mes craintes, je crois déja voir ſuccéder les ombres de la mort!...

Indamora & Melezinda rentrent dans une chambre prochaine.

SCENE V.

ARIMANT, *ſeul.*

LA fortune paroît enfin laſſée de favoriſer Aureng-zeb; & tandis que ſa main prodigue comble Morat de ſes bienfaits, l'Empereur & ſon ambitieuſe épouſe paroiſſent être d'intelligence. Etoit-ce pour Morat que le ſort réſervoit un pareil miracle?...

SCENE VI.

L'EMPEREUR, MORAT, *Troupe de Courtiſans, Gardes, &c.*

L'EMPEREUR.

JE vous ai fait l'aveu de ma paſſion pour Indamora; & ſi j'interprete favorablement vos intentions, gardez-vous de porter un œil ſevere ſur mes projets. Votre deſtinée vous appelle à l'Empire: rendez-vous-en auſſi digne en rempliſſant vos devoirs envers moi, que vous Petiez deja par les armes. Ne craignez rien de la part d'Aureng-zeb; ſon nom même m'eſt odieux. L'amour encore plus que le Thrône eſt ennemi de toute concurrence.

MORAT.

Aimez à votre gré, Seigneur; quant à moi, je ne reſpire que les combats. Que mes bras ſoient nerveux, mon cimeterre bien affilé, voilà tous mes ſouhaits: je n'envie d'autre bonheur que celui d'occuper la Renommée, ni d'autre Amante que la Guerre. C'eſt preſque avec regret que je monte paiſiblement au Thrône. Et plût au Ciel, qu'Aureng-zeb réunît en lui l'ame & les forces de tous mes freres, pour avoir le plaiſir de le combattre, & d'établir mon droit à la Couronne en me vengeant de la nature!

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs. NOURMAHAL, *& ſa ſuite.*

NOURMAHAL.

CHer Morat, que ce jour eſt heureux pour nous! C'eſt un Roi que je vois dans mon fils; & c'eſt d'aujourd'hui ſeulement que je ſuis Reine!..... Votre * vigoureux Pere peut maintenant ſe livrer au repos après lequel il aſpiroit; les embarras du Thrône ne troubleront plus les plaiſirs tranquilles qui flattent ſi agréablement ſes idées.

L'EMPEREUR.

Pouvois-je les goûter tandis qu'une épouſe hautaine, & des enfans rébelles en empoiſonnoient à chaque inſtant la douceur!...

MORAT.

Oubliez tout, Seigneur. Je vous garantis déſormais la paix de toutes parts.

* Ironiquement.

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. AURENG-ZEB.

AURENG-ZEB.

SAns crainte, & ſoutenu par ma ſeule innocence,
Morat, tu vois ton frere affronter ta préſence,
Et braver ſans pâlir un injuſte deſtin,
Qui me rend ton eſclave, & te fait Souverain.
Cette pompe éclatante, & ces illuſtres marques,
Qui déja te font croire au rang de nos Monarques,
Ce féroce courroux dont ton œil enflâmé
Menace un ennemi que tu vois déſarmé :
Ce lâche orgueil enfin, dont le feu te ſurmonte,
Signalent à la fois, & ma gloire, & ta honte :
Et ſi ta vertu ſeule eût pu m'humilier,
Le droit de ma naiſſance eſt encor tout entier.

L'EMPEREUR.

Vante moins à mes yeux le droit de ta naiſſance,
Puiſque ce même droit te met en ma puiſſance ;
Et qu'enfans du hazard, autant que du plaiſir,
A ſon gré parmi vous un pere peut choiſir.

MORAT.

Cours invoquer ailleurs le Ciel qui te condamne,
Et délivre mes yeux d'un ennuyeux Brachmane*.....

* Ce ſont les Philoſophes, ou Sages des Indiens.

SCENE IV.

MELEZINDA, INDAMORA, ARIMANT.

ARIMANT.

JE me hâte de vous apprendre l'événement le plus inattendu! Depuis deux heures que je n'ai vu le Roi, toute la face de la Cour eſt changée. Le malheureux Aureng-zeb eſt diſgracié; Morat eſt déclaré le Succeſſeur au trône; le ſon de ces trompettes annonce déja ſon entrée triomphante dans Agra, & la Citadelle répond aux ſalves de la ville.

INDAMORA.

Ainſi, Madame, l'événement juſtifie mes préſages!... Je n'envie pourtant point votre ſort: mais je déplore le mien.

MELEZINDA.

Un pareil changement me frappe d'autant plus, que je ſuis moins accoutumée à la joie.

INDAMORA.

Puiſſent vos vœux être toujours remplis!... Mais cet événement intéreſſe trop mon cœur, pour exiger que mes foibles yeux ſoient les témoins du malheur de mon amant... Adieu, Madame: je venois pour vous conſoler, & je vais cacher ma douleur!...

MELEZINDA.

Arrêtez?.., Non, Madame, je ne verrai point mon époux, que je n'aie apporté quelque ſoulagement à vos ennuis. Je veux l'attendre ici, & qu'il ſoit témoin de notre captivité ; & ſi vos vertus ne peuvent rien ſur ſon ame, j'eſpere en joignant mes larmes aux vôtres, de l'attendrir en faveur de vos feux. Eſpérons en tout, Madame : je ne le ſuppliai jamais en vain.

INDAMORA.

Quelle cauſe, dans vos mains, pourroit être déſeſpérée?...

MELEZINDA.

Je ne ſçais, mais mon cœur ſemble ſe refuſer à l'idée de mon bonheur prochain : un mouvement intérieur m'annonce le contraire ; & au rayon d'eſpoir qui ſemble devoir diſſiper mes craintes, je crois déja voir ſuccéder les ombres de la mort!...

Indamora & Melezinda rentrent dans une chambre prochaine.

SCENE V.

ARIMANT, *ſeul.*

LA fortune paroît enfin laſſée de favoriſer Aureng-zeb ; & tandis que ſa main prodigue comble Morat de ſes bienfaits, l'Empereur & ſon ambitieuſe épouſe paroiſſent être d'intelligence. Etoit-ce pour Morat que le ſort réſervoit un pareil miracle?...

SCENE VI.

L'EMPEREUR, MORAT, *Troupe de Courtiſans, Gardes, &c.*

L'EMPEREUR.

JE vous ai fait l'aveu de ma paſſion pour Indamora; & ſi j'interprete favorablement vos intentions, gardez-vous de porter un œil ſevere ſur mes projets. Votre deſtinée vous appelle à l'Empire: rendez-vous-en auſſi digne en rempliſſant vos devoirs envers moi, que vous l'étiez déja par les armes. Ne craignez rien de la part d'Aureng-zeb; ſon nom même m'eſt odieux. L'amour encore plus que le Thrône eſt ennemi de toute concurrence.

MORAT.

Aimez à votre gré, Seigneur; quant à moi, je ne reſpire que les combats. Que mes bras ſoient nerveux, mon cimeterre bien affilé, voilà tous mes ſouhaits: je n'envie d'autre bonheur que celui d'occuper la Renommée, ni d'autre Amante que la Guerre. C'eſt preſque avec regret que je monte paiſiblement au Thrône. Et plût au Ciel, qu'Aureng-zeb réunît en lui l'ame & les forces de tous mes freres, pour avoir le plaiſir de le combattre, & d'établir mon droit à la Couronne en me vengeant de la nature!

L'EMPEREUR.

ivois encore de la jeuneſſe, & du temps
:, quelqu'un pourroit n'être pas long-
Rival de mes exploits ... Mais le prin-
le l'âge s'écoule ſans que nous en jouiſ-
'eſt un tréſor dans les mains d'un pro-
& nous ne connoiſſons l'uſage de la vie,
ſqu'elle eſt prête à finir. Ah, ſi le Ciel
doit ta vigueur, que je ſçaurois bien
a ménager! Chaque inſtant auroit pour
nouveaux plaiſirs.

MORAT.

andeur doit les réunir tous. Les Rois,
le Soleil, doivent répandre par-tout les
le leur puiſſance, & ſe faire admirer en
int la carriere de la gloire. Faits pour
ıſi que l'Aſtre qui nous éclaire, le repos
fait pour eux. Le Peuple eſt un animal
s'il ne ſent le frein, il ne connoît plus
itre.

L'EMPEREUR.

ıbandonne tous ces embarras de la Puiſ-
ouveraine. Que les ſoins & les inquié-
oient ton partage: regne & laiſſe-moi
la sûreté exige que je me réſerve la Ci-
: jouis de tout le reſte, il eſt à toi....
rois-moi, mon fils, épargne-toi d'inu-
ns: je connois le monde, il n'en eſt pas
Le vulgaire n'eſt qu'une maſſe ſtupide-
ımée: tout ce qui eſt au-deſſus d'elle,
nces, les Dieux mêmes offenſent ſes
...

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs. NOURMAHAL *& ſa ſuite.*

NOURMAHAL.

CHer Morat, que ce jour eſt heureux nous! C'eſt un Roi que je vois dans mon & c'eſt d'aujourd'hui ſeulement que je Reine!..... Votre * vigoureux Pere maintenant ſe livrer au repos après leq aſpiroit; les embarras du Thrône ne troubl plus les plaiſirs tranquilles qui flattent ſi a blement ſes idées.

L'EMPEREUR.

Pouvois-je les goûter tandis qu'une é hautaine, & des enfans rébelles en empo noient à chaque inſtant la douceur!...

MORAT.

Oubliez tout, Seigneur. Je vous garan formais la paix de toutes parts.

* Ironiquement.

SCENE VIII.

s mêmes Acteurs. AURENG-ZEB.

AURENG-ZEB.

ns crainte, & soutenu par ma seule innocence,
rat, tu vois ton frere affronter ta présence,
braver sans pâlir un injuste destin,
i me rend ton esclave, & te fait Souverain.
te pompe éclatante, & ces illustres marques,
i déja te font croire au rang de nos Monarques,
féroce courroux dont ton œil enflâmé
nace un ennemi que tu vois désarmé :
lâche orgueil enfin, dont le feu te surmonte,
nalent à la fois, & ma gloire, & ta honte :
si ta vertu seule eût pu m'humilier,
droit de ma naissance est encor tout entier.

L'EMPEREUR.

nte moins à mes yeux le droit de ta naissance,
isque ce même droit te met en ma puissance ;
qu'enfans du hazard, autant que du plaisir,
son gré parmi vous un pere peut choisir.

MORAT.

ours invoquer ailleurs le Ciel qui te condamne,
t délivre mes yeux d'un ennuyeux Brachmane*.....

* Ce sont les Philosophes, ou Sages des Indiens.

Finiſſons. Si ton cœur veut ſe montrer fidele,
Contre ſes ennemis viens ſignaler ton zele ?

MORAT.

Je veux les vaincre ſeul.

AURENG-ZEB.

Ainſi, dans ſon tranſport,
Morat eſt invincible, il diſpoſe du ſort ?
Et l'offre de mon bras lui paroît une injure ? ..
Je ſens tout ton mépris, cruel ! mais je l'endure :
Je ferai plus encor, ſi tu peux m'affirmer,
Que content de ta gloire, & prompt à déſarmer,
Auſſi-tôt que ton bras aura fini la guerre,
Mon pere aura ſur nous ſon pouvoir ordinaire.
Oſe me le jurer : je t'en crois ; & mon cœur,
Loin d'en être jaloux, ſouſcrit à ton bonheur.

MORAT.

Quels que ſoient mes projets, c'eſt à toi d'y ſouſcrire :
Je pourrai déſarmer, ſi le Ciel me l'inſpire.
Juſques-là, ſi l'Etat te paroît en danger,
Mieux que le tien, ce bras ſçaura le protéger.

L'EMPEREUR, *à part.*

Croirai-je, à ce diſcours, que Morat ſoit ſincere ?
Et, ſans être attendri, puis-je entendre ſon frere ?
L'un n'agit que pour lui, l'autre fait tout pour moi :
Mon injuſtice même eſt le ſceau de ſa foi ! ....
Sa vertu me confond ! ... La mienne eſt ébranlée : ..
L'amour ſeul la combat dans mon ame troublée. ....

Ecoute-

ute-moi, * mon fils ? Ta vie encor m'eſt chere,
ois mon trouble! Parle? un mot te rend un Pere!...
s les cœurs ſont à toi, je diſpoſe du ſort,
reçois ton Armée, & je change ton ſort.
n cœur impatient n'attend que ta réponſe :
as vivre, & régner ; ou tu péris!... Prononce.

AURENG-ZEB.

s connoiſſez mon cœur ; & je perdrai le jour,
: n'en puis jouir qu'en trahiſſant l'amour. . . .

L'EMPEREUR.

entends ?... Mon ** courroux le livre à ta juſtice,
at, viens me venger !...

MORAT.

Gardes, qu'on le ſaiſiſſe ?
ue les ſucs fatals à l'inſtant préparés,
tent fin à des jours qui n'ont que trop durés?...

NOURMAHAL. ***

rends ſur moi ce ſoin : on le doit à ma haine.
s de chez moi, mon fils, ordonnez qu'on le mene.

URENG-ZEB, *à Morat & à Nourmahal.*

ır ſuſpendre, ou changer l'arrêt de mon trépas,
fallût il qu'un mot, je ne le dirois pas:
vous mépriſe trop..... **** Quand le deſtin
m'accable,
me envers vous du moins je ne ſuis plus comptable,

* A part, à Aureng-zeb.
** Haut.
*** Je ſupprime quelques propos injurieux entre les
ux freres, qui n'ont ici rien d'intéreſſant.
**** A l'Empereur.

Seigneur; & je vous rends le jour que je vous dois.
J'aurois voulu le perdre, en vous prouvant ma foi!
Adieu, Seigneur...

L'EMPEREUR, *à part.*

Amour, en ce moment funeſte,
Ou cede à mes vertus, ou détruis en le reſte!
Allons, du moins du Ciel implorer les faveurs...

MORAT.

D'une épouſe que j'aime allons ſécher les pleurs.

SCENE IX.

NOURMAHAL, ZAIDE.

ZAIDE.

AH, Madame, la vertu d'Aureng-zeb a ſûrement quelque choſe de divin! & ce grand jour délivre Morat du plus eſtimable, & du plus dangereux de ſes Rivaux.

NOURMAHAL.

Aureng-zeb n'eſt point encore perdu.

ZAIDE.

Il eſt vrai qu'il reſpire encore: mais il doit mourir, & qui plus eſt, par vous, Madame...

NOURMAHAL, *embraſſant Zaide.*

Chere Zaïde, puiſſe ta prophétie être accomplie!... Puiſſe ce Prince mourir par moi! Et puiſſai-je expirer avec lui!...

ZAIDE.

Ah, juste Ciel, qu'entens-je?

NOURMAHAL.

D'où naît cette surprise? Méconnois-tu l'amour? Et n'ai-je point un cœur? Si tout le mérite de ce Prince aimable a pu frapper tes yeux, pouvoit-il échapper aux miens? Une ame vulgaire telle que la tienne n'a pu que l'admirer. Un sentiment *plus vif, plus* élevé a saisi la mienne: je l'aime.

ZAIDE.

Eh, qu'espérez-vous, Madame, de cet amour funeste? Ce Prince doit il, peut-il même y répondre? La nature, les loix divines & humaines vous permettent elles aucun espoir?

NOURMAHAL.

Regarde ma passion comme un nouveau miracle de l'amour... Aureng-zeb n'étoit plus le fils de mon époux! je l'avois oublié!

ZAIDE.

Dites encore, Madame, que vous avez oublié que Morat fut le vôtre, & tout ce qu'il vous a coûté pour l'élever au Thrône qu'il vient d'acquérir. Car enfin, si Aureng-zeb échappe au sort qu'on lui prépare, Morat doit succomber.

NOURMAHAL.

Je le sens: mais vit-on jamais la prudence compagne de l'amour?

L'impératrice continue de justifier sa passion, en attaquant le mariage, & les loix qui défendent l'inceste. Rien de plus emporté que cette femme, que l'Auteur (qui reconnoissoit la Phedre de M. Racine) n'auroit pu rendre intéressante, qu'en lui donnant les mêmes remords.

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. MORAT, ARIMANT. *Suite.*

ARIMANT.

OUi, Seigneur, c'eſt cette unique raiſon qui l'empêche de paroître en public avec vous, & qui lui fait partager encore les fers d'Indamora.

MORAT.

Que ma Suite aille m'attendre ; je veux être ſeul. Quand on a ſatisfait à la gloire, on doit d'autant plus à l'amour.

NOURMAHAL.

Mon deſtin n'eſt pas de vous interrompre ; je ſçai, mon fils, ce qu'une longue abſence peut inſpirer d'empreſſement. L'objet n'en peut être plus digne... Adieu, je me retire...

SCENE XI.

MORAT, MELEZINDA.

MORAT.

N'Ai-je pas quelque droit de me plaindre, Madame ? Eh, qui peut donc vous faire préférer une retraite obſcure, au brillant éclat d'un

MORAT.

C'eſt en vain qu'on me la demande... Votre voix * cependant me frappe & me touche...

MELEZINDA.

Ah! Seigneur, ſongez que votre propre intérêt....

MORAT.

Laiſſez-moi, Madame. Penſez-vous pouvoir ici plus qu'elle?... ** Mon frere eſt heureux, Madame; c'eſt pour vous qu'il périt: j'en connois qui envieroient ſon ſort. Il auroit été bien lâche d'abandonner des droits que les plus grands Monarques ſe feroient gloire de ſe diſputer. Et s'il trouve un Rival dans mon Pere même; en vous voyant, Madame, cet événement ceſſe de me ſurprendre.

MELEZINDA.

Rendez-vous donc, Seigneur. La beauté malheureuſe, en inſpirant l'admiration, peut-elle ne pas exciter la pitié?

MORAT.

Je vous l'ai déja dit, Madame, laiſſez-moi. Votre interceſſion n'eſt plus ici néceſſaire.... Souffrez que je lui parle en particulier.

Melezinda ſe retire en pleurant, dans le fond du Théâtre. Morat prend la main d'Indamora.

Vos larmes, charmante Reine, n'auront pas été abſolument inutiles: conſolez-vous, votre

* Regardant Indamora.
** Indamora.

grace que ma tendreſſe ne peut vous accor
Je ſuis inſtruit de la cauſe de ſa captivité :
aime Aureng-zeb, & ſe refuſe à l'amour de
Pere. Puiſſe plutôt durer cette paſſion qui r
ſi favorable ! Ne chagrinons pas l'Emper
ſon amante lui coûte aſſez cher.

MELEZINDA.

Seigneur, daignez du moins la voir :
la plaindrez peut-être.

MORAT.

Laiſſons ces foibleſſes à des ames vulgai
que l'amour ou la gloire ont toujours droit
branler. Celles des Rois ne ſont ſuſcept
que d'un ſeul ſentiment, celui de leurs int

MELEZINDA.

Le Ciel attend des Souverains un tribu
la puiſſance qu'il leur abandonne. Il les ch
du ſoulagement des indigens & des oppri
Ceux d'entre vous qui les protégent, en
récompenſés par l'amour & la vénératio
Peuples. Un Monarque en butte aux cou
ſort, a tôt ou tard le Ciel pour lui, dût-il
réduit à l'exil même, on le reçoit bien-tô
ſon Thrône : toujours cher à ſes ſujets, i
jamais beſoin de gardes ; il laiſſe aux Tyr
vivre dans la crainte : tout l'Univers enfin
téreſſe à ſa conſervation.

MORAT.

Oubliez, dans le bonheur, ce que vous
promis dans l'adverſité. Vos maximes, M

ſont plus plauſibles qu'exactement vraies...
; pour accorder quelque choſe à l'Amour,
›nſens de voir cette Reine. Je vous con-
:rai peut-être que les plaintes & les larmes
euvent rien ſur moi.

MELEZINDA.

cours l'en avertir, Seigneur ; & le Ciel
t témoin de la joie que m'inſpire l'eſpoir
›ulager cette infortunée...

SCENE XII.

ſORAT, MELEZINDA, INDAMORA.

INDAMORA.

,i prévu vos bontés, Madame ; & votre
:ection me donne aſſez d'aſſurance pour tom-
aux pieds de votre illuſtre Epoux..... En
ſauvant, Seigneur, vous ne ſeriez géné-
: qu'à demi ! Un Arrêt rigoureux condamne
répas la moitié de moi-même : daignez le
iquer, Seigneur ; ou faites-moi partager le
de mon Amant.

MELEZINDA.

i Melezinda a quelque pouvoir ſur votre
ır, ſi les ſentimens du mien peuvent émou-
: le vôtre en faveur de la plus tendre des
lantes : au nom de nos innocens plaiſirs, au

nom de tous les maux que j'ai ſoufferts pour mon Epoux, daignez, Seigneur, vous laiſſer attendrir!...

MORAT.

Je ne le puis, Madame. Il eſt condamné, il faut qu'il meure....

INDAMORA.

Juſte Ciel! & c'eſt un frere qui parle ainſi; c'eſt un frere qui le condamne, & qui peut étouffer la voix de la nature! O piété, qu'êtes-vous devenue! Votre Empire uſurpé eſt maintenant en proie aux monſtres les plus ſauvages, & c'eſt Morat qui l'a chaſſée des doux climats de l'Orient; c'eſt lui qui l'a forcée de chercher un aſyle dans les pays les plus reculés du monde!.... Et tu prétends régner? Et tu te flattes que le Ciel te ſouffrira long-temps ſur un Thrône teint du ſang de ton frere? Qui pourra te ſauver des furies vengereſſes que je vois déja attachées ſur tes pas?... O Morat! leve du moins les yeux; & duſſes-tu n'y rien prétendre, ſois convaincu que le Ciel exiſte.

MELEZINDA.

Sa voix & ſes menaces me pénetrent d'horreur! .. Ah, cher Epoux, ſongez que le ſort d'Aureng-zeb auroit pu être le vôtre! Songez à l'inconſtance des choſes humaines, & ne fermez pas votre cœur à la pitié?

INDAMORA.

Aureng-zeb auroit été plus généreux: la grace de ſon frere n'auroit point coûté de larmes à ſon Amante...

MORAT,

MORAT.

'eſt en vain qu'on me la demande... Votre
.* cependant me frappe & me touche...

MELEZINDA.

.h! Seigneur, ſongez que votre propre in-
....

MORAT.

aiſſez-moi, Madame. Penſez-vous pouvoir
lus qu'elle?... ** Mon frere eſt heureux,
lame; c'eſt pour vous qu'il périt: j'en con-
qui envieroient ſon ſort. Il auroit été bien
e d'abandonner des droits que les plus grands
iarques ſe feroient gloire de ſe diſputer.
'il trouve un Rival dans mon Pere même;
ous voyant, Madame, cet événement ceſſe
ie ſurprendre.

MELEZINDA.

endez-vous donc, Seigneur. La beauté
neureuſe, en inſpirant l'admiration, peut-
ne pas exciter la pitié?

MORAT.

e vous l'ai déja dit, Madame, laiſſez-moi.
re interceſſion n'eſt plus ici néceſſaire....
ffrez que je lui parle en particulier.

'ezinda ſe retire en pleurant, dans le fond du théâtre. Morat prend la main d'Indamora.

'os larmes, charmante Reine, n'auront pas
abſolument inutiles: conſolez-vous, votre

Regardant Indamora.
* Indamora.

Amant vous offrira le Thrône de l'Orient. Ne regrettez plus Aureng-zeb... Demain il périra.

INDAMORA, *reculant d'horreur.*

Ciel! votre dernier mot renverſe toutes mes eſpérances... La clemence a commencé votre diſcours, & la mort le termine!.... Ne diſiez-vous pas que mon Amant m'offroit un Thrône!...

MORAT.

Oui, Madame, & c'eſt moi qui vous l'offre. Le Ciel, qui veille ſur vos charmes, au lieu d'un Amant proſcrit de toutes parts, vous en rend un plus tendre & plus puiſſant. Mon Pere ne regne, Madame, qu'autant que je le veux: ſon pouvoir eſt encore plus caduque que ſon âge; & ce Prince n'eſt Amant & Souverain qu'en idée. C'eſt en moi ſeul que la puiſſance & la jeuneſſe ſe trouvent réunies. Et ſi le Ciel vous forma pour plaire à tous les Princes de la Maiſon Impériale, la ſageſſe de ſes décrets avoit arrêté ſans doute que vous trouveriez en moi tout ce que vous auriez pu deſirer en eux.

INDAMORA.

Seigneur, ſi je retiens les effets de mon indignation, gardez-vous du moins de mal interpreter mon ſilence. Epargnez-vous le ſoin de me réitérer vos offres: un froid refus eſt toute ma réponſe. La vertu mal affermie ſe manifeſte par des éclats injurieux, la mienne eſt tranquille dans l'orage. Mon mépris pour vous & pour votre Couronne, me ſont mêmes ſi naturels, qu'en vous les témoignant, je n'en ſuis pas ému. *

* En lui tournant le dos.

MORAT.

Vous oubliez votre ſituation, Madame; & de pareilles offres ne ſont jamais rejettées deux fois. Je cours rejoindre Aureng-zeb, & exécuter vos ordres. Ce ſeront ſans doute les derniers que je recevrai de votre part.

INDAMORA.

Dites-lui que je voudrois pouvoir ſauver ſes jours aux dépens des miens. Mais que la gloire m'eſt encore plus chere que ſa vie, & la mienne.

MORAT.

N'avez-vous rien à dire de plus, Madame?.... *à*

INDAMORA.

Hélas! quel eſt mon trouble... Il eſt furieux: puis-je le laiſſer ſortir?... Dites-lui, Seigneur, que j'ai tout tenté vainement pour fléchir ſon frere, qui feignoit cependant d'être touché de mes attraits... Je dis avec raiſon qu'il le feignoit: s'il eût été ſincere, m'auroit-il refuſé un ſeul jour de délai pour conſulter & concilier mes ſentimens?

MORAT, *à part.*

Quels regards vainqueurs viennent de pénétrer mon ame!... Plus puiſſans encore que la voix qu'ils accompagnent, quoique ſupplians, ils veulent être obéis... Madame, on peut d'un frere ne pas obtenir le délai d'un ſeul jour: mais d'un Amant qui brûle d'obliger ce qu'il aime, on peut eſpérer ce ſacrifice...

MELEZINDA, *accourant à lui.*

Ah! Seigneur, ſi....

MORAT, *en ſortant.*

Laiſſez-moi, vous dis-je. Un diſcours er
me ne ſéduit que des politiques ſubalter
ou de révérends imbéciles... Séchez vos pl
& prenez un viſage digne du rang où
montez.

MELEZINDA, *en le ſuivant.*

Vous excitâtes ma pitié, Madame! pui
je maintenant mériter la vôtre?...

SCENE XIII.

INDAMORA, *ſeule.*

PRinceſſe infortunée! que je plaindrois
ſort, ſi le mien n'étoit pas encore plus dépl
ble! Une beauté extraordinaire eſt raren
heureuſe : c'eſt un grand domaine, mais
chargé de dettes... ſemblable à ceux que
beſoin fait deſcendre par degrés juſqu'aux
miliations, je me trouve forcée de flatter
Tyran que je déteſte! Hélas! que ne pe
ſe contenter du Thrône, & m'accorder la
de mon Amant?... Le Ciel écarte les grand
loin de ceux qu'il regarde d'un œil favoral
l'Amour tranquille, & l'aimable médiocr
ſuffiſent au bonheur.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AURENG-ZEB, *ſeul.*

LA défiance & l'obſcurité de notre état futur, excuſent la foibleſſe de l'homme aux approches du trépas. La mort, en elle-même, n'eſt rien: mais nous craignons de devenir ce que nous ne ſçavons pas, & d'aller nous ne ſçavons où!...

On entend une ſymphonie douce.

Voici ſans doute encore une cérémonie que ma naiſſance exige? Je dois mourir pompeuſement. Tout le luxe de la Perſe n'égale pas celui de ma demeure; & tout ce brillant appareil déguiſe en vain à mes yeux les avant-coureurs de ma mort...

SCENE II.

AURENG-ZEB, NOURMAHAL.

NOURMAHAL.

J'Ai cru, Seigneur, avant votre trépas, devoir tout employer pour vous adoucir l'amer-

tume de cet inſtant fatal. Vous m'en ſça
peut-être quelque gré ; & j'eſpere que
parlerez moins mal de moi à ceux de nos
que vous pourriez rencontrer là-haut. Ne m
putez pas, ſur-tout, le crime de votre m
& n'attribuez point à la haine ce que l'in
de mon fils pouvoit ſeul obtenir de moi.

AURENG-ZEB.

J'ignore le but de toutes vos magnifice
Madame : on veut peut-être inſulter à
ſort. Je n'exige point que vous m'en ren
raiſon ; je ne m'abaiſſe pas juſqu'à les remarq

NOURMAHAL.

La mere de Morat, Seigneur, ne pou
vous rien dire qui ne vous fût ſuſpect. Je g
pourtant de votre malheur beaucoup plus
vous ne le penſez.

AURENG-ZEB.

Puiſque vous le connoiſſez inévitable,
penſez-vous de vouloir m'en impoſer par
fauſſe pitié. Il eſt trop populaire de donne
larmes à la chûte de ſon ennemi.

NOURMAHAL.

Je n'ai pas oublié, Seigneur, que je
dois ma liberté ; c'eſt la derniere grace que
obtintes de l'Empereur : le ſouvenir m'
précieux, & je brûle de vous en marque
reconnoiſſance.

AURENG-ZEB.

La vie n'eſt qu'un tiſſu de tromperie,

les preſtiges de l'eſpérance nous cachent la groſſiereté. Nous nous livrons à l'illuſion : le lendemain doit toujours réparer les maux de la veille ; & ce lendemain eſt encore plus trompeur que le jour qui l'a précédé. Séduits par ſes promeſſes, nous croyions toucher l'inſtant du bonheur, nous en goûtons déja les charmes : mais c'eſt où le perfide nous attend ; la Scene change ; tout eſt perdu : le déſeſpoir ſeul nous reſte. Etrange illuſion ! Ce déſeſpoir ſe calme ; un nouveau rayon d'eſpérance nous ranime ; ce qui nous reſte à vivre doit réparer tout le paſſé : les infirmités de la vieilleſſe où nous touchons, ne ſe préſentent point, ou gliſſent ſous nos yeux. Nous ſuccombons enfin ſous le poids qui nous accable, en eſpérant, en cherchant encore le bonheur !... Non, Madame, je ſuis las d'aſpirer après un faux métal, qui trompe la jeuneſſe, & dont la vieilleſſe eſt toujours la victime.

NOURMAHAL.

Seigneur, il eſt pourtant des biens qui nous attachent à la vie ; & nos eſpérances ne ſont pas toujours trompées. Chaque jour promet, & préſente de nouveaux ſpectacles : c'eſt, pour ainſi dire, une maîtreſſe nouvelle dont la poſſeſſion nous eſt promiſe. Ainſi que les Voyageurs, nous ne nous laſſons point de voir.... Ah ! ſi vous connoiſſiez le bonheur qui vous attend, vous chercheriez moins à précipiter la fin de votre voyage !

AURENG-ZEB.

Le chemin qui me reſte à faire n'eſt pas long : le précipice eſt ſous mes pieds.

NOURMAHAL.

C'eſt préſumer trop peu de ma généroſité. Je vous garantis de ce précipice, Seigneur, ou j'y tombe avec vous... Cher Aureng-zeb* (je puis ſans doute vous appeller ainſi) ceſſez de me regarder comme votre ennemie : je ne le ſuis, ni ne puis l'être : conſultez-en mes yeux !... Aſſeyez-vous, Seigneur.... Non, la diſtance que vous laiſſez entre nous ſent trop la crainte, ou le reſpect... Ne craignez pas de m'approcher.

AURENG-ZEB.

Pardonnez ma ſurpriſe, Madame. Eſt-ce la mere de Morat que j'entens ? Eſt-ce un Ange tutélaire qui, touché de ma ſituation, a pris ſa reſſemblance ?..

NOURMAHAL.

Regardez-moi, Seigneur, comme l'être, ou comme le génie favorable qui déſire le plus de plaire à vos yeux. Votre Ange tutélaire ſeroit moins vigilant que moi : & ſon emploi ne ſçauroit lui être plus cher.

AURENG-ZEB.

D'où peut provenir ce changement étrange ?

* En lui prenant la main.

NOURMAHAL.

L'eſtime n'eſt-elle pas due au mérite, Seigneur ? Et, par une ſecrette ſympathie, les ames nobles ne ſont-elles pas diſpoſées à s'aimer ?... J'étois témoin de la hauteur avec laquelle Aureng-zeb a bravé la rigueur de ſon ſort ; je l'ai vû, avec autant d'admiration, s'oppoſer à l'injuſtice de ſon Pere que la modération qui convient aux Héros opprimés. Soit que la diſpoſition des organes de mon cœur ſe trouvât d'accord avec ceux du vôtre, ſoit par quelqu'autre cauſe que je ne puis définir, jamais le mien ne ſe ſentît plus ému, jamais ſentimens ne ſe trouverent plus conformes !

AURENG-ZEB.

A l'aſpect de cette tendre pitié, je me plains bien moins de mon Pere. C'eſt au Ciel, Madame, à m'acquitter envers vous.

NOURMAHAL.

Pourquoi le charger d'une dette que vous pouvez acquitter vous-même ?... Quelle mortelle pourroit envier une plus grande félicité ?

AURENG-ZEB.

C'eſt ainſi que les grands Princes, en élevant un Favori, juſtifient leur choix en exagérant ſon mérite.

NOURMAHAL.

Si l'amour eſt la plus noble des paſſions, elle doit toujours tendre aux plus ſublimes objets. Il n'eſt permis qu'à l'Aigle d'arrêter les

regards ſur le Soleil: vous le pouvez auſſi, Seigneur, ſi les ſonges que l'on dit venir des Cieux ne ſont point trompeurs à mon égard. Ecoutez le mien, cher Aureng-zeb : il vous regarde....

AURENG-ZEB.

Moi, Madame!....

NOURMAHAL.

Vous même. Eh! quel autre pourroit occuper mon imagination? Je révois que vous aviez inſpiré la plus vive tendreſſe à la mere des amours. Les plaiſirs, animés par ſon fils, & portant des guirlandes de fleurs, voltigeoient autour de votre tête, tandis que d'autres la ceignoient d'une Couronne de myrthe. Les parfums les plus doux que l'heureuſe *Sabée* reſpire, étoient répandus dans les airs; la terre étoient jonchée de roſes *Syriennes*, & du jaſmin odoriférant ſi vanté dans nos Indes. La Troupe jeune & folâtre s'empreſſoit à l'envi de faire paſſer dans votre cœur toute la flamme & les tranſports que leur mere eſt capable d'inſpirer. Négligemment couchée à vos côtés, la pudeur ſur le front, le déſir dans les yeux, la crainte & l'amour dans le cœur, la Déeſſe laiſſoit nonchalamment tomber ſa tête ſur votre ſein; & ſes regards languiſſans fixés ſur les vôtres, exprimoient la tendre vivacité de ſa paſſion!... Ingrat! s'écrioit-elle, en rompant tout-à-coup un trop long ſilence, eſt-ce à moi de ſoupirer en vain? Eſt-ce à moi de prodiguer vainement des charmes, &

ſir des plaiſirs qui feroient la félicité des
ux mêmes ?... Eſt-ce un imbécile reſpect ?
ce la crainte qui m'expoſe à cet affront hu-
iant ? Ame foible & timide ! crains-tu
n'offenſer ?... Alors preſſant ainſi la main
on amant-...

AURENG-ZEB, *ſe levant.*

'en eſt trop, Madame ! .. J'aurois déja
oupçonner vos indignes deſſeins. Je crai-
s de me tromper : mais tout m'annonce vo-
crime ; & je me crois déja coupable de
avoir écoutée ſi long-temps !...

mpératrice acheve de perdre toute retenue. L'impru-
: de ſes propos eſt un exemple frappant de la licence
ragiques Anglois, & de l'indolence de l'ancien Gou-
:ment d'Angleterre par rapport aux mœurs de la
on. Nourmahal outrée des refus d'Aureng-zeb,
tre enfin un poignard, & dit...

NOURMAHAL.

Eh bien, au défaut de l'amour, accorde-
i la mort ?...

AURENG-ZEB.

Non, n'attendez rien de moi, pas même le
as.

NOURMAHAL, *frappant du pied.*

Apprens donc combien je ſuis plus géné-
ſe que toi...

Pluſieurs Muets paroiſſent l'épée à la main.
n d'eux tient une Coupe.

Voilà ton choix, cruel !... Tu t'en repens peut-être : mais il eſt trop tard. Tu as préféré ma haine ; éprouves-en les effets. Cette coupe va terminer tes maux, & les miens.... Reçois-la de ma main, & ne crains pas qu'elle ait été préparée par celle de l'amour.

AURENG-ZEB, *prenant la Coupe.*

Donne, tout ce qui vient de la tienne, ne peut être qu'un poiſon pour moi. Grace au Ciel, celui-ci ſera du moins le dernier !.. A l'exemple de *Socrate* expirant, c'eſt à l'immortelle liberté que j'offre cette goutte de la liqueur fatale.*... La mort, pour la premiere fois, parut ſourire en affranchiſſant ce grand homme !...

Au moment qu'Aureng-zeb veut avaler le poiſon, Morat arrive avec ſa Suite.

* Il en fait tomber quelques gouttes.

SCENE III.

NOURMAHAL, AURENG-ZEB, MORAT, *Suite.*

MORAT, *ſaiſiſſant la Coupe.*

ARrêtez, attendez pour mourir, que je vous l'ordonne. Je ſuſpens mon arrêt.

NOURMAHAL.

:lle extravagante pitié vous ſaiſit ? Ou-
vous que la prudence ?...

MORAT.

ne plaît de le laiſſer vivre un jour de plus.
fais un plaiſir de tromper le ſort.

NOURMAHAL.

us devriez craindre de lui accorder même
eure

MORAT.

e ferai pourtant, ne ſeroit-ce que pour
er ma puiſſance.

NOURMAHAL.

fortune peut s'en venger. Quels ſeroient
vos regrets !...

MORAT.

›s craintes, en m'amuſant, me font pour-
pitié !... *Je ſuis ici l'interprête du ſort,*
ıme : *ſes décrets ſont dans ma bouche;*
ı appelle Arimant.

AURENG-ZEB.

:ndez-moi la coupe, & je termine votre
end : je ſuis las de conſerver une vie ainſi
liée. Si j'avois voulu la conſerver, Morat,
jouirois en dépit de toi. Mais je par-
ıe à ceux que je pourrois accuſer. Qu'ils
ent la vie & l'impunité de leurs crimes, au
ris que j'ai pour eux.

NOURMAHAL.

Qui ſuis-je donc ici, Morat? Et de quel droit oſe-tu borner mon autorité? Tandis que je ſoumets à tes loix des nations entieres, ne puis-je diſpoſer des jours d'un coupable? Mes bontés te font-elles abuſer de ta grandeur?

MORAT.

Je rabaiſſerai les idées que cette même grandeur a pu faire naître dans l'eſprit d'une femme, trop foible pour exécuter bien ce qu'elle conçoit imparfaitement. Rentrez dans votre ſphere, les plaiſirs, l'aiſance & le repos, voilà votre partage. Quand l'homme veut ſe délaſſer de ſes travaux, apprenez à lui plaire; que vos careſſes & vos attentions reſpectueuſes, ſoulagent ſes ennuis; ſoumiſes à ſes loix, que votre obéiſſance prévienne ſes deſirs. La guerre, la paix, les affaires de l'Etat, en un mot, ne ſont pas faites pour vous: le plus beau regne eſt obſcurci par la foibleſſe de vos conſeils; & le peuple témoin de votre luxe indiſcret, en voyant éclater ſur vous l'or & les pierreries, vous croit toujours couvertes de ſes dépouilles.

NOURMAHAL, *à part.*

La rage m'étouffe la voix!.... C'eſt être femme, que de pleurer. Renfermons ma vengeance dans le fond de mon cœur... Cherchons, trouvons s'il ſe peut, ſon endroit ſenſible c'eſt là que mon bras doit frapper.

SCENE IV.

MORAT, AURENG-ZEB.

AURENG-ZEB.

TOut ici me ſurprend : cependant rien encore m'annonce un frere !.... Apprendrai-je, Seigneur, à qui je dois le jour dont je jouis encore ?

MORAT.

Si ma réponſe pouvoit t'obliger, je ne s'en ferois point. Mais puiſqu'elle doit être pour toi plus plus ſenſible que la mort même, apprens que c'eſt Indamora qui a obtenu ce délai.

AURENG-ZEB.

Eh! quel pouvoit a-t-elle donc employé pour toucher un cœur tel que le vôtre ?

MORAT.

Celui de la beauté... Eût-elle exigé davantage, j'auroisobéi. Mais elle n'a demandé qu'un jour ; profites-en pour ſentir tout ton malheur... Arimant, conduiſez ce Priſonnier dans un endroit plus ſûr que celui-ci : Indamora m'a demandé ſa grace ; il faut le garantir des attentats de ma mere, juſqu'à ce que vous receviez de nouveaux ordres de ma part.

ARIMANT, *à part.*

Ainſi, l'amour & la fortune ne ſe laſſent

point de me perſécuter. Et me voilà encore eſclave d'un nouveau Rival !

AURENG-ZEB, *à Morat.*

Que je déteſte une vie que je ne dois qu'à ton mépris, & à l'inconſtance d'Indamora! J'achete quelques heures aux dépens d'un ſeul bonheur qui me reſtoit encore... Tu ne me forceras point à vivre encore un jour.

SCENE V.

MORAT, MELEZINDA.

MELEZINDA.

SEigneur, depuis une heure je vous cherche en tous lieux. Je craignois bien de vous rencontrer ailleurs! mais ici ma tendreſſe allarmée ſe raſſûre, & vous pardonnerez à mon inquiétude.... Ne vous en offenſez pas, Seigneur: mais je vous aime au point que le moindre coup-d'œil dont vous honorez tout autre objet que moi, me paroît un larcin fait à mon amour! L'abſence & la priſon, n'ont point étonné mon courage; je les ſupporterois encore: mais j'expire au moindre ſoupçon de votre indifférence.

MORAT.

Pourquoi charger votre imagination d'idées auſſi chagrinantes qu'inutiles? Et pourquoi vous préparer, ainſi qu'à moi, des peines ſuperflues? L'amour

L'amour extrême n'a jamais été de mon goût: ſi vous voulez me plaire, cachez-moi ces inquiétudes. Je hais ſes ſoupçons, & je ſupporte impatiemment de me voir ainſi gêné, & pourſuivi par une femme, la jalouſie, en un mot, révolte mon amour, il s'effarouche, & s'envole ſi-tôt que ſur ſes pas, il apperçoit la défiance.

MELEZINDA.

Comment pourrois-je me priver de votre préſence ? Mes yeux cherchent malgré moi l'objet que mon cœur aime !

MORAT.

N'eſt-ce que d'aujourd'hui, Madame, que l'hymen a couronné nos feux ? on le croiroit à vous entendre. C'eſt perpétuer trop long-tems le plaiſir d'un jour*...

MELEZINDA.

Ah! Seigneur, je ſuis ſans doute coupable, & quelque crime que j'ignore m'attire votre indifférence !

MORAT.

Le plus grand, à mon gré, c'eſt d'aimer avec acharnement plus longtems que l'on ne devroit.

MELEZINDA.

Si telle eſt mon offenſe, Seigneur, n'attendez rien de mon repentir.

* La ſtroce ſincérité de Morat met ici le Traducteur dans le cas de chercher les équivalens les plus ſupportables.

MORAT.

Tant-pis, Madame, mon cœur eſt libre, & prétend l'être.

MELEZINDA.

Puiſque mon ſupplice commence avec ma liberté, pourquoi ma priſon n'a-t-elle pas été mon tombeau ? J'aurois du moins cru mourir pour vous, & je vous aurois cru fidele!.... L'eſpoir ſoutenoit le poids de mes fers: en cet inſtant, je n'eſpere plus rien.

MORAT.

Vous m'aimez, dites-vous ? prouvez-le-moi. Vous pouvez me rendre heureux.

MELEZINDA.

Parlez, parlez, Seigneur, vos ordres ſont des graces pour moi.

MORAT.

J'aime Indamora... Si vous m'aimez, faites valoir ma flamme.

MELEZINDA.

Ah! Seigneur, percez plutôt mon cœur. Voilà le ſeul refus que vous pouviez attendre de votre Epouſe : mais il ſera moins cruel pour moi de mourir plutôt que de vous obéir. Gagnez, ſi vous pouvez le cœur de ma Rivale: mais que ce ne ſoit jamais par mes ſoins : votre mérite n'eſt que trop ſuffiſant ; & ſi Indamora vous voit par mes yeux, je ſuis perdue

MORAT.

us réſiſtez ? Je briſe tous les nœuds, & mour & de l'hymen. Soyez déſormais gere à mes yeux, & gardez-vous de re- re ici.

MELEZINDA.

el ordre, juſte Ciel !... Je vais pourtant r de vous obéir, tandis que la force m'en ncore. Mais par pitié, accordez-moi quel- inſtans ? ma mort vous permettra d'offrir rivale des vœux moins criminels. ... Vous e verrez plus, Seigneur : mais il me ſera is de ſuivre de loin vos pas ; je vous ver- moins ! & juſqu'à mon dernier ſoupir, ſrirai, je bénirai l'auteur de mon trépas !..

SCENE VI.

MORAT, MELEZINDA, L'EMPEREUR.

L'EMPEREUR.

Uand la fortune vous comble de ſes fa- ; quel fâcheux contre-tems, Madame, lonc ici couler vos larmes ?

MELEZINDA.

a fortune m'a long-tems perſécutée, Sei- ur : elle a paru s'adoucir aujourd'hui en

ma faveur : je me défie d'un ennemi nouvellement réconcilié. La mer, après une tempête, montre encore un air agité ; & le murmure des vagues fatiguées épouvante encore le matelot timide.

L'EMPEREUR.

Vous renfermez en vain votre douleur, Madame ; nous la connoiſſons, & la voix publique accuſe votre époux.

MORAT.

Que la voix publique s'occupe de combats, de victoires, de grands événemens : voilà ſon emploi. Mais qu'elle ſe garde de pénétrer dans l'intérieur du Palais des Monarques.

MELEZINDA.

Les bruits populaires ſont trop mépriſables, Seigneur ; n'en croyez que vos yeux, & qu'ils ſoient témoins de la tendre union qui regne entre nous*... C'eſt ainſi que mon époux ſe plaint de moi, & que je me plains de lui !.... (*A part, à Morat.*) Je n'avois que ce moyen pour vous arracher un baiſer : pardonnez-le-moi, Seigneur : c'eſt mon dernier adieu !...

* Elle embraſſe Morat.

SCENE VII.

L'EMPEREUR, MORAT.

L'EMPEREUR.

'Apperçois que votre hauteur va pour elle qu'au mépris. Je vous condamne, Morat. a cœur tel que le sien méritoit plus du vôtre..

MORAT.

Daignez, Seigneur, ne point juger de mes ions... Vos égards pour ma mere, pour- t être mieux remarqués.... Je m'en tais, endant.

L'EMPEREUR.

Et vous avez raiſon de vous en taire.

MORAT.

Accordez-moi *donc la même faveur.*

L'EMPEREUR.

Oublicz-vous mon rang? Mon autorité ne is eſt-elle plus connue?... Suppoſons même mon injuſtice, eſt-ce à mon fils d'en juger?

MORAT.

Non pas à votre fils, mais à l'Empereur. En donnant l'autorité, vous m'avez affranchi du devoir de fils & de ſujet. Si votre volonté eſt la ſeule regle de vos actions, je x déſormais n'en point connoître d'autres;

Eh ! quel fut donc votre deſſein, en m'appellant au trône ? Quel fut votre eſpoir ?

L'EMPEREUR.

De trouver en vous un cœur reconnoiſſant & qui ſentît le prix de mes bienfaits.

MORAT.

Vous avez pu vous en flatter : mais ce n'eſt pas à ces conditions que j'ai accepté la Couronne. Son poids vous accabloit ; goûtez maintenant le repos que vous cherchiez ; jouiſſez de tous les plaiſirs que la vieilleſſe peut vous permettre, vivez en paix, racontez vos exploits paſſés & les hauts faits de votre jeuneſſe : je n'en ſuis point jaloux.

L'EMPEREUR.

Trop foible pour le rang où je te place, je t'en vois enyvré ! le tems calmera ces vapeurs. En attendant, je vais conſacrer mon loiſir à l'amour.

MORAT.

A l'amour ! Vous, Seigneur, oubliez-vous votre âge ? Oubliez-vous que le ſeul ſouvenir vous reſte ? Si vous avez bien connu l'amour, rendez grace au paſſé, & chériſſez-en la mémoire. Au cas contraire, déplorez le préſent, & n'accuſez que vous de n'avoir point vécu, tandis que tout pouvoit répondre à vos deſirs. Quant à la Reine captive, gardez-vous d'y prétendre. Remettez-moi vos droits ſur elle, c'eſt à moi de vous remplacer en tout.

L'EMPEREUR.

Ne prétens-tu qu'eſſayer juſqu'où peut aller ma clémence ? ou, ſerois-tu en effet, un monſtre auſſi odieux que tu le veux paroître ?.... Mais ceſſe de provoquer ma colere : je ne pardonne rien, lorſqu'il s'agit de mon amour.

MORAT.

*... Dût la foudre même menacer ma tête, j'aime Indamora, rien ne pourra m'en détacher.

L'EMPEREUR.

Ingrat ! me voilà donc payé de mon injuſtice. Voilà donc mon ſalaire, pour avoir violé en ta faveur les droits de la nature & de la raiſon ! Victime d'une lâche foibleſſe, ſi l'amour m'aveugla au point de t'élever au trône, ſeras-tu aſſez lâche à ton tour pour m'enlever un bien qui m'a tant coûté ? O raiſon, pourquoi ſouffrirois-tu que l'amour me rendit eſclave ? Le Ciel eſt juſte : le crime doit punir le crime : ceux de mon fils doivent le venger du mien.

MORAT.

Que le Ciel puniſſe à ſon gré ! j'uſerai de mon pouvoir : c'eſt à lui que les Dieux doivent leur grandeur, pourquoi me l'envieroient-ils ?....

* Je ſupprime ici quelques propos extravagans.

SCENE VIII.

L'EMPEREUR.

VAine prudence ! la jeuneſſe te mépriſe, & vieilleſſe t'achete trop cher. Notre eſprit affbli par le poids des ans, ne fait plus que l guir, ainſi qu'un fruit tardif produit par un t rein trop froid.... Repentir infructueux, vous reſſens trop tard ! O mon cher Aurenzeb, ta chûte a préparé la mienne ! Ainſi qu arbre dépouillé de ſes feuilles, je me vois ſe abandonné, expoſé aux orages *...

* Il ſort.

SCENE IX.

AURENG-ZEB, ARIMAN

ARIMANT.

EPargnez-moi ces marques de votre recc noiſſance, je ne cherche point à la mériu l'eſpoir qui me guide eſt plus noble. C'eſt l'ordre d'Indamora que vous êtes en ces lieu & je me plais à lui obéir. Votre lettre vous prendra le reſte... Mais elle vient. Je me tire.

SCE

SCENE X.

AMORA, AURENG-ZEB.

INDAMORA.

et inſtant, je commence à revivre; je
non cher Aureng-zeb: ô ciel! je te par-
ous mes maux: ſon nom ſeul m'aidoit à
orter; c'eſt le ſeul Dieu que je n'invo-
en vain....

AURENG-ZEB.

mon bonheur fut court! Délices de mes
pourquoi trouvai-je en vous le poiſon
n cœur? Pourquoi faut-il, en déteſtant
rmes, que je me trouve encore forcé
admirer?

INDAMORA.

l accueil, grand Dieux! en quoi l'ai-je
érité!

AURENG-ZEB.

rez-vous l'ignorer, Madame?...

INDAMORA.

ſeriez-vous que l'ambition pût me faire
l'amour!... Non, Aureng-zeb, vous le
z tout entier, je ſuis trop généreuſe
e partager. Quoi, votre pere & ſon Em-
pourroient vous balancer dans mon cœur

Suis-je ſi peu connue? Et puiſque je vous ai choiſi, vous changerois-je pour un trône?

AURENG-ZEB.

Ah! Madame, ne cachez pas le menſonge ſous le voile de la vérité. Il ne s'agit plus de mon pere; la jeuneſſe & la puiſſance ont ailleurs frappé vos regards.

INDAMORA.

La jeuneſſe & la puiſſance! De qui donc s'agit-il?

AURENG-ZEB.

Faut-il vous le nommer? Faites-vous gloire de votre honte? Ce nom a-t-il tant de charmes pour vous qu'il faille forcer un rival malheureux à le prononcer?... Eh bien, Madame, ſoyez ſatisfaite; c'eſt Morat, qui vous ravit à ma tendreſſe, tandis que j'expire à vos pieds.

INDAMORA.

Morat, Seigneur?...

AURENG-ZEB.

Oui Perfide, Morat, puiſque pour vous plaire il faut repeter ce nom odieux! oui, l'indigne Morat ma ſupplanté dans votre cœur. Le traitre eſt trop vain pour me l'avoir caché.

INDAMORA.

Quelqu'injuſte que ſoit votre jalouſie, elle prouve du moins combien vous craignez de perdre l'objet de votre amour: ainſi, elle n'ex-

e ma pitié. Sçachez pourtant, que c'eſt
ière que vous devez le jour; & qu'a-
né du ciel & de la terre, Aureng-zeb
oit plus, ſi celle qu'il accuſe maintenant
idie l'avoit abandonné.

AURENG-ZEB.

c'eſt par-là que vous prétendez m'en
r? Je ſerois mort heureux, Madame,
te fatale grace qui m'a fait qu'augmenter
pplice. Le don que j'ai reçu dépoſe con-
e qui l'a demandé. Mon barbare frere
l'accorder qu'à l'eſpoir de vous plaire.

NDAMORA, *ironiquement.*

:e cas votre accuſation pourroit avoir
e fondement. Oui, je puis être crue qui
infidelle, perfide !...

AURENG-ZEB.

ous m'avez trahi, tous ces noms ſont
trop doux. Quel autre eſpoir auroit pu
le cœur de Morat ? Ne le connois-je
Connut-il jamais la pitié ?... L'inſi-
n m'accordant la vie, a-t-il pu ſe taire ?
il caché le prix dont vous l'avez ache-
. Parlez, répondez maintenant, Mada-
noique coupable, je n'aſpire qu'à vous
innocente. Invoquez l'impoſture, je
ois encore plus que moi-même. Dites
ous m'aimez encore, tout eſt pardonné;
ns aide à me tromper.

INDAMORA, *froidement.*

a, Aureng-zeb, vous en avez trop dit,

je n'ai plus rien à vous répondre ; vous pouvez me croire infidelle.

AURENG-ZEB.

Plût au Ciel, que je puſſe en douter ! Mais le crime eſt trop viſible : vous craignez même de vous en juſtifier... Ne vous ai-je pas dit que vous pouviez me tromper encore ?

INDAMORA.

Peu m'importe que vous me croyiez ſincere, je me prête à votre fureur... Et quel que ſoit le contenu de ma lettre, vous pouvez l'interpréter conformément à vos idées.

AURENG-ZEB.

N'achevez point de m'accabler ! ſi vous êtes innocente, n'affectez point de vouloir être coupable ; votre cœur m'eſt mieux connu qu'à vous-même. Il eſt fidele, je le crois ; mais il a montré de la foibleſſe : pour me ſauver la vie, il a promis de l'amour ; il a promis ce qu'il ſçavoit ne pas devoir tenir. Me trompai-je, Madame ? Avouez-le ; tout eſt pardonné.

INDAMORA.

Pardonné ! J'ai donc beſoin de votre indulgence ? & vos ſoupçons ridicules vous paroiſſent dignes de m'alarmer !

AURENG-ZEB.

Ah ! perfide ! ah ! ſexe dangereux, créé pour le malheur des hommes ! la nature ſe plut à vous former, pour vous faire triompher de ſo-

re foibleſſe; charmantes au-dehors, imparfaites au-dedans. De-là, ce peu de diſcernement dans vos choix, ces promeſſes toujours faites & jamais tenues, cette inſtabilité dans vos ſermens, cette fauſſeté dans vos actions. Toujours enyvrées, toujours inſpirées par l'amour-propre qui vous domine, tout autre amour eſt étranger à votre cœur; la grandeur, l'apparence, l'éclat, ſont ſeuls capables de le charmer. Cependant les plus ſages ſe trouvent forcés de vous rendre les armes, & pour vous plaire, de renoncer à leurs propres idées pour adopter l'extravagance des vôtres.

INDAMORA.

Il eſt tems de vous apprendre ſur quoi ſont fondées vos fureurs, non pas pour les calmer, mais pour les accroître encore. Sçachez donc que ſans lui rien promettre, je ſuis parvenue à émouvoir le cœur de votre frere; que j'abhorre ſon orgueil, & déteſte ſa fierté: mais je mépriſe encore plus vos indignes ſoupçons... Je devois cette déclaration à ma vertu fauſſement accuſée. Adieu: malheureux par votre faute, je vous abandonne à votre déſeſpoir.

AURENG-ZEB, *l'arrêtant.*

De quel ton cruel me prouvez-vous votre innocence! en me montrant le ciel, vous me précipitez dans les enfers. Ah! je vous crois, maintenant Madame! Mais ſi vous voulez que je vive, hâtez-vous de me pardonner!... Juſte ciel! quels regards?... Laiſſez-vous attendrir, Madame, ou tout m'annonce que je vous fus.

toujours indifférent. Oui, je croirai, cruelle, que vous avez ſaiſi cette occaſion pour me ſacrifier.

INDAMORA.

Les inquiétudes de la jalouſie ne déplaiſent point à l'amour; elle ranime ſes feux, mais ſes fureurs les éteignent. Je vous ai pourtant toujours aimé, Aureng-zeb; mais vous avez porté mes peines au point de m'ouvrir les yeux ſur mon eſclavage, & j'en briſe les liens... Ceſſons de nous aimer: je touche au ports n'exigez pas que je m'expoſe aux dangers d'un nouvel orage.

Le repentir, & les tranſports amoureux d'Aureng-zeb, forment ici un Tableau dont l'indécence ne peut guéres être rendue en François. Quant à moi, j'avoue que j'ai ſenté vainement d'en donner une idée ſous des couleurs préſentables. Cette Peinture cependant triomphe de la fermeté d'Indamora: & les proteſtations les plus tendres ſuccedent aux reproches, lorſqu'Arimant paroît.

SCENE XI.

INDAMORA, AURENG-ZEB, ARIMANT.

ARIMANT.

NOus ſommes tous perdus! Le perfide Abas a livré la Citadelle à Morat, & la mort nous environne de toutes parts!...

AURENG-ZEB.

Voilà donc mes craintes prophétiques accomplies ! Morat n'étoit que ſanguinaire, le voilà maintenant infâme ; & ſon uſurpation ſera ſans doute ſuivie d'un parricide.

SCENE XII.

Les mêmes Acteurs. L'EMPEREUR.

L'EMPEREUR, *ſans les voir.*

Tout m'abandonne ! Tout me trahit ! Je ne trouve pas même un ſujet aſſez fidele pour vouloir mourir avec moi !... Viens donc, ô Mort ! viens cacher ma diſgrace... Ce Peuple eſt trop indigne de mes regrets... Que vois-je ? Aureng-zeb !.... Mais, dois-tu te regarder encore comme mon fils ? Ma cruelle injuſtice n'a-t-elle pas anéanti tous les droits que j'avois ſur toi ? Mon ingratitude eſt-elle excuſable ? Vois-moi puni par le même endroit où je t'ai offenſé : un ingrat doit trouver un plus ingrat encore.

AURENG-ZEB.

Ceſſez de vous accuſer, Seigneur, vous ne pouviez l'être envers moi ; toute ma peine eſt de ne pouvoir maintenant vous venger ; de n'avoir, au lieu de mon bras, que des larmes à vous offrir... Plût au Ciel que je fuſſe encore en liberté de vous offrir ma vie !

L'EMPEREUR.

Peux-tu me pardonner ? Convient il mêm
que tu me pardonnes ? Ah ! c'eſt me couvri
de trop d'infamie ! pourrois-je ſurvivre à m
honte ?...., Malheureux Empereur, c'eſt l'a
mour qui t'a perdu !...

ARIMANT.

Seigneur, vous oubliez le danger qui nou
menace !... Et vos remords...

L'EMPEREUR.

Ne les interrompons pas... Puis-je mieu
employer mes derniers momens qu'à me ré
concilier avec mon fils ? S'il me rend ſon ami
tié, tout ce que j'ai perdu n'eſt plus digne d
mes regrets...

AURENG-ZEB.

Ah ! Seigneur ! il ne manque à ma gloir
que de mourir pour vous.

INDAMORA.

Songez à votre ſûreté, & vivez plutôt pou
moi.

ARIMANT.

Le Ciel m'inſpire un projet qui peut vou
ſauver tous... Ce ſera peut-être aux dépe
de ma vie : n'importe, puiſqu'elle ne peut êt
qu'infortunée... Ne perdons point de tem
Rentrez, Madame, votre beauté ſera vot

ıſe. Vous, Seigneur, ſuivez moi ?... Si uſſis, * ma vie ſera glorieuſe ; ſi je ſuc- ɔe, ma mort ne peut manquer de l'être.

AURENG-ZEB.

: Ciel me rend mon Pere ! l'amour me mon amante ! pourrois-je encore deſirer épas ? Non, je vivrai, Madame. Animé 'amour & par la gloire, mon courage ìt : je ne vois plus rien d'impoſſible.

A part.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

INDAMORA *ſeule.*

LA terreur ſemble redoubler encore l'obſcurité de la nuit : ſes voiles funebres s'étendent de nouveau ſur cette forteresſe. En vain les efforts de l'aurore naiſſante ont-ils tenté d'en percer l'épaiſſeur ; ſes foibles rayons vaincus & repouſſés interdiſent à nos regards le retour du matin. Arrachez au ſommeil par le bruit affreux des armes, par les cris des Combattans, mêlés aux gémiſſemens de la Populace épouvantée ; de longs ſillons de feu ont éclairé le ſpectacle ſanglant dont mes ſens frémiſſent encore !... Tout me dit que mon cher Aureng-zeb ſuccombe dans ce fatal combat : auſſi tremblante qu'attentive, je crois à chaque inſtant entendre ſes derniers ſoupirs !...

SCENE II.

INDAMORA, MORAT.

MORAT.

JE ſuis vainqueur, Madame, & la conquête

de la Citadelle eſt pour moi celle d'un Empire. Mes ſoldats fatigués de vaincre & d'immoler mes ennemis, laiſſent à la douleur & au déſeſpoir le ſoin de me venger du reſte. Mais quelqu'éclatante que ſoit ma gloire, mon orgueil ſe tait devant vous; & le ſeul avantage que je recueille de ma victoire, c'eſt de pouvoir mettre à vos pieds la plus belle couronne de l'Orient.

INDAMORA.

Hélas! vos ſuccès augmentent mes alarmes! vous ne pouvez triompher ſans me coûter des pleurs!... Seigneur, (vous ſçavez trop combien ma deſtinée dépend de celle d'Aureng-zeb) parlez, dois-je vivre ou mourir?

MORAT.

Je l'avoue, Madame, eſclave de l'amour & de la gloire, j'ai fait tout ce que l'un & l'autre paroiſſoient exiger de moi....

INDAMORA.

Ah! barbare, le ſang a achevé l'ouvrage de l'ambition....

MORAT.

Une rumeur vague m'apprend pourtant que mon Pere s'eſt échappé de la Citadelle; & qu'il ſe peut qu'Aureng-zeb vive encore.

INDAMORA.

Ciel! Aureng-zeb vivroit?....

MORAT.

Il le doit, Madame; je me réſerve la gloire

de ſon trepas. C'eſt de ſon ſang que vous verrez renaître un nouvel Amant, plus puiſſant, plus craint, & plus digne de vous.

INDAMORA.

Te flattes-tu, tyran, qu'infidele à Aurengzeb, mon cœur puiſſe jamais ſe réſoudre à entendre les vœux d'un parricide ? Et penſe-tu que ces titres affreux ſoient effacés par les titres pompeux dont ton orgueil ſe décore ? La crainte peut retenir la langue : mais quels décrets ſéveres imagineras-tu contre la penſée ? Pourras-tu toi-même, te cacher tes remords ? Ne ſuffiront-ils pas pour te déchirer, & pour venger le ſang innocent ?

MORAT.

Qu'ont de commun les remords avec une Couronne ? Je les étoufferai dans les plaiſirs, ou les affaires m'en diſtrairont ; & ſi ce n'eſt aſſez, la voix tonnante de la guerre leur impoſera ſilence.

INDAMORA.

S'ils ſont combattus, s'ils ſont repouſſés, ils reviendront à la charge avec encore plus de violence Toujours attachés ſur tes pas, au milieu des grandeurs & des plaiſirs, ces Juges inviſibles de tes crimes répéteront ſans ceſſe à ton oreille les noms odieux de *Rebelle*, de *Tyran*, de *Meurtrier* ! Ton pouvoir mal acquis te ſuſcitera mille ſoins, mille ennuis, mille maux ſecrets qui ne ſont reſſentis & connus que par les Rois fatigués de l'être. Tremblant au milieu

ur, inquiet dans la ſolitude, le trône
: toi le germe de toutes les douleurs.

MORAT.

:rop vulgaire de monter au trône par
le la naiſſance: le plus ſtupide des aînés
broncher, un chemin ſi battu. Je rou-
/ monter ainſi; mais celui qui l'obtient
, qui le ravit à ſes rivaux, prouve
en état de régir le bien dont il ſçut
r; ſon ſuccès fait ſon droit.

INDAMORA.

vos propres loix invitent le dernier
rats à vous ravir l'Empire & la vie!
ıe de parricide vous aura rendu ſi
que vous aurez d'avance juſtifié ſon

MORAT.

ıis voulu regner ſans crime.... Mais
onder ma grandeur?..

INDAMORA.

ı eſt point ſans la vertu... Mais ſoyez
qu'ambitionnez-vous de plus?

MORAT.

ɔire, la réputation, un pouvoir enfin;
ɔlu que ma volonté.

INDAMORA.

ne vos ſouhaits embraſſent & confon-
ɔien avec le mal, la vraie réputation
elle jamais ſans la vertu? Et le puiſſant

ce illimitée ne fut-elle pas toujours la ſc
du malheur des ſujets & des princes ! ...
gneur, votre ame n'eſt qu'irréguliére
grande ; c'eſt un ſoleil qui darde des ra
obſcurs à travers d'épais nuages. Que ne
elle ſe refondre ou ſe réformer ! Fait pour rég
Empire, vos vertus ne vous laiſſeroient
ſans Couronne, & vous n'auriez point à
gir du titre d'uſurpateur.

MORAT.

Vous me faites entrevoir des choſes
quelles je n'avois jamais penſé. Mais c'
mes yeux un rivage éloigné, que je ne di
gue qu'à travers un brouillard.

INDAMORA.

Oſez être grand homme ; oſez rejetter
Couronne criminelle, & vos yeux s'ouvrir
Il eſt d'une ame baſſe de prendre tout ce qu
en ſa diſpoſition. C'eſt être ſouverain, que
voir & de ſçavoir donner. La félicité n'eſt
ment pure que dans l'ame de celui qui
dompter ſes paſſions : elle eſt ſuprême
celui qui peut réſiſter aux promeſſes de la
tune. Les grandes ames ſeules connoiſſen
bonheur, & c'eſt par-là qu'elles s'aſſurent l'
mortalité.

MORAT.

C'eſt donc en vain que j'ai depuis ſi lo
tems cherché la gloire ? Je croyois la trou
parmi les dangers & les peines : mal dirigé d
ma courſe, j'ai manqué le but, & je la cher

e ! Mais, grace au Ciel, vous m'avez fait
ɔitre la vertu, & j'ai maintenant un gui-
: renonce à tout Empire injuſtement ac-
& je borne toutes mes pretentions au
ɔur de plaire à Indamora.

INDAMORA.

ı! Seigneur, ne ſoyez pas juſte à demi ;
tez vous entiérement, & ſongez auſſi à
ble Melezinda. Si vous commencez à ai-
la vertu, combien la ſienne ne doit-elle
ous être chere ?

MORAT.

en ne peut rallumer dans mon cœur une
ne une fois éteinte. Rappellez-vous, s'il
:ut, le jour d'hier, peut-être pourrai-je
er encore. . . Ce n'eſt pas ſans eſpoir, Ma-
: que je réſigne une Couronne ; j'oſe l'ſ-
r, mon ame eſt encore mercénaire. J'envi-
un double profit dans le ſacrifice que vous
ez de moi ; je rends un Empire à ſon
re légitime, & j'eſpere toucher le cœur
lamora.

SCENE III.

IDAMORA, MORAT, ASAPH.

MORAT.

Ue viens-tu m'annoncer ? Aureng-zeb
ıt-il encore ?

u

ASAPH.

La fortune s'eſt épuiſée pour vous, Seigneur : votre frere...

MORAT.

Arrête ? Ne me montre point une joie criminelle... Ce n'eſt plus un tyran que tu vois en moi, mon cœur eſt changé : je deſire ardemment que mon frere vive.

ASAPH.

Seigneur, il eſt trop tard : ce Prince prodigue de ſa vie, s'eſt précipité à travers nos épées, & paroiſſoit provoquer ſon ſort. La nuit auroit pû le dérober à nos coups, mais tout retentiſſoit du nom d'Aureng-zeb, & ſes ſoldats ſembloient par-là nous le faire remarquer. Enfin, ce Prince eſt tombé.....

INDAMORA.

Malheur à la main qui l'a frappé, & à celui qui nous apprend ſa triſte deſtinée !....

ASAPH.

Son corps.....

MORAT.

Tais-toi : reſpecte la douleur de la Reine & ton Maître. Il eſt de l'art du Peintre de ſupprimer, ou de jetter dans les ombres du tableau tout ce qui peut choquer la vue. Votre douleur fait naître la mienne, Madame. Je ſens couler mes pleurs, & je voudrois pouvoir rappeller mon frere à la vie ! C'eſt ſans doute l'amour

qui, en adouciſſant mon cœur, lui fait pour la premiere fois, les mouvemens tendre humanité.

INDAMORA.

oil je reſpire encore ! Quoi ! mes ſanglots blés ne m'ôtent point la vie ! Mais pour- cette plainte inutile ? On m'a ravi mon puis-je vivre long tems ?...

SCENE IV.

es mêmes Acteurs. MIRBABA.

MIRBABA.

'elle bouche pourroit raconter toutes les irs que produit cette nuit terrible, au-de- ſc au dehors de cette Citadelle ! Une nou- action, Seigneur, vient de ſe déclarer : vous. On ſe bat ſans ſçavoir contre qui, ut ce qu'on rencontre dans l'obſcurité, gardé comme ennemi. Une ſeconde cla- e fait entendre du côté de la Ville ; Abas, on croyoit fidele, a fui de ce côté ; & ldats effrayés, obéiſſent à peine à leurs

MORAT.

ice à la fureur de mes ennemis, nous com- ons encore. Ils réveillent toute ma rage : l'éteindre dans leur ſang.... Il eſt cruel noi, Madame, d'être forcé de vous quitter !

SCENE V.

MELEZINDA, INDAMO

MELEZINDA, *ſans voir Indam*

Ciel! n'eſt-il point d'aſyle pour l'infor
La terreur ſuit par-tout mes pas ; & com
le ſort n'avoit que moi pour victime, en
qu'endroit que je me refugie tous ſes
ſemblent y menacer ma tête !.... Cepe
qu'ai-je à redouter ? Epouſe mépriſée, E
abandonnée, dois-je craindre la mort?..

INDAMORA.

Que ce ſoit le hazard ou non, qui vou
à mes yeux, ma joie n'en eſt pas moins ſi
Nous nous conſolerons mutuellement..
ſçavez-vous, Madame, d'où naît ce nouve
multe ? Eſt il dans cet Empire plus d'un
ne ? ou, auroit-il d'autres Rois pour riv

MELEZINDA.

Son amour pour vous, lui attire la
de ſa mere. C'eſt elle qui cherche à le
ner.

INDAMORA.

A quels revers étranges ſuis-je donc
née ! Si Nourmahal l'emporte, mon ſor
pas douteux : je ſuis perdue.

MELEZINDA.

J'en gémis autant que vous. Mais,

ſert ma foible pitié ? Je n'ai pas plus de
ir ſur mon époux, qu'il n'en a lui-même
mere. La cruelle avoue hautement ſa hai-
t déclare que c'eſt au trône qu'elle en

INDAMORA.

nde de ma douleur me rend ſtupide !...

MELEZINDA.

érez, Madame; le ſort peut changer
ous.

INDAMORA.

i puis-je eſpérer maintenant ?....* Le
augmente ! c'eſt ſans doute Nourmahal
a paroître ?... J'invoquois la mort :
crains maintenant, & la nature me
! ... Je la deſire pourtant encore ; mais
e paroît affreuſe de la main de l'Impé-
!...

MELEZINDA.

us n'avez que cet endroit pour vous ca-
ſes yeux ; placez-vous-y : je ne crains
la mort.... Je fuis trop malheureuſe
rencontrer.

INDAMORA.

ignez de vous expoſer aux premiers trans-
le cette furie !...

MELEZINDA.

ſſez-moi faire, c'eſt m'obliger. Si c'eſt

* entend un grand bruit d'armes.

mon époux qui eſt vainqueur, j'irai implorer ſa protection pour vous. J'aurai du moins un prétexte pour le voir encore une fois, ſans que ma préſence lui ſoit odieuſe.

Meleïnda ſort, & Indamora ſe cache derriere une décoration dans le fond du théâtre.

SCENE VI.

NOURMAHAL, ZAIDE. ABAS, *Soldats.*

NOURMAHAL.

A Peine ſe ſont-ils défendus; & jamais victoire ne fut plus complette. C'eſt à vous, cher Abas, que je dois l'Empire, la vie, & qui plus eſt le bonheur de pouvoir bien-tôt me venger.

ABAS.

Le ſuperbe Morat a trop tôt dévoilé ſon ame, & ſes ambitieux projets. Il comptoit ſur moi, parce que je paroiſſois y applaudir: mais je ne travaillois que pour vous. Si j'introduiſis ſes Troupes dans la Citadelle, ce ne fut qu'en nombre ſuffiſant pour exterminer la Garniſon de l'Empereur; & j'étois ſûr que vos ſoldats triompheroient aiſément des vainqueurs.

NOURMAHAL.

Que l'audacieux Morat vienne maintenant

insulter à sa mere : il apprendra que le courage ne connoît point de sexe. Le thrône est à moi, je veux le remplir. Et s'il veut regner un jour, il attendra ma volonté... Mais on ne trouve point Aureng-zeb ? Il est mort sans doute ; & je perds en lui le prix de ma victoire !... C'est à la vengeance à m'en consoler. Périsse celle qui m'a ravi son cœur ! Cherche-la...

ZAIDE, *cherchant.*

Elle ne peut être loin d'ici.

NOURMAHAL.

Je brûle de voir cette prétendue beauté, cette nouvelle Heléne, qui produit des guerres, donne des fers aux Rois, & met le monde en feu. Mon époux a sans doute voulu la dérober à mon ressentiment ?

SCENE VII.

NOURMAHAL, ZAIDE, *conduisant Indamora.*

MEs soins ont réussi, voilà votre captive :
Mais je crains que bientôt la mort ne vous en prive ;
L'excès de sa terreur a prévenu vos coups :
Si vous tardez, son sort ne dépend plus de vous.

Objet de mon mépris, ſois digne de ma haine :
Rappelle ton courage, & meurs du moins en Reine.

INDAMORA.

Je vais vous ſatisfaire, & mon cœur confondu
Me reproche déja d'avoir trop attendu.
Mon Aureng-zeb n'eſt plus, pour qui voudrois je vivre ?...

NOURMAHAL.

Le tien ? Ah ! ce mot ſeul te condamne à le ſuivre :
Il redouble ma rage ; & mon cœur indigné
Dans ton ſang odieux voudroit être baigné !....
Tu mourras de ma main...

Indamora recule ; & dans l'inſtant que Nourmahal la pourſuit le poignard à la main, on entend au dehors un grand bruit d'armes, & d'épées. Nourmahal s'arrête.

UN SOLDAT, *au dehors.*

La réſiſtance eſt vaine,
Seigneur, il faut céder ?...

MORAT, *au dehors.*

Ma mort eſt donc certaine..

NOURMAHAL, *regardant à la porte.*

C'eſt Morat !... Ciel, il tombe !.. O deſtins
Ennemis !...
Eſclaves ! déſarmez, mais reſpectez mon fils...

SCENE VIII.

NOURMAHAL, ZAIDE, INDAMORA. MORAT, *Soutenu par deux Soldats.*

MORAT.

Si je ſauve l'objet dont mon ame eſt ravie,
Avec moins de regret j'abandonne la vie.
C'eſt elle : je la vois !... C'eſt ici que je meurs ;
C'eſt ici que la mort eſt pour moi ſans horreurs !..

Il ſe ſaiſit de la Robe d'Indamora, & tombe. Elle s'aſſied auprès de lui.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. MELEZINDA.

Que vois je, ô Ciel ! Il meurt !.., Et ſa flame fatale
Le jette en expirant, aux pieds de ma Rivale !..
Ah, puiſqu'avant ſa mort il eſt perdu pour moi,
Qu'il vive, s'il le peut, ſon bonheur eſt ma loi...
Mais hélas, il ſuccombe ; & le Ciel eſt tranquile !...

NOURMAHAL, *furieuse.*

Puiſqu'ici ſon ſecours nous devient inutile,
Puiſque le ſang des Rois coule envain à ſes yeux,
Ma haine peut verſer un ſang moins précieux.
Meurs, indigne Rivale !.. *

MORAT, *l'arrête.*

Epargnez l'innocence !..
Mon châtiment, du Ciel vous prouve la puiſſance.
Hélas ! qui ſommes-nous, pour braver ſes decrets !
Voyez de mon orgueil les funeſtes effets,
Et le réveil affreux de ma fatale yvreſſe !...
Si je ſuis votre fils : témoin de ma tendreſſe.
Epargnez-en l'objet ; & que du moins mon cœur,
Obtienne en expirant cette triſte faveur !

INDAMORA.

Ceſſez, Seigneur, ceſſez de prendre ma défenſe,
Puiſque je perds en vous ma derniere eſpérance ;
Puiſqu'Aureng-zeb n'eſt plus !.. je vous ſuivrai tous deux.

MELEZINDA, *à Indamora.*

Et moi, dont la pitié l'attira dans ces lieux,
Comptant de vous ſauver d'une main ennemie,

* Elle veut frapper Indamora.

Croyez-vous que ſans lui je ſupporte la vie ? . . . *

ABAS, *en ſortant.*

Ciel ! Quel nouveau tumulte augmente mon effroi ? . .

NOURMAHAL.

Revois le jour, mon fils, & l'Empire eſt à toi.

MORAT, *à Indamora.*

Je l'aimai peu vivant, mourant je le dédaigne.
Quoiqu'un jour ait vû naître, & terminer mon regne,
Quoique la mort répugne à mes ſens revoltés ;
Je la pardonne au ſort, ſi vous me regrettez ! . .
Quoi, ** ton époux encor te fait verſer des larmes ! . .
Le Ciel t'en devoit un plus digne de tes charmes,
Chere Melezinda : s'il écoute mes vœux,
L'avenir te prépare un ſort moins malheureux.
Pardonne à mes erreurs ! . . . Mais ton ame offenſée,
Le peut-elle ?

MELEZINDA.

Ah, Seigneur, l'offenſe eſt effacée !
Ce regard, ce ſoupir, me rendent mon époux ! . . .
Vivez : vivez Seigneur, ou je meurs avec vous.

---

* On entend encor un bruit d'armes.

** A Melezinda.

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. ABAS *rentre.*

ABAS.

QUelque démon jaloux de notre bonheur, renverſe toutes nos eſpérances. La forteresſe eſt revoltée en faveur de l'Empereur. Les portes en ſont ouvertes ; & les Troupes de la ville y arrivent en foule. Tous les poſtes ſont occupés par nos ennemis, & leurs drapeaux réunis ont par-tout frapé mes regards. Mais, (ce que je n'avois guéres lieu de craindre) j'ai vû ceux d'Aureng-zeb déployés avec ceux de Morat! Le même eſprit paroît les guider ; ces lieux en vont être inondés, & nous ſommes perdus.

NOURMAHAL.

La réſiſtance ſeroit vaine, & la fuite eſt au-deſſous de moi. Je n'ornerai point le triomphe de mes ennemis ; & malgré le ſort même, ma chûte ſera glorieuſe. *

* Elle ſort.

SCENE XI.

s mêmes Acteurs. AURENG-ZEB, DIANET. *& autres Officiers paroiſſent dans le fond du Théâtre..*

AURENG-ZEB, *à ſa ſuite.*

QU'on épargne tous ceux qui rendront les mes; & ſur-tout reſpectez Morat. J'abroge ſage ſanguinaire de cet Empire : les freres l'Empereur ne trouveront plus en lui un ureau...

Appercevant Morat, & Indamora.

Que vois-je! Veillais-je? Eſt-ce là le ſuccès mes eſpérances? Je ſuis ſans mouvement!.. ›proche, Dianet, car je n'oſe en croire mes ix...

DIANET.

C'eſt Morat, Seigneur. Il paroît mort, ou urant; & la main d'Indamora...

AURENG-ZEB.

utient ſa tête!... O mon cœur!... Poſſé-ns-nous pourtant : il ſeroit trop humiliant faire éclater ici toute ma foibleſſe. Forçons s yeux à fermer tout paſſage à ma douleur :

gardons-la dans mon ſein ; & puiſſe-t'elle n'être mortelle. Que la perfidie ne ſoit plus témoin de ſon triomphe : elle en a déja trop joui... Je ſens que je chancelle!... Cachons-nous; appuyons-nous ici....

MORAT.

Je meurs, Madame!... Me refuſerez-vous un gage de votre tendreſſe ?.. Emporterai-je ce regret chez les morts ?...

INDAMORA, *lui donnant ſa main à baiſer.*

Vivez, Seigneur, ou entraînez-moi avec vous. Que me reſte-t'il à regretter ſur la terre!.. Ciel, il expire!...

INDAMORA.

O ſort! Tu m'as enfin ravi tout eſpoir... Ciel injuſte! Mon Aureng-zeb...

Indamora, en ſe retournant, apperçoit Aureng-zeb à côté d'elle, & recule d'effroi.

Qu'elle étrange viſion ! Mon imagination frappée trompe-t'elle mes yeux ? Lui offre-t'elle l'image de l'objet qui l'occupe ſans ceſſe ?... Vivez-vous, cher Amant; Le Ciel vous rend-il à mes pleurs ?

AURENG-ZEB, *se retournant, à sa suite.*

Qu'on emporte mon frere? & qu'on le garde soigneuſement, en attendant dès funérailles dignes de ſon rang. Secourez Meleinda, & tâchez de calmer ſa douleur.... Madame, * je prive pour jamais vos yeux des deux objets de votre amour, & de votre haine.

Il ſe diſpoſe à ſuivre les corps que l'on emporte.

INDAMORA, *le retenant.*

Ecoutez-moi, Seigneur?... je ne veux qu'être entenduë!.... Quoi, vous pouvez me refuſer cette grace?... Allez, Seigneur, partez; mais quel que ſoit votre repentir, il ſera vain. Vous me voyez pour la derniere fois.

AURENG-ZEB.

Je ſçai déja tout ce que vous m'allez dire, Madame.... Tout eſt en déſordre dans la forteresſe: daignez ſonger, s'il faut vous obéir, combien ma préſence y eſt néceſſaire.

INDAMORA.

Ne craignez point que j'abuſe de cette complaiſance. Je ne veux que connoître mes crimes.

* Indamora.

AURENG-ZEB.

En ce cas, Madame, je n'ai rien à répondre: Souffrez...

INDAMORA.

En quoi vous trouvez-vous offenſé?

AURENG-ZEB.

Eh, dequoi m'entendez-vous plaindre, Madame?

INDAMORA.

Je me plains, moi, de ce reſpect forcé: Laiſſez, laiſſez éclater la tempête; l'innocence n'en peut être ébranlée. Vous avez ſans doute été témoin de ma compaſſion pour votre frere? Vous m'avez entendu ſouhaiter de pouvoir le ſuivre?...

AURENG-ZEB.

Vivez, Seigneur, ou entraînez-moi avec vous: Que me reſte-t'il à regretter ſur la terre?... Malheureux ſexe! ta beauté même eſt la cauſe de ta perte. Trop foible pour les fréquentes épreuves que tu as à ſoutenir, il faut toujours que tu ſuccombes!.. Mais je m'échappe encor!... O nature! c'eſt toi qui me trahis.

INDAMORA.

Vous plaît-il de m'entendre?

AURENG-ZEB.

uoi, pour me détailler les puiſſans motifs uſtifient votre infidélité ? pour m'apprenque me croyant mort, vous ſéchâtes des rs capables d'altérer vos charmes ; & l'eſpoir d'une Couronne vous fit recher- Morat ?... Mais je me trahis encore ! & ie rends de plus en plus digne de vos mé-

..

INDAMORA.

attens patiemment la fin de ces longues fu-

AURENG-ZEB.

ue je rougis de ma foibleſſe ! J'ai fini, Ma : , je ne puis invectiver, mais je ſçais ſouf- & me taire.... Comment ai-je pu vous e ſincere ? Comment avez-vous pû me trom- ... Trop malheureux, trop fidele Ari- , que ne ſuis-je plûtôt mort pour toi ! Que généreux & ſanglant ſacrifice me coûte

INDAMORA.

Hélas, il eſt donc mort ?

AURENG-ZEB.

m'avoit caché ſon deſſein.... Il s'étoit ert de mes armes, & tandis que je m'ou- un paſſage à travers une foule d'enne- défendant mon Pere d'un bras, & com- nt de l'autre : le fidele Arimant ſe ſigna-

lant ſous mon nom, m'acquéroit, & m'ôtoit de la gloire. Ses troupes, par ſon ordre, faiſoient retentir par-tout le nom d'*Aureng-zeb*, juſqu'au moment que ce Héros accablé par le nombre, rencontra la mort qu'il cherchoit ſans doute. Elle fut notre ſalut, Madame !..... Quant à mes autres avantures, il ſeroit trop long de vous les raconter. Qu'il vous ſuffiſe, qu'après avoir pénétré juſqu'ici, & ſurpris nos ennemis à la faveur de la nuit, le retour de la lumiere, en montrant aux mutins Aureng-zeb & l'Empereur, vit les rebelles aux pieds de leur maitre légitime. Pardonnez, Madame, ſi j'abrege un récit qui ne peut ſans doute vous être qu'indifférent.

INDAMORA.

Il ne faut pas plus de tems pour vous prouver votre injuſtice. C'eſt pour ma défenſe que votre frere eſt mort. Ces larmes que vous avez vu couler de mes yeux, partoient de ma douleur & de ma reconnoiſſance. Je l'avois rendu généreux.

AURENG-ZEB.

En lui inſpirant de l'amour, j'ai entendu ſes adieux, je les ai vu recevoir. Etoit-ce pour lui ou pour moi que vous verſiez des larmes ? Mais, que dis-je ? ſi votre reconnoiſſance ſeule vous les arrachoit, la vie vous étoit donc bien chere depuis que vous penſiez m'avoir perdu ?

INDAMORA.

Non, Seigneur, j'eſtimois peu la vie, mais craignois la mort. Accuſez ma foibleſſe, & on pas mon inconſtance.

AURENG-ZEB.

La crainte marque une ame peu ferme; elle roduit le doute, & le doute altere la ſincérité. Lachez-moi cette crainte, Madame, les proeſſes ne lui coûtent rien, & cette lâche paſion nous ferme toujours les yeux ſur l'importance de nos préſens. Vous m'avez avoué votre connoiſſance envers Morat: Que n'avoit-il onc pas droit d'eſpérer d'une femme qui craiioit la mort?

INDAMORA.

Tout; exceptez-en ma tendreſſe & ma foi.

AURENG-ZEB.

Altérées, corrompues par la crainte, elles viennent méconnoiſſables. Plaiſe au Ciel de éſerver celle qui auroit ma tendreſſe, d'un pail danger! Mais je ne me croirois pas aimé ſi mort la faiſoit pâlir. Je voudrois qu'elle : tremblât que pour moi.

INDAMORA.

Vous aviez tout mon cœur. Mais vous l'avez ondamné à la merci de deux Tyrans, l'eſpérance & la crainte. S'ils n'ont arraché quelues mots, un regard, pouvez-vous me les procher?

AURENG-ZEB.

Si vous aviez connu l'amour, Madame, vous auriez ſçu que c'étoit mon bien : vous auriez ſçu qu'aux yeux d'un véritable amant, qui donne une partie de ce bien, eſt capable de donner le tout. L'Amour eſt un avare outré, qui peſe, compte tout, & ne veut rien perdre de ce qu'il croit à lui : plus attentif, plus délicat que l'*honneur* même le plus ſcrupuleux, il ne commet ni ne reçoit la moindre offenſe... Que deviendrai-je donc, Madame ? Je ne puis vivre avec vous ni ſans vous. Votre image eſt gravée dans mon cœur ; elle y ſera toujours : mais combien vous l'avez défigurée !....

INDAMORA.

Seigneur, il reſte un moyen de rendre la paix à ce cœur agité.

AURENG-ZEB.

Madame, quel eſt-il ?

INDAMORA.

Seigneur, il faut nous quitter.....Puiſque je ne puis rendre votre félicité parfaite, je rougirois de voir un homme que j'aime n'être heureux qu'à demi.

AURENG-ZEB.

Vous me déchirez encore plus ! le jour de mon triomphe verra donc éteindre notre flamme !... Ah, pourquoi m'oppoſai-je moi-mê-

e à mon bonheur ! Pourquoi m'interdire la
ɔſſeſſion d'un bien que je viens d'arracher au
ıt ? Que m'importe, de n'être point aimé ?..
) raiſon ! ta lumiere trop épurée empoiſonne
ɔus nos plaiſirs. Les animaux ſont plus heu-
:ux ; ils ne raiſonnent point, ils jouiſſent.

INDAMORA.

Cette incurable jalouſie, en faiſant votre
ıalheur, ſeroit auſſi le mien. Terminons donc
os peines, Seigneur : je chériſſois Aureng-
eb, & non pas ſa Couronne ; la mienne mê-
ıe m'eſt indifférente aujourd'hui... Garde-
ı, Seigneur, je vous la donne. Puiſque je ne
egne p us ſur le cœur d'Aureng-zeb, ſur qui
oudrois-je encore regner.

SCENE XII.

AURENG-ZEB, *ſeul.*

ELle me quitte, & ſon départ augmente
non ſupplice ! victime de la honte & de l'or-
gueil, je ne puis me réſoudre à la rappeller !..
Elle eſt innocente, je le ſens, & je devrois
céder.... Mais, elle l'exige, n'eſt-ce pas trop
m'humilier ? Non, car elle eſt innocente !...
Mais ſa fierté m'intimide & me retient. Une
ame noble combat long-tems lorſqu'il faut ſe
ſoumettre, & s'avouer coupable !.... Elle eſt

AURENG-ZEB.

C'eſt l'accompliſſement d'un vœu fu
que nos loix cruelles permettent aux f
Indiennes. Le feu ſeul (ſelon elles) peu
ver leur fidélité, & ces triſtes victimes
mour béniſſent en expirant, les flammes
conſument.

INDAMORA.

Ah, mon cœur tremblant preſſe le n
cette malheureuſe épouſe !... Juſte Ciel
elle ... Seigneur, c'eſt Melezinda !...

MELEZINDA.

Retenez vos pleurs, ils deshonoren
ſacrifice, M'en voyez-vous répandre ?
vous trompez, Madame, c'eſt ici le trio
de mon amour ; c'eſt dans ce jour heu
qu'en dépit du ſort même, je vais pour j
m'unir à mon époux. Plus de peines, pl
ſoupçons jaloux, l'heureuſe Melezinda vi
ſéder tout ce qu'elle aime, & le poſſéde
jours.

L'EMPEREUR.

Hélas, ma fille, ne vous laiſſez point
gler par un préjugé auſſi funeſte que c
peuvl...

INDAMORA.

Vous n'avez pas droit de mourir, Mad
votre époux vous fut infidele.

MELEZIN

MELEZINDA.

S'il m'eût été fidele, quelle preuve auroit-il aujourd'hui de ma tendreſſe? La vertu la plus vulgaire en feroit autant que moi. Ma flamme étoit ſi pure qu'elle ſubſiſtoit ſans le ſecours de la ſienne : ſemblable au feu céleſte, elle pouvoit ſe paſſer d'aliment... Mais c'eſt en vain qu'on prétend me diſtraire de ce que je dois à mon amour, puiſqu'il exige que je meure... Que dis-je, que je meure? Que je vole à travers les flammes, à la félicité que le Ciel me prépare!...*

* Elle ſort.

SCENE DERNIERE.

NOurmahal arrive empoiſonnée. Ses fureurs ſont analogues à ſon caractère, c'eſt-à-dire indignes d'être miſes ſous les yeux d'un Lecteur François. Elle meurt enfin ſur le Théâtre, après avoir fait connoître à ſon époux, qui l'ignoroit encore, toute la violence de la paſſion qu'elle reſſentoit pour Aureng-zeb. L'Empereur, peu ému de cette mort, céde l'Empire & Indamora à ſon fils.

FIN.

1. Drama, English — Translations into French

L'ÉPOUSE EN DEUIL, TRAGEDIE DE M. CONGREVE.

..... Neque enim lex æquior ulla,
Quam necis artifices arte perire sua.

Ovid. de arte am.

PERSONNAGES.

MANUEL, Roi de Grenade.
GONZALE'S, ſon favori.
GARCIAS, fils de Gonzalès.
PEREZ, Capitaine des Gardes;
ALONSO, Officier, créature de Gonzalès.
OSMIN, Priſonier.
HELI, Priſonier, ami d'Osmin.
SELIM, Eunuque.
ALMERIE, Princeſſe de Grenade.
ZARA, Reine Captive.
LEONORE, confidente d'Almerie.
GARDES, Suivantes, Eunuques, Muets de la ſuite de Zara, &c.

La Scene eſt à Grenade.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La toile ſe leve lentement pendant une ſymphonie tendre. ALMERIE *paroît en deuil, ainſi que* LÉONORE, *qui eſt debout à côté d'elle. La Muſique finie,* ALMERIE *ſe leve, & s'approche ſur le devant du Théatre.*

ALMERIE.

LES charmes de l'harmonie furent, dit-on, jadis aſſez puiſſans pour animer les rochers & les bois, pour les rendre ſenſibles à la douce perſuaſion des ſons myſtérieux, ſoumis aux loix de la cadence... Qui ſuis-je donc? Serois-je devenue plus inſenſible qu'eux? O conſtant effet d'une douleur légitime! rien n'eſt capable de vous calmer. Anſelme eſt maintenant en paix; la nuit derniere a mis fin aux malheurs de ce reſpectable Monarque, dont

les vertus égaloient les années. Il repoſe maintenant ſous la tombe!... Hélas, quand pourrai-je auſſi goûter les douceurs du repos!...

LEONORE.

Ah! Madame, calmez cette douleur funeſte, trop forte pour ſa cauſe...

ALMERIE.

Trop forte pour ſa cauſe? Que tu te trompes, ma chere Leonore! mes regrets doivent être éternels. Ah, ſi tu connoiſſois....

LEONORE.

Daignez me croire, Madame, j'ai toujours été touchée du ſort d'Anſelme. La tendreſſe de votre Pere, en retenant ſi long-tems ce Prince dans les fers, m'a ſouvent coûté des larmes. Combien de fois, pendant la nuit, tandis que ſes Geoliers étoient livrés au ſommeil, n'ai-je pas été le conſoler à travers la grille de ſon triſte cachot? Que de vœux n'ai-je pas faits pour ſa liberté? Et que n'aurois-je point donné pour la lui procurer!...

ALMERIE.

Cette tendre compaſſion prouve la bonté de ton cœur. Mais, ô ma chere Leonore, ſi Anſelme t'avoit été connu ainſi qu'à moi, combien n'aurois-tu point ſouffert! tu ne céderois qu'aux mouvemens d'une pitié ordinaire....

LEONORE.

Je connoissois vos sentimens pour lui : ils suffisoient pour m'intéresser en sa faveur. Ne m'aviez-vous pas appris sa générosité envers vous, lorsqu'une victoire remportée sur votre pere, vous mit dans les fers de ce vertueux Monarque? Que malgré cette haine irréconciliable qui regnoit depuis si long-tems entre les Rois de *Valence & de Grenade*, ses bienfaits & ses attentions continuelles pour vous, lui attirerent de votre part, l'estime & l'amitié la plus tendre? Ignorois-je encore, que pour terminer tous les différens des deux Couronnes, il avoit proposé votre hymen avec son fils unique?

ALMERIE.

O Alphonse! cher Alphonse, tu reposes aussi dans le tombeau! le fils a dès long-tems devancé le pere: tous les deux sont perdus pour moi: pourquoi donc respiré-je encore? Est-ce un arrêt du sort? est-il d'un nécessité absolue?... S'il n'en est pas ainsi, pourquoi le concours des circonstances les plus fatales contribue-t-il sans cesse à augmenter les horreurs de ma destinée?

LEONORE.

Ah, c'est vouloir pénétrer trop avant, Madame, c'est aigrir encore vos douleurs.

ALMERIE.

Pourquoi le Ciel me conduisit-il à la Cour

d'Anſelme ? Ou plutôt, pourquoi ne m'y traite-t-on point en ennemie ? Mon pere auroit-il épargné le fils d'Anſelme ?... O mon cher Alphonſe ! les abymes de la mer t'engloutirent à mes yeux : mais rien ne t'effacera jamais de ma mémoire. Le barbare Océan n'eſt plus ton tombeau ; tu es pour jamais renfermé dans mon cœur. Eh, quelle ſépulture peut être plus digne du plus fidele des amans, & du plus tendre des époux ?...

LEONORE.

Qu'entens-je, ô Ciel ! il étoit votre époux !..

ALMERIE.

Qu'ai-je dit, hélas ? L'excès de ma douleur vient de me perdre, en m'arrachant ce fatal ſecret !... Ton amitié, ta foi me ſont pourtant connues : mais les malheureux trouvent toujours une eſpece de conſolation à cacher quelques uns de leurs maux, & à les déplorer en ſecret.

LEONORE.

Je n'avois jamais ſoupçonné cet hymen.

ALMERIE.

La moitié de mes malheurs ne t'eſt donc pas connue... Que dis-je, la moitié ? Hélas, tu n'en connois rien !... Si je t'en faiſois part... ! Si je te les apprenois, me plaindrois-tu, ma chere Leonore ?... Oui, je le crois ; je te connois un cœur compatiſſant,

LEONORE.

Jugez-en par mes pleurs !...

ALMERIE.

Je t'en rends graces ; tes pareilles partagent rarement les douleurs des grands... Mais que vais-je t'apprendre ? mes malheurs. Ah, tu les ſçais déja. Pour concevoir toute la grandeur de ma perte, il faudroit qu'Alphonſe....

LEONORE.

La réputation de ce brave Prince, ſubſiſte encore par-tout, Madame.... L'hiſtoire de ſa mort ne m'eſt qu'imparfaitement connue ; & la crainte de renouveller vos douleurs m'a toujours empêchée de vous en demander le détail.

ALMERIE.

Si mes ſanglots me le permettent, apprens-le. Quoique captive, j'étois heureuſe dans Valence, lorſque *Manuel*, mon pere, à la tête d'une armée triomphante, vint ſurprendre Anſelme preſque dans ſon Palais. Le fer & le feu ravageoit tout : & le Roi vainqueur en voulant ſe ſauver des flammes, fut enveloppé par ſes ennemis, & fait priſonnier. Dès le premier inſtant où les choſes lui avoient parues déſeſpérées, Alphonſe prévoyant la cruauté de mon pere, nous avoit enlevées la Reine & moi, & jettées dans un vaiſſeau prêt à faire voile. La ville priſe, nous partimes. Mais Manuel averti de notre fuite, ordonna que l'on nous pour-

ſuivît; & nous allions tomber dans les mains des vainqueurs, lorſqu'une tempête les jetta ainſi que nous ſur les côtes d'Afrique, où notre vaiſſeau ſe briſa contre un rocher. Tout y périt, ma chere Leonore! j'échapai ſeule à cet affreux danger. Mon corps qui flotoit ſur les ondes, fut apperçu par ceux qui nous pourſuivoient, je fus ramenée à mon pere, déſeſpérée de ſurvivre à Alphonſe & à la Reine!

LEONORE.

Vous étiez donc l'épouſe d'Alphonſe?

ALMERIE.

Ce jour même, ce jour fatal avoit éclairé notre hymenée! Dès qu'Alphonſe eut apperçu que le vaiſſeau qui nous pourſuivoit ne pouvoit manquer de nous atteindre, il vint me ſupplier au nom de notre amour, de conſentir qu'un Prêtre, (que le hazard faiſoit rencontrer avec nous) unit à jamais nos deſtinées. La Reine même joignoit ſes inſtances à celle de ſon fils: je me laiſſai toucher... Le même inſtant vit mon hymen & la mort de mon époux!

LEONORE.

Que je vous plains, Madame.

ALMERIE.

Telle eſt la ſource intariſſable de mes pleurs & de mon attachement pour ces habillemens lugubres que je ne quitterai qu'en perdant la

ſouvenir de mon cher Alphonſe.

LEONORE.

el, jettez ſur elle un regard favora-
es que le tems adouciſſe l'amertume
ies *..... Mais ce bruit éclatant
nce l'arrivée & le triomphe de votre
e grace, contraignez-vous, Madame,
z des regrets qui pourroient irriter le
ez que la joie, du moins en appa-
it aujourd'hui briller dans tous les

ALMERIE.

our, en jettant en effet la joie dans
urs, redouble encore les peines du
rcias revient avec lui: Garcia sà
end me ſacrifier; en faveur duquel
ue je briſe tous les nœuds qui m'atta-
re à la mémoire d'Alphonſe!.....
n'y puis conſentir: je périrai plutôt
....** Regarde-moi, cher amant!
haut des Cieux, les vœux ſacrés que
ur m'inſpire. Sois-en auſſi témoin,
e Anſelme!... Si jamais je conſens
cette main à un autre époux, puiſſe
el faire tomber ſur ma tête des maux
ux encore que tous ceux dont j'ai ſouf-
u'à ce jour!.... Mon cœur, chere
me paroît maintenant ſoulagé: je ſens

end le bruit du canon.
: met à genoux.

moins le poids de ma douleur, depuis que payé ce que je devois à l'amour. J'attens pe tant encore une preuve de ton zele ?..

LEONORE.

Mon cœur, mes jours, ma volonté, tou à vous, diſpoſez-en, Madame.

ALMERIE.

Sois ſûre de ma reconnoiſſance. J'exige ſe ment de toi, lorſque la Cour ſera plongée d l'ivreſſe des plaiſirs, que ce jour verra naî que tu t'échappes avec moi, pour m'accom gner au tombeau du Roi de Valence.

LEONORE.

Ah, Madame ! méditeriez-vous quel projet funeſte ?

ALMERIE.

Non, ne crains rien : reçois ma foi pe gage de ma parole... Mais depuis mon ſ ment, comme je ſens mon cœur ſoulagé, pe être aurois-je envie de le réitérer plus ſole nellement dans ce lieu funebre. Voilà je cr mon unique projet. Puis-je compter ſur ta pr meſſe ?

LEONORE.

Je vous en garantis l'effet.

SCENE II.

ALMERIE, LEONORE, ALONZO.

ALONZO.

LE Seigneur Gonzalés vient annoncer à votre grandeur l'arrivée du Roi votre pere.

ALMERIE.

Qu'il entre *... Je connois l'eſpoir qui le guide : il vient m'entretenir des grands exploits de ſon fils Garcias, & m'étaler tout le mérite de ce jeune Guerrier. Mais l'éloquence la plus vive n'eſt pas faite pour échauffer un cœur comme le mien.

* Alonzo ſort.

SCENE III.

ALMERIE, LEONORE, GONZALES.

GONZALE'S.

MAdame, puiſſent les jours de vos longues années reſſembler tous à celui-ci ! Le Soleil brille ſur nos conquêtes ; mais vos yeux plus brillans encore, ſemblent donner un nouveau luſtre à ſes rayons, pour augmenter l'éclat de

cette fameuſe journée. Le Roi votre pere, m victorieux Maître, chargé de richeſſes & lauriers, fait actuellement ſon entrée trio phante dans Grenade, & va bien-tôt arri dans ce Palais. Cinq cens mulets fléchiſſ ſous les précieuſes dépouilles des Maures, p cedent ſa marche, & ſont ſuivis par des c riots de guerre ornés de pierres précieuſes. chars ſont traînés par cent chevaux, d la blancheur égale celle de la neige qui cou les Alpes : animaux courageux, qui rong en écumant, le frein qui les retient, & ſe blent par la fierté de leur marche dédaigne victoire qu'ils aiderent à remporter. On enſuite les Priſonniers chargés de chaînes é tantes: cette Troupe eſt compoſée de tou que l'Afrique avoit de plus grands Capitai attachés aux roues du char de votre Pere eſſuient en frémiſſant de rage, la pouſſier la ſueur dont leurs fronts ſont chargés. Peuple innombrable fourmille, & ſe rep duit dans toutes les rues où paſſe cette ſupe marche, & ne ſe laſſe point d'en admire pompe. Quoi! vous ſeule, Madame, tranq au fond de ce Palais, ſemblez mépriſer ce rieux ſpectacle, & vouloir lui dérober par tre abſence, toute la ſplendeur dont vos y pouvoient encore l'illuſtrer!

ALMERIE.

Mes yeux, Seigneur, ſont peu touchés vains objets faits pour charmer les regard

vulgaire. Mon oreille eſt encore moins flattée par les grands mots & par les phraſes ampoulées, pâture des ames foibles, & peu faites pour la mienne. Mon pere eſt de retour ; il eſt vainqueur : j'en rends graces aux Dieux.

GONZALE'S.

Adorable Princeſſe !... Mais il eſt au-deſſus de la foibleſſe de mon âge d'entreprendre l'éloge de tant de vertus : Garcias, mon fils, l'eſclave le plus ſoumis dont tant de beauté puiſſe être digne, s'en acquittera bien mieux. Son épée vient déja de prouver quelle eſt la force & l'influence de vos charmes ſur un cœur qui en connoît tout le prix.

ALMERIE.

Seigneur, je ne doute point de ſon courage. Je crois même, ſi je n'étois point née, que votre fils n'en ſeroit pas moins brave.

LEONORE.

Madame, le Roi va paroître.

ALMERIE.

Je cours à ſa rencontre.... Appellez mes femmes ?...

Elles paroiſſent toutes en deuil, & forment le cortege d'Almerie.

SCENE IV.

Le ROI arraive au ſon des fanfares, accompagné de Garcias & de pluſieurs Officiers. Il paſſe entre deux files de Priſonniers enchaînés ; & les Gardes entourent le Théatre. Almerie en abordant ſon Pere, ſe jette à ſes genoux. Gonzalés vient enſuite en faire autant & le Roi leur donne ſa main a baiſer. Garcias à ſon tour, tombe aux pieds de la Princeſſe, dont il baiſe la main.

LE ROI.

LEvez-vous, Almerie.... Leve-toi, Gonzalés... Quoi, cher ami, tu pleures !...

GONZALE'S.

Ce ſont des pleurs de joie. Votre préſence & votre gloire ſurchargent mes yeux de plaiſirs !...

LE ROI.

O mon vieil ami ! je ſçais que tu m'aimes, & j'ai du plaiſir à le voir : tes larmes, en cette occaſion, m'en ſont la preuve la plus chere. Il en eſt d'autres ici que mes ſuccès paroiſſent attriſter. Pourquoi donc, Almerie, dans ce jour ſo emnel, oſez-vous paroître à mes yeux avec ces vêtemens lugubres ? Eſt-ce pour faire un

contraſte avec le brillant de ma Cour, que vous & votre ſuite étalez ici cet appareil funebre?

ALMERIE.

Daignez me pardonner, Seigneur!.. Vous ſçavez ce que je dois au Ciel, pour le danger dont il m'a préſervée. L'année que j'ai promis de paſſer dans les auſtérirés n'eſt point encore expirée.

LE ROI.

Votre zele eſt grand, & la reconnoiſſance eſt légitime. Je croyois pourtant que celui de qui vous tenez cette même vie que le Ciel vous a conſervée, méritoit auſſi quelque retour de votre part; & qu'un jour employé à ſignaler l'amour filial n'auroit point altéré la pureté de votre vœu.... C'eſt une foibleſſe de votre ſexe, un entêtement mal-entendu que je vous pardonne: n'en parlons plus.... Je réfléchis pourtant; & cette parure bleſſe encore plus mes yeux quand je me rapelle que mon implacable ennemi, que cet Anſelme par moi ſi juſtement déteſté, reçut hier les honneurs de la ſépulture ... Juſte Ciel! eſt-ce lui que tu pleures?... Ton prétendu vœu ſeroit-il un prétexte qui couvrit les regrets que t'inſpire la perte du déteſtable Alphonſe?... Eſt-ce ce ſouvenir qui t'arrache des larmes?... Ah, ſi je le croyois!...

GONZALE'S.

Epargnez-la, Seigneur, c'eſt votre cour-

roux ſeul qui l'afflige. Si le jour du naufrage de la Princeſſe fut celui de la mort d'Alphonſe, peut-elle être condamnable à vos yeux ?

LE ROI.

Oui ſans doute, elle l'eſt : quand le Ciel me délivre d'un ennemi mortel, ce Palais n'auroit-il pas du retentir de la joie de ma fille ? Etoit-ce pour elle le tems de pleurer, & de garder ſur elle & ſur ſa ſuite, le moindre ornement qui ſentit la douleur ou le deuil ?... Mes eſclaves, même les plus miſérables, inſtruits de cette mort, auroient oublié leurs peines, & la cadence bruyante de leur fers auroit ſignalé les tranſports de leur joie.

GONZALE'S.

Seigneur, l'excès de ſa bonté fait ſon crime. Les apparences ſeules la rendent coupable...

LE ROI,

C'eſt toujours l'être : la plus légere image de la douleur ne doit point aujourd'hui choquer mes yeux. Sortez, & ne m'offrez plus cette couleur offençante. Je prends ſur moi l'infraction de votre vœu. Je l'ordonne : c'eſt vous diſpenſe.

GARCIAS, *à genoux.*

Pardonnez, Seigneur, ſi j'oſe en cet inſtant vous rappeller une promeſſe ?...

LE ROI.

Levez-vous, Garcias... Je l'avois oublié... Almerie, revenez?

ALMERIE.

Ah, je l'avois prévu!... Que voulez-vous, Seigneur?

LE ROI.

Approchez: donnez-moi votre main. Garcias, donnez-moi la vôtre.... Recevez les vœux de celui que je crois digne d'être votre époux & mon fils.

GARCIAS.

Permettez, Seigneur, que je tombe à ſes pieds, pour lui jurer que je ne ceſſerai jamais d'être le plus humble de ſes eſclaves!...

GONZALE'S.

Souffrez, Seigneur, que j'y joigne les foibles tranſports de ma reconnoiſſance!...

LE ROI.

C'en eſt aſſez: mes promeſſes, tes ſervices, les exploits de ton fils, tout me preſſoit d'accomplir cet hymen. Nous triomphons aujourd'hui, cher Garcias; demain tu triompheras ſeul.

ALMERIE *évanouie.*

Ah, Dieux!...

GARCIAS.

Elle s'évanouit : hâtez-vous de la soutenir!..

GONZALE'S.

Elle revient...

LE ROI.

Terreur de fille!... Eh bien, Almerie?

ALMERIE.

C'eſt un friſſonnement qui m'a ſaiſie.... Permettez, Seigneur, que je me retire.

LE ROI.

Garcias, conduiſez-la? Que nous veut Alonzo?...

SCENE V.

LE ROI, GONZALÉS, GARCIAS, ALONZO, *Suite.*

ALONZO.

ZAra, votre belle Captive, vient d'arriver, Seigneur, avec un train auſſi brillant que ſi elle étoit encore l'épouſe du puiſſant *Alboucaçim.* On croiroit que cette Reine vient ici triompher de la victoire des Maures.

LE ROI.

C'eſt par mes ordres qu'elle en uſe ainſi. Re-

menez ces Priſonniers... Garcias, quel eſt celui dont la valeur taciturne a, dit-on, opéré de ſi grands prodiges ?

GARCIAS.

On le nomme Oſmin : il commandoit la Cavalerie Maure... Mais Zara a commandé qu'il reſtât à ſa ſuite.

LE ROI.

Il eſt votre Priſonnier ; je vous le donne : diſpoſez de lui.

GARCIAS.

Je voudrois l'obliger, mais il m'en interdit l'eſpoir : ſa froide indifférence, ſon maintien ſuperbe, & ſa politeſſe farouche ſemblent mépriſer toutes mes offres. S'il ouvre la bouche, à peine un mot eſt-il ſuivi d'un autre : comme s'il étoit né ſeulement pour agir, & qu'il dédaignât de parler, à moins que ce ne ſoit pour donner des ordres.

LE ROI.

Cette humeur ſombre, dans un homme auſſi courageux, doit avoir quelqu'autre cauſe que celle de ſa captivité. Zara, dites-vous a exigé qu'il l'accompagnât ?

GARCIAS.

Oui, Seigneur.

LE ROI.

Cette circonſtance jointe à ſa conduite, me donne des ſoupçons. Qu'on ait ſoin de les obſerver. Peut-être que les chaînes de la Reine le fatiguent plus que les ſiennes propres.

SCENE VI.

LE ROI, GONZALÉS, GARCIAS. *ALONZO, ZARA & OSMIN paroiſſent enchaînés. Ils ſont conduits par PEREZ, avec une Garde, & ſuivis par une troupe d'Eunuques & de Muets.*

LE ROI.

REcevez, belle Zara, tous les honneurs que vous avez droit d'exiger de la part d'un Roi conquérant, qui vous regarde comme le prix le plus précieux qu'il pût attendre de la victoire, & que ſes peuples auroient pris pour votre Priſonnier, ſi ſon triomphe avoit été honoré de votre préſence.

ZARA.

S'il étoit poſſible que j'oubliaſſe ma captivité; ſi les honneurs dont la politeſſe des Conquérans ſoulage la diſgrace des vaincus pouvoient balancer dans un cœur la perte de ſes droits naturels & légitimes, j'avoue, Seigneur, que vos égards pour moi, & les ſoins

que vous prenez d'adoucir la rigueur de mon ſort, pourroient m'être de quelque conſolation. Mais cette illuſion pourroit-elle longtems ſubſiſter à l'aſpect de ces indignes fers? Et pourrois-je oublier, qu'on inſulte au malheur d'une eſclave en affectant de l'accabler d'honneurs peu compatibles avec l'état dont il gémit?

LE ROI.

Que vois-je! Quoi vous portez des fers? J'avois ordonné que vous fuſſiez libre... Perez, qui t'inſpira l'audace de me déſobéir?

PEREZ.

Seigneur, vos ordres diſpenſerent ſeulement la Reine d'aſſiſter à votre triomphe...

LE ROI.

Cela eſt faux: j'ai ordonné qu'elle fût abſolument libre... C'étoit du moins mon intention; & ſes yeux en ordonnent bien davantage!... Otez-lui, ainſi qu'à ſa ſuite, ces indignes liens?... Mais non, cet honneur n'eſt dû qu'à moi... Et je veux réparer l'outrage... C'eſt ainſi, Madame, qu'en rompant vos fers, je deviens votre eſclave à mon tour.

ZARA.

De pareilles faveurs non demandées, exigent de la reconnoiſſance de la part des cœurs qui craignent le plus de ſe voir redevables. Seigneur, je ſuis de ce nombre, mais je crains

l'ingratitude : recevez mes remercimens.

LE ROI,

Née pour commander aux humains, vous l'êtes auſſi, Madame, pour enchanter tous les cœurs !..

Regardant Oſmin, pendant qu'on lui ôte ſes chaînes.

Garcias, quel eſt ce Priſonnier qui ſe voit affranchir avec autant d'indifférence que de hauteur ?

GARCIAS.

Seigneur, c'eſt Oſmin, celui dont je vous ai parlé.

LE ROI.

Il ne dément point le caractere que tu lui as donné... D'où vient, vaillant Oſmin, qu'un Guerrier tel que toi, familiariſé avec les haſards de la guerre, ſupporte la captivité avec tant d'impatience ?

OSMIN.

Parce que la captivité m'ôte l'eſpoir de remplir ma vengeance.

LE ROI.

Je n'entens pas cela.

OSMIN.

Auſſi n'eſt-ce pas mon intention.

ZARA,

ZARA.

Seigneur, ce brave Maure a perdu dans la bataille un intime ami ; & le regret de ne pouvoir le venger, cauſe ſeul ſon déſeſpoir.

LE ROI, *à part*, *à Gonzalès.*

Elle l'excuſe !... Cela confirme mes ſoupçons.

GONZALE'S.

Cet ami prétendu n'eſt peut-être autre qu'elle-même... Seigneur, affectez de n'avoir point entendu la réponſe arrogante d'Oſmin.

Zara paroît inquiete.

LE ROI.

Peut-être ſon ami vit-il encore, Madame; je vais ordonner qu'on le cherche. Quel eſt ſon nom ?

ZARA.

Héli.

LE ROI.

Garcias, je vous charge de cette recherche... Allons, Madame, je renonce à la guerre ; toute ma gloire ſera déſormais de plaire à l'aimable Zara.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente un côté de l'intérieur d'un Temple.

GARCIAS, HELI, PEREZ.

GARCIAS.

C'Est dit-on de ce côté qu'on a vu promener Osmin, choisissant le séjour de la mort, pour pleurer en liberté celle de son cher Héli.

HELI.

Puisse la foudre m'anéantir à l'instant, si au moment du trépas, mon retour à la vie pouvoit autant flatter mon cœur qu'il l'est maintenant, en apprenant qu'Osmin respire encore

GARCIAS.

J'ai oui, avec admiration, parler de l'amitié qui vous unit.

PEREZ.

Seigneur, j'apperçois le noble Maure *l...*

HELI.

Où eſt-il, Seigneur ? Où eſt-il ?

GARCIAS.

Pour moi, je n'apperçois rien qui lui reſſemble.

PEREZ.

Je l'ai vu tandis que je vous parlois ; mais je l'ai vu comme on voit un éclair. Un coup d'œil enflammé qu'il m'a lancé en paſſant, a fait ſur moi le même effet. Il paroît ſuivre avec ardeur, quelque objet effrayant, & cependant pas aſſez pour l'épouvanter.

GARCIAS.

Hâtons-nous de le ſuivre.

HELI.

Oſerai-je vous ſupplier de n'en rien faire ; & de me permettre de le chercher ſeul. Je connois ſon caractere, & juſqu'à quel excès ſa mélancolie peut le porter. Il ſeroit douloureux & peut-être funeſte pour lui, de vous avoir pour témoin de ſes violences involontaires. Son cœur eſt trop noble pour ne pas ſentir toute la honte d'avoir montré ſa foibleſſe à des yeux étrangers.

GARCIAS.

Allez, généreux Heli, allez ſecourir votre ami. Loin de moi le zele indiſcret qui cherche à pénétrer dans les ſécrets d'autrui !

Oij

SCENE II.

GARCIAS, PEREZ.

GARCIAS.

PErez, le Roi attend de nous que nou
éclaircissions ſes ſoupçons. Il aime Zara, &
craint qu'Oſmin n'en ſoit aimé. Il faut che
cher quelqu'occaſion de dévoiler ce myſtere

PEREZ.

Il eſt déja tout dévoilé pour moi. Leu
regards mutuels ne m'ont point parus équiv
ques.

GARCIAS.

En ce cas, je les plains : je ne prévois po
eux que des malheurs... J'entens venir que
qu'un. Ce ſont peut-être les deux amis. Ret
rons-nous.

SCENE III.

ALMERIE, LEONORE.

ALMERIE.

TU te trompois apparemment, car tout
ici tranquille.

LEONORE.

Je croyois entendre une voix !...

ALMERIE.

C'eſt la crainte qui te l'a fait croire, ou c'eſt l'effet de quelque vent qui pénetre à travers les arches de ce temple. Ecoutons cependant...

LEONORE.

Entendez-vous, Madame ?

ALMERIE.

Non, le ſilence & la mort regnent ſeuls ici... Que cela eſt effrayant !... Regarde ce vaſte & reſpectable édifice, & ces antiques piliers dont les chapiteaux de marbre s'elevant juſqu'à la voûte, en ſoutiennent le poids, dont l'immenſité même, aſſure leur ſtabilité. Mes yeux à cet aſpect, ſont à la fois frappés d'étonnement & de crainte ! Ces tombes, ces caveaux, tous ces monumens conſacrés à la mort, font paſſer dans mon ame le froid & la terreur qu'ils ſemblent avoir droit d'inſpirer aux mortels!... Approche, chere Leonore ? Donne-moi ta main ? Parles au plutôt, que j'entende ta voix!... Les ſons de la mienne, répétés par le triſte écho de ces lieux, me glacent à chaque inſtant d'une frayeur nouvelle !...

LEONORE.

Allons-nous-en plutôt, Madame: le ſilence

& l'horreur qui vous saisissent, mettent le comble à votre tristesse.

ALMERIE.

Ils peuvent ajouter à mes craintes, mais rien à mes douleurs!... Avançons. Montre-moi le tombeau d'Anselme : osons fouler aux pieds tous ces déplorables restes de l'humanité qui s'opposent à notre passage, Je veux me familiariser avec ces lugubres objets; & risquer plutôt à périr d'épouvante, que de me voir forcée à l'hymen odieux dont mon pere me menace... Cette pensée me raffermit; & la crainte d'un plus grand mal pour l'avenir, dissipe mes terreurs présentes... Guide-moi donc, approchons, Leonore: mon courage renaît. Cherchons la sépulture de ce bon Roi; qu'il reçoive enfin les vœux que j'adresse au Ciel, tant pour lui que pour mon cher Alphonse.

LEONORE.

J'obéis, Madame : mais le Ciel sçait avec quel regret!...

SCENE IV.

érieur du Temple s'ouvre, & découvre uſieurs tombeaux. On en voit un ſur le vant, plus élevé que les autres.

HELI, *ſeul.*

parcours en vain ce vaſte Temple, & je iis le rencontrer... Mais qu'entens-je?.. voix plaintive!.. Courons de ce côté...

SCENE V.

LMERIE, LEONORE.

LEONORE.

Adame, c'eſt ſous cette voûte ſacrée que ſent les triſtes reſtes d'Anſelme... Mais, vois-je? O Ciel!... Ou mes regards me ipent, ou le tombeau n'eſt point encore é. La porte de fer du dedans eſt même en-ouverte!

ALMERIE.

h, c'eſt ſans doute la mort qui m'invite à ſeter dans ſes bras? C'eſt elle qui m'offre ul aſyle où la nature long tems accablée les miſeres de cette vie peut s'affranchir on fardeau, & goûter enfin les charmes

d'un repos éternel... O mort! j'accepte ton ſecours, je brave ſous tes loix la tirannie de mon pere: ton ſeul aſpect éteindra les feux du téméraire Garcias Mon ame, dégagée de ſes liens terreſtres, pénétre déja les Cieux d'un vol rapide, & s'unit à celle de mon cher Alphonſe... O ſuprême félicité! .. Aide-moi, ſoutiens-moi, reſpectable Anſelme!... Et toi, Alphonſe, entens-moi! viens, deſcends, c'eſt ton Almerie qui t'invoque!...

SCENE VI.

ALMERIE, LEONORE, OSMIN, *paroiſſent à la porte du Tombeau.*

OSMIN,

QUelle voix, du tombeau rappelle un miſérable? Qui fut jadis Alphonſe?...

ALMERIE, *voulant fuir.*

O ſpectacle effroyable!

O Ciel, ſecouez-moi!...

OSMIN.

Dieux, quels ſons!.. Leur douceur Dans le ſein de la mort, plaît encore à mon cœur; Et leur pouvoir m'arrache au tombeau de mon Pere!

ALMERIE,

ALMERIE.

is-moi, Leonore; & ſi je te ſuis chere,
ie', arrache-moi de cet affreux ſéjour!..

OSMIN.

une illuſion?.. L'épouvante & l'amour,
it à la fois ſur mon ame éperdue,
contraire effort la tiennent ſuſpendue!
ens que les miens ſont également vains,
hercher ce que j'aime & fuir ce que je crains!
, ſoumettons-nous au pouvoir qui m'enchaîne.
objet chéri n'étoit qu'une ombre vaine,
ns-en du moins: craignons d'anticiper
fatal inſtant qui doit la diſſiper....

MERIE tombe des bras de Leonore.

Almerie, hélas!.... O Ciel, elle ſuccombe!
intôme déja s'éclipſe ſous ſa tombe:
ns.... Dieux, c'eſt un corps! un reſte de cha-
r
ouve en même tems ſon être & mon bonheur...
non épouſe!.. Oui, c'eſt ma chere Almerie!..

Il tombe auſſi évanoui.

LEONORE.

ſtant à tous deux coûtera-t-il la vie?
en ces ſombres lieux, comment les ſecourir?
!.. Quel Etranger à mes yeux vient s'offrir!..

SCENE VII.

ALMERIE, LEONORE, OSMIN, HELI.

LEONORE.

QUi que tu sois, témoin de ce triste spectacle,
J'implore ton secours !...

HELI.

C'est lui ! par quel miracle,
Par quel événement aussi frappant qu'heureux,
Son Almerie aussi s'offre-t-elle à mes yeux ?..,

OSMIN,

Mon Almerie ! ô Ciel, daignes-tu me la rendre ?
Réunis-tu l'amante à l'amant le plus tendre ?
Lorsque tout la retrace à mon cœur agité,
N'en imposes-tu point à mon œil enchanté ?..,
Non, c'est elle, grands Dieux ! ma bouche sur la sienne,
A reconnu son ame unie avec la mienne,
Déja la mort s'écarte, & la voix de l'amour,
Ainsi qu'à son époux, va lui rendre le jour...
Acheve, chere épouse, acheve de renaître !
Ainsi que ton époux, reprens un nouvel être :
Cesse d'être insensible aux transports les plus doux !

ALMERIE, *à demi évanouie.*

! Garcias, jamais ne ſera mon époux ..
, Pere trop cruel ! . . .

OSMIN.

Ah, ne crains plus ton Pere.
qu'Alphonſe retrouve une épouſe ſi chere,
ıprès ce bonheur, de la faveur des Cieux,
aura t'affranchir d'un rival odieux.
ɔnnois ton époux, reconnois ton Alphonſe.....
! eſt ce de l'amour que ce regard m'annonce ?
ırais-je l'horreur ? Inſpirais-je l'effroi ?

ALMERIE, *doutant encore,*

ıonſe ? .. Oui c'eſt lui, * oui c'eſt lui que je voi !
portrait dans mon cœur gravé par l'amour même,
net-il de douter de mon bonheur extrême ?
e à t'accompagner, à braver le trépas,
ıonſe, cher Epoux, je vole dans tes bras !...
ı, que vois-je ? Il reſpire ! . . . O comble de ma
ıie :
quel Dieu ſecourable ici-bas te renvoie !
ime de la mer, où je t'ai vu périr,
l pouvoir à la fois, te fait vivre & mourir ?

OSMIN.

ıppés aux rigueurs du ſort le plus funeſte,

* Avec tranſport.

Le Ciel nous réunit, que s'importe le reſte !
Ne me demande rien ; tu m'aimois, & je vis,
Je t'aimois, je te vois, tous nos vœux ſont remp
Laiſſe à d'autres amans, laiſſe aux amours tranqu
Amuſer leur tiédeur de détails inutiles :
Je te vois dans mes bras, tu combles mes deſirs ;
Si je comble les tiens, reſpecte nos plaiſirs. . .
Mais, que vois je ? Tu fuis un époux qui t'adore

ALMERIE.

Mon bonheur eſt ſi grand, qu'il m'eſt ſuſpect enc
Et pour m'en aſſurer, j'exige cet inſtant.

OSMIN.

Quoi, tu peux douter ! . . .

ALMERIE.

Oui : mon bonheur eſt trop gra
Et je crains* . . Non, c'eſt lui, c'eſt mon ép
lui-même ! . .
Mon cœur ne peut ſuffire à ce bonheur ſuprême ;
Et ma foible raiſon dans ces heureux inſtans,
Veut envain réſiſter aux tranſports de mes ſens . .

OSMIN.

Cher objet de mes vœux !... Calme-toi. . .

ALMERIE.

Dieux, je puis

* Elle le regarde attentivement.

C'eſt toi que je revois... Mais, dis-moi, quel prodige,
Quel coup inespéré du hazard, ou du ſort,
Nous raſſemble tous deux au ſéjour de la mort ?
Mais non, je veux te voir: non, je n'ai point encore
Raſſaſié mes yeux de l'objet que j'adore....
Quelle triſte pâleur ternit tes traits ?... Hélas,
Que tes yeux ſont changés !...

OSMIN.

Mon amour ne l'eſt pas.

Almerie continue d'exprimer les ſentimens de joie & de tendreſſe dont elle eſt tranſportée. Elle raconte à Alphonſe tout ce que ſa prétendue mort lui a coûté de larmes, & il lui en marque ſa tendre reconnoiſſance. Alphonſe lui apprend en gros, qu'il a eu le double bonheur d'échapper au naufrage qui lui avoit été commun avec Almerie, & aux dangers de la bataille que le Roi de Grenade vient de gagner ſur les Maures. Qu'ayant été fait priſonnier, & ayant appris, en arrivant à Grenade la mort récente de ſon pere, le déſeſpoir de l'avoir perdu ainſi que ſa chere Almerie, l'avoit conduit au tombeau d'Anſelme, &c. Tandis qu'il fait ce récit, Almerie jette les yeux ſur Héli, qui eſt auſſi tranſporté qu'eux; & demande à Alphonſe ce que c'eſt que cet homme? Alphonſe reconnoît & embraſſe ſon ami *Antonio*, qui a toujours ſuivi ſa fortune, & qui ſous le nom d'*Héli*, avoit auſſi combattu dans la derniere bataille où Alphonſe croyoit l'avoir vu périr. Almerie partage leur joie... Leonore les interrompt, & les avertit qu'elle apperçoit deux perſonnes qui arrivent dans le Temple, & qui ſemblent venir de leur côté. Héli regarde, & leur dit que c'eſt Zara & Selim. Il les preſſe en même tems de ſe ſéparer au plutôt dans la crainte que la tendreſſe jalouſe de cette Reine, ne leur rende quelque mauvais office. Cet avis allarme Almerie, qui en demande l'explication à Osmin [*Alphonſe ?*] *je crains tout de cette Reine*, dit-il, *& ſur tout*

*qu'elle ne me rencontre avec vous. C'eſt pour moi le contraire de mon Almerie ; l'une fait tout mon bonheur, l'autre toute mon infortune. Retirez-vous, le Ciel nous rejoindra ſans doute : Héli vous apprendra tout ; & les raiſons qui m'ont fait changer le nom d'Alphonſe en celui d'*Oſmin, *& le ſien en celui d'* Héli,

Almerie le quitte en ſoupirant, & en aſpirant après l'inſtant de le revoir.

SCENE VIII.

OSMIN, *ſeul.*

HElas, mon œil la ſuit !... Je l'entrevois encore... Je la perds !...O mes yeux, votre vivacité eſt maintenant impuiſſante : ce n'eſt que dans mon cœur que vous pouvez encore la voir !... Mais la nature vous a refuſé cette faculté. Sens mécanique & borné, qui ne doit ſon pouvoir qu'aux objets extérieurs, jamais maître de ſon choix, toujours eſclave de la néceſſité ! ainſi qu'un miroir ordinaire, tu dois tout aux images étrangeres, & tu te vois forcé de refléchir également les êtres les plus vils & les plus nobles !...Iln'en eſt point ainſi des facultés de l'ame : rien ne peut les borner. Le préſent ainſi que le paſſé, ne lui coûte ſouvent qu'un coup d'œil, qui oſe même quelquefois s'étendre, quoique vainement, juſques ſur l'avenir !... Chere Almerie, mon ame du moins te voit encore !

SCENE IX.

ZARA, SELIM, OSMIN.

ZARA.

REgarde ſon attitude! le corps plié; les yeux fixés ſur la terre, abſorbé dans ſes penſées, on croiroit voir en lui une ſtatue nouvelle ajoutée à celles de ce Temple... Cruel Oſmin, pourquoi me fuis-tu? J'ai perdu pour toi ma renommée, ma gloire, mon empire: eſt ce là non ſalaire?.. Mais laiſſons-là toutes ces peines, & ne parlons que de mon amour. Eſt-ce la récompenſe que tu lui réſervois? Pourquoi m'éviter? Pourquoi t'arracher de mes bras, pour te plonger dans les horreurs de ce ſéjour ténebre? Suis-je aſſez mépriſable à tes yeux, pour t'engager à me fuir juſques dans la nuit du tombeau? Ou croiois-tu mon amour incapable de t'y ſuivre?... Il ne me voit, ni ne m'entend!... Ah barbare! ſuis-je aſſez délaiſſée!...

OSMIN.

Que vois-je! C'eſt Zara!...

ZARA.

Oui, perfide, c'eſt Zara; c'eſt la victime de ton ingratitude que tu refuſes même d'entendre.

Se peut-il, ô Ciel! qu'un eſclave, qu'un malheureux racheté par Zara, des mains de la mort même, oſe la traiter ainſi?...

OSMIN.

Ces reproches ne ſont pas faits pour moi, Madame: je rougirois de les mériter. Trop emporté loin de moi-même, trop abymé ſans doute dans mes penſées, c'eſt de cet inſtant que je vous vois.

ZARA.

Tu me vois donc enfin!... Mais, la froide indifférence de tes regards me fait preſque regretter d'avoir fixé ma vue ſur toi.

OSMIN.

Que pouvez-vous attendre d'un infortuné, qui n'apportoit ici que des pleurs? à qui ſa douleur ſeule indiqua cette ſolitude?... Jettez par-tout les yeux, Madame, ce n'eſt point ici qu'il faut chercher la joie...

ZARA.

Inhumain! pourquoi me tourmenter ainſi? Pourquoi éluder le ſens de mes reproches? Qu'importe à mon amour que ces lieux ſoient conſacrés à la triſteſſe?... Si c'eſt elle qui t'y conduit, tu as des larmes à répandre, ne puis-je partager tes douleurs? N'eſt-tu pas ſûr de ma tendreſſe?

OSMIN.

Eh voilà le plus ſenſible de mes regrets!.. Comment puis-je la reconnoître ?

ZARA.

Tu as un cœur, quoique féroce ! mais tel qu'il eſt, donne-le-moi ; qu'il ſoit la récompenſe de tout ce que j'ai fait, de tout ce que j'ai ſouffert pour toi. Qu'il me ſoit un gage de ta reconnoiſſance pour t'avoir rappellé à la vie, ainſi que ton ami, lorſque la tempête te jetta mourant ſur nos côtes. Moment fatal ! où le premier coup d'œil que je jettai ſur toi, me coûta toute ma gloire & mon repos.

OSMIN.

Ah, Madame, ne me rappellez pas tous vos bienfaits ! le déſeſpoir de ne pouvoir les acquitter, me rend déja trop ingrat...

ZARA.

Le fidele Selim & mes femmes, ſçavent tout ce que j'ai riſqué pour toi. Tu ſçais toi-même comment j'abuſai de la crédulité du Roi mon époux, en te faiſant paſſer à ſes yeux pour le Prince de *Fez*, pour mon parent enfin. Mais que n'ai-je point fait depuis ? N'eſt-ce point pour toi que j'allumai cette guerre ? Quoiqu'ignorant & ta naiſſance, & le motif de ta haine contre Manuel, ne forçai-je point mon époux à cette funeſte invaſion qui vient de lui coûter l'empire & la vie, & à moi-même la liberté à

Regarde-moi maintenant, tombé du trône dans la ſervitude! rappelle-toi des maux que j'avois déja ſoufferts : penſe à leur cauſe ; & jette enſuite les yeux ſur toi. Vois Zara dans l'eſclavage, & mépriſée par Oſmin : l'objet eſt digne de tes profondes réflexions... J'en attens le réſultat.

OSMIN.

Il eſt court, Madame : je ſuis un malheureux... Un fatal édifice, dont la chûte entraîne tout ce qui lui eſt attaché.

ZARA.

Eh bien, malgré ta chûte, malgré l'état humiliant où je te vois, la mienne me paroît glorieuſe, ſi tu m'aſſures de ta tendreſſe. Mon empire alors n'eſt plus digne de mes regrets: j'en acquiers un plus doux, plus flatteur pour mon ame! Qu'eſt-ce en effet qu'un empire? Qu'eſt-ce que la richeſſe & la puiſſance, ſinon que des dégrés qui nous élevent, & nous aident à atteindre le but de nos deſirs? Si je l'attens ce but: ſceptre, couronne, empire, tout me devient indifférent.

OSMIN.

Quel courage!... O Ciel, pourquoi me rendis-tu l'inſtrument de ſon malheur! Pourquoi le mien lui forgea-t-il des chaînes?

ZARA.

Nous pouvons les rompre. Celles que j'im-à notre vainqueur, quoiqu'inviſibles, n'en

ſont pas moins fortes : je diſpoſe de ſon cœur. Aſſure-moi du tien, je t'aſſure de ta liberté.

OSMIN.

Hélas, l'offre & la demande ſont également vaines !... Commencez par briſer vos fers, Madame, & laiſſez périr un infortuné qui ſe plaît à l'être.

ZARA.

Se peut-il que tes ſentimens ſoient auſſi lâches que tes diſcours ?

OSMIN.

Hélas, Madame, je ne vous ſuis point connu !...

ZARA.

Je connois du moins ton ingratitude ... Tu as raiſon, je ne te connois pas : j'ignore même de quel nom je pourrois appeller un être auſſi vil.... Ah, la honte d'avoir pu t'aimer m'avilit plus moi-même que je ne le fus jamais par les outrages du ſort !... Lâche & perfide eſclave ! tu n'oſes riſquer de t'affranchir ! c'eſt la mort que tu crains... Oui c'eſt cela ſans doute, car je vois de l'amour dans tes yeux. J'en reſſens trop pour ne pas m'y connoître. Mais l'amour du Roi te fait trembler, & la crainte éteint tes deſirs... Un pareil rival....

SELIM.

Madame, le Roi vient : il va paroître !...

ZARA.

Tant mieux : je ſerai donc vengée.

SCENE X.

ZARA, OSMIN, SELIM, LE ROI PEREZ, *Suite.*

LE ROI.

POurquoi, l'aimable Zara prive-t-elle nos yeux de l'éclat de ſes charmes, pour les faire briller dans ce ſéjour funebre ?... Mais, vous paroiſſez tous interdis ! quelle en eſt donc la cauſe ?... J'ai entendu parler en arrivant, de Roi, de rival... Quel eſt celui dont l'audace oſeroit lever les yeux ſur ce que j'aime ? Quel eſt ce téméraire ?

ZARA, *montrant Oſmin.*

Le voilà.

LE ROI, *à part.*

Ciel ! m'attendois-je à ce bonheur ? C'eſt elle qui l'accuſe...

ZARA.

Le malheur d'être vaincu par vous, dégrade-t-il une Reine au point d'être expoſée impunément à la paſſion d'un eſclave ? Autoriſe-t-il un malheureux, que je pouvois hier anéantir d'un ſigne de tête, à fonder ſur mon infortune une eſpérance injurieuſe ?

LE ROI,

Il vaudroit mieux pour lui d'avoir osé braver le Ciel, d'avoir tenté d'arracher la foudre à la main redoutable qui la lance !... Qu'on se saisisse de ce nouvel *Ixion*, & qu'il gémisse dans son cachot, en attendant un suplice digne de son sacrilége ?... Qu'on l'ôte de mes yeux. *

* Les Gardes emmenent Osmin.

SCENE XI.

LE ROI, ZARA, SELIM, PEREZ.

ZARA.

SOn malheur m'attendrit, Seigneur, c'est un sujet fidele, qui jusqu'ici m'avoit bien servie. Mes bontés ont peut-être enhardi son insolence : il s'est oublié pour un instant, j'en ai pitié !... Daignez, Seigneur, si j'ai quelque pouvoir sur votre ame, ordonner qu'il ne soit point maltraité ! ...

LE ROI.

C'en est trop, Madame : c'est à vous d'ordonner sa peine. Mais, souffrez que je vous arrache de ce triste séjour, pour vous en faire

voir un autre, où l'amour & les plaiſirs vo
s'empreſſer d'écarter les ennuis, qui vous en
vironent; & de vous faire un ſort digne d
celle dont dépendra toujours le bonheur d
mien!

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente une Priſon.

OSMIN, *tenant un papier.*

Ciel, quels ſont tes décrets? Que faut-il que j'eſpere?
J'habitois à l'inſtant le tombeau de mon pere:
Et j'y cherchois la mort. Quelle eſt-donc la raiſon
Qui me fait maintenant habiter ſa priſon?
Si tu diriges tout, ta ſageſſe profonde
Peut-elle condamner l'eſpoir où je me fonde?
Et dois je préſumer que l'aveugle hazard
A cet événement puiſſe ſeul avoir part?
Non, ſans doute: liſons, cette lumiere obſcure
Peut m'en donner encore une plus ſûre.
Ce papier va peut-être éclaircir mon deſtin;
Et d'un pere chéri je reconnois la main!....
Si mon fils vit encor, épargne ſa jeuneſſe,
Ciel! daigne me le conſerver:
Laiſſe tomber ſur ma vieilleſſe
Les maux que ton courroux pourroit lui réſerver.

O tendreſſe du ſang ! ô reſpectable pere !
Le Ciel n'a pas encore exaucé ta priere...
Témoin de mes vives douleurs,
Ecoute un pere déplorable !
Puiſſe chacun des maux dont ta rigueur m'
cable ;
Etre un gage pour lui d'autant de tes faveurs
Tel ſont mes vœux, O... Ciel ! étoit écrit
doute. .
L'auroit-il déchiré ? ... Je voisce qu'il m'en co
Et j'ai lieu de juger par mon deſtin affreux,
Que le Ciel inflexible a rejetté ces vœux.
Sentiment douloureux pour un pere ſi tendre:
Il invoquoit des Dieux qui ne pouvoient l'entend
Quel état !.., Mais que vois-je ? Eſt-ce toi, cher H
Quel bonheur à mes yeux offre encor mon ami ?

SCENE II.

OSMIN, HÉLI.

HELI.

LE tems eſt trop précieux pour le perdr
vains diſcours. Le Gouverneur de ce don
gagné par Almerie, a ordonné aux Gardes
me laiſſer entrer.

OSMIN.

Chere épouſe !... Puis-je eſpérer de la
voir encore ?...

HE

HELI.

ui ; vous la verrez vers le milieu de la nuit, que le Roi ſera retiré, & qu'elle ſera délides importunités de Garcias.

OSMIN.

lle viendra, dis-tu ? ... Ah, c'eſt ce que je e, & c'eſt ce que je crains le plus !. Elle viens où ? Dans une affreuſe priſon ! pour y , qui ? Un malheureux gémiſſant dans l'opre ; la cauſe & l'inſtrument de tous ſes eurs ! hélas, pourquoi faut-il que cette re & charmante Princeſſe ſe ſoit attachée au d'un mortel né pour épuiſer la colere des ix, dont tous les pas ſont tracés par l'infor ; pour qui l'univers entier n'a point d'a ? ?

HELI.

her ami, augurez mieux de l'avenir. J'apes que les Troupes de Manuel ſont mécones ; qu'elles murmurent contre ſon avarice, s'eſt approprié toutes les dépouilles des ires ; & que tout paroit ſe diſpoſer à la reve. On dit encore que les frontieres de Vae ſont en armes, & que pluſieurs de vos s depuis long-tems opprimés par le Gouiement tyrannique de Manuel, n'attendent n Chef pour ſecouer le joug de ſa domina , & reprendre leur liberté.

OSMIN.

Ami, ces mots m'arrachent au ſommeil
argique où mes malheurs m'avoient plon
Mon ame devenue preſqu'inſenſible à mes f
frances, aux cris de la nature & du ſang de m
pere, à ma vengeance même!....qui ſe refu
preſque aux regrets & aux murmures de l'am
outragé : Cette ame enfin, qu'Almerie mê
n'ébranloit, ne ranimoit qu'à peine, s'écha
& ſe réveille tout-à-coup à la voix de n
peuple!... O mon cher Antonio! je me ſ
tout de feu: mon ame combat déja les oppr
ſeurs de ma patrie! j'entens les cris de mes
jets, qui m'appellent pour leur rendre la liber
& les conduire à la victoire. Leurs acclamati
frappent déja mes oreilles, & ſont port
juſqu'au plus haut des Cieux : c'eſt Alphon
c'eſt leur Roi qu'ils demandent!... Ah, que
puis-je briſer ces fers infâmes, ces liens t
flétriſſans pour la royauté!...

HELI.

Seigneur, de pareilles circonſtances exig
plus de ſens froid : le plus important eſt de v
rendre la liberté. Vous l'avez perdue par Za
ne pourriez-vous pas la recouvrir par elle?
point une fois gagné, le tems ne peut manc
de nous fournir une occaſion pour votre fu
En attendant cet heureux moment, j'ai p
jetté de me rendre en ſecret dans un end
peu éloigné d'ici, où certain nombre de mé

tens tiennent conseil chaque nuit. Je sçai qu'il en est parmi eux à qui la mémoire d'Anselme est encore chere, & qui détestent le Tyran. Dès qu'ils sçauront qu'Alphonse respire encore, je suis sûr de leurs bras & de leurs cœurs.

OSMIN.

Cher ami, c'est à toi que je confie ma destinée! fais tout ce que le Ciel t'inspire. J'en attendrai l'issue.

HELI.

Songez, sur-tout, Seigneur, si Zara vient, à lui montrer moins d'aversion.

OSMIN.

Je ne la hais pas, mais je ne puis l'aimer. Je tâcherai pourtant de me contraindre!... J'ai trouvé ici un papier que je te montrerois volontiers, si le tems te le permettoit: il est écrit de la main de mon pere; c'est une priere qu'il faisoit au Ciel pour moi, où l'amour paternel plus vif encore que n'étoient ses douleurs, exprime des sentimens dont la tendresse t'arracheroit des larmes.

HELI.

La Providence a sans doute permis que ce papier vous tombât sous la main, pour ranimer votre espérance: elle veut sans doute exaucer enfin les vœux de votre pere!... Vivez, Seigneur, vivez dans cet espoir, & puissai-je le voir voir bientôt confirmé!

OSMIN.

Adieu, cher ami; puiſſe ton bonheur
ler mes vœux!

SCENE III.

OSMIN *ſeul.*

O Providence! que mes murmures co
toi me paroiſſent maintenant criminels! ô
Pere! tu ſoutins mieux ton infortune:
exemple auroit du m'inſtruire. Quelle l
n'avois-tu pas pris ſoin de me laiſſer! le
attendri par tes larmes, t'avoit ſans doute
entrevoir dans le livre des deſtinées, ce qui
voit arriver à ton fils; & tes ſentimens ne
rent confiés à ce papier, que pour m'invite
jour à les imiter... Dernier gage de la
dreſſe du plus infortuné & du meilleur des
res, tu ſeras déſormais le plus précieux de
biens!...

SCENE IV.

OSMIN, ZARA *voilée.*

OSMIN.

QUelle clarté perce l'épaiſſeur des ténébres qui m'environnent, & ſemble y ramener le jour?... Eſt ce l'objet de ma tendreſſe?

ZARA, *levant ſon voile.*

L'amour enfin, t'apprend donc ſon langage!...

OSMIN, *à part.*

C'eſt Zara!... Ciel, je me ſuis trahis moi-même!...

ZARA.

Que vois-je? Tu détourne les yeux! tu paroisfrémir!... Eſt-ce l'effet de ma préſence? Faut-il pour te plaire, que je reprenne mon voile? me voilà prête à t'obéir... *Eſt-ce l'objet de ma tendreſſe?* diſois-tu dans l'inſtant? Ah, réitere cette queſtion; reprens cette voix tendre qui pénétroit mon cœur; rends à tes yeux l'expreſſion du ſentiment qui t'animoit. Mais non, tu ne le peux, dès que tu me regardes: tu ne vois que ton ennemie; tu ne vois en moi que celle dont la fureur te fit charger d'indignes

OSMIN.

Il eſt des occaſions précieuſes que le défaut de liberté fait perdre, & que l'on riſque de ne jamais retrouver.

ZARA.

Tu ſeras libre avant le jour naiſſant... J'irois dès maintenant en parler au Roi, mais il eſt trop tard. Cependant il lui eſt arrivé ce ſoir certains avis qui ont paru l'inquiéter... Que de ſoins ont droit de troubler le repos des Souverains! l'amour même qui occupe Manuel, a peut être déja interrompu ſon ſommeil. Je vais dans l'inſtant m'en inſtruire.

OSMIN.

Je n'ai point mérité cette grace, Madame... Et duſſai-je réuſſir dans le projet que je médite, comment pourrai-je m'acquitter dignement de vos bienfaits?

ZARA.

Tu ne peux me devoir plus, & je ne puis perdre davantage que ce que j'ai perdu. L'injure que tu viens de recevoir me rend pourtant redevable envers toi; mais ſi je puis la réparer, tu connois ma tendreſſe, je laiſſe le reſte à ſa juſtice. Adieu.

SCENE

SCENE V.

OSMIN *ſeul.*

LA fermeté de ſon ame, ſa généroſité, la ndent malgré moi digne de toute mon eſti- e; je ne puis même diſconvenir que ſes char- es ne ſoient aſſez grands pour mériter les œux des plus grands Rois. Mais la violence e ſes paſſions eſt un écueil où toutes ſes vertus ont ſe briſer; & je crains tout des aveugles ranſports de ſa rage, ſi mon malheur permet ue mes projets ſoient découverts !... Mais : vois l'unique objet de mes craintes, elle s'é- anouiſſent à ſon aſpect !...

SCENE VI.

ALMERIE, OSMIN.

OSMIN.

JE revois ma vie, ma joie, ma liberté, hélas, comment puis-je te revoir dans cet horrible lieu ? Comment t'exprimer mes tranſports ? Comment te preſſer dans des bras auſſi chargés de chaînes que ceux du plus déteſtable aſſaſſin ? Ne riſquerois-je point de t'allarmer, de te bleſſer & de te faire repentir d'une démarche où l'excès de ton amour a pu ſeul t'engager ?... O ma

chere Almerie ! eſt-ce ainſi que j'eſpérois te revoir ?

ALMERIE.

N'importe, cher Oſmin, nous nous quittâmes en gémiſſant, nous nous revoyons de même. Tu me promis de chercher à me rejoindre, pour ne plus nous ſéparer... l'inſtant eſt arrivé, Tes chaînes ou la mort, vont pour jamais nous réunir.

OSMIN.

Déplorable moyen d'accomplir ma promeſſe !... O cruauté du ſort ! l'euſſai-je jamais cru que la vue d'Almerie pût devenir un ſupplice pour moi ?... Cependant la douleur qui t'accable, en eſt un pour mon cœur !...

ALMERIE.

Ah, quoiqu'il parte de ton amour, cache moi ce triſte ſentiment ; en quelque état que tu puiſſes être, ne deſire jamais mon abſence. Nourriſſons plutôt nos cœurs de notre douleur mutuelle confondons plutôt nos ſoupirs & nos larmes : l'amour en adoucira l'amertume,... Mais quel eſt l'objet de cette profonde réverie ? Avec quelle tendreſſe tes regards ſont fixés ſur moi !... Parle, parle plutôt, preſſe-moi dans tes bras... Mais hélas, tu ne le peux ! des fers barbares les enchaînent !

OSMIN.

Ah ; Dieux !

ALMERIE.

e-moi recueillir ce ſoupir... Ah, tu re
:s ſanglots prêts à te ſuffoquer? Tes yeux
ıment, & me peignent ton ſecret dé-
l... Soulage-toi, cher époux: dévoile;
ıtôt ton ame.

OSMIN.

on m'offrir l'empire de l'Univers, le
:d qui me perce le cœur, ne percera ja-
tien.

ALMERIE.

ne ſuffit-il point qu'il t'ait bleſſé, & que
;ache ?... Parle, dis-moi ce fatal ſe-
L'excès de ma tendreſſe met le com-
na peine.

OSMIN.

:a bonté m'accable...

ALMERIE.

m'offenſes, cher Oſmin: ſi je ſuis à toi;
r partager tes douleurs... Ne ſuis-je
lus ton épouſe?

OSMIN.

pénétres trop avi n cœur!
ches ſa bleſſure!... ıppnces les plus
me ſeroient moins ıpportables.

ALMERIE.

Qu'entens-je ! Quoi le titre de ton épou[x] épouvante & déchire ton cœur !... Ah, mal[heu]reuſe Almerie !...,

OSMIN.

Unique objet de mes vœux, ſeule ame [de] ma vie ! pourquoi m'accabler d'un ſoupç[on] trop injuſte ? Ne le ſuis-je pas aſſez par [mes] pleurs ? Pourquoi veux-tu percer la triſte pro[fon]deur de mes idées ? Pourquoi ta douleur in[gé]nieuſe y veut-elle chercher de nouveaux ſu[je]ts d'allarmes que tu n'auras jamais à redoute[r] ?

ALMERIE.

Quand je t'ai demandé ſi je n'étois plus ma [pre]ſe, ne t'es-tu point écrié que je pénétr[ois] trop avant dans ton cœur ? Que les ſupplices le[s] plus affreux te ſeroient moins inſupportables ?

OSMIN.

Non, l'enfer même & toutes ſes fureurs ne [me] inventeroient vainement d'aſſez cruels pour me faire abjurer le titre d'époux d'Almerie !... Toute ma peine, ce qui me déſeſpere, puiſqu'il faut enfin te l'apprendre, c'eſt de n'avoir que ce vain titre. C'eſt de penſer que les flambeaux de l'hymen n'ont été témoins que de nos ſermens mutuels ; & qu'éteints tout-à-coup par un orage inattendu, la plus ſainte, la plus chere partie du ſacrifice ſoit reſtée ſans effet !... Cette infâme priſon eſt-elle un temple digne

lé tendre divinité ? Cette tanière d'eſcla-
ce donjon affreux, qui retentit encor-
rs imprecations, ſera-t-il notre lit nup-
Sera-t-il témoin de nos chaſtes tranſ-
? Pourrois-je ici t'appeller mon épouſe ?.
plice de mon cœur !.... Je me croirois
ant moins infortuné ! que dis-je ? Je me
is au comble du bonheur ! Almerie ſe-
mol !... Mais elle ne l'eſt point !.. Et je
lez malheureux pour que ſa conſolation
re avec elle, me ſuit interdite.

ALMERIE.

n, cher Oſmin, l'ingénieuſe rage du ſort
ut s'étendre juſques-là.....

OSMIN.

mour t'inſpire ta réponſe ; l'amour te cu-
danger !... Mais je dois y penſer pour
onge au ſort qui nous attend demain : vois
affreux réveil ! penſe à mes cris, penſe
pleurs, penſe aux tiens, en te voyant
ement arracher de mes bras ; en te voyant
à ceux du trop fortuné Garcias !... Quel
le ſupplice pour ton Alphonſe ! la pri-
es fers, la mort même y ſont-ils compa-
.....

ALMERIE.

n ſuis pénétrée d'horreur !...

OSMIN.

te verrois l'épouſe de Garcias ! je te ver-

ſois forcer à cet exécrable hymen !... O ma chere Almerie !... Le plus cruel ſupplice des réprouvés, c'eſt d'avoir connu le Ciel, & de s'en voir privés pour jamais.

ALMERIE.

Ce tableau m'épouvante & m'anéantit !... Non, ne me ſoutiens plus. Laiſſe-moi ſuccomber à ma douleur : laiſſe-moi périr à tes pieds ; ou plutôt, périſſons tous deux...

SCENE VII.

ZARA, PEREZ, SELIM, OSMIN, ALMERIE,

ZARA.

J'Ai des raiſons importantes pour l'exiger... Oſeroit-tu déſobéir à ton Maître ? Voilà ſon ordre,

PEREZ.

Je ne réplique plus. Daignez pourtant entendre un inſtant, Madame, la Princeſſe va ſortir.

ZARA.

Que dis-tu ?...

OSMIN, *à part, à Almerie.*

Nous ſommes perdus, trahis, tout eſt dé-

[illegible] ... Hâte-toi, ſauve-toi, ma chere
nerie !... Mais on s'approche ; on nous
t... Feignez que la pitié vous engage à
ier au Roi en ma faveur. Ecartez enfin,
eſt poſſible, les ſoupçons qu'on pourroit
ndre de notre amour...

ALMERIE.

La terreur m'ôte la force de parler.

OSMIN.

Je vais donc vous conduire à la porte ; en
gnant de ne pas apporter ici Zara... Mais
a crois en effet partir : je ne la vois plus.

ZARA, *écartée.*

Il tremble, il pleure en la conduiſant hors
ſon cachot ! la confuſion, & la douleur ſont
ntes dans leurs yeux !... Grand Dieu ! j'ai
s trahie... O deſeſpoir ! approfondiſſons ce
ſtere, & vengeons-nous.

OSMIN, *à Almerie qui ſort.*

La pitié qui s'intéreſſe pour un inconnu,
doublement généreuſe... quels pourroient
e mes remercimens ?

SCENE VIII.

ZARA, SELIM, OSMIN.

ZARA.

Ah, traître !... Diſſimulons pourtant : enchaînons ma rage, & liſons dans le cœur du perfide... D'où naît cette extrême ſurpriſe ?

OSMIN.

Un retour auſſi prompt...

ZARA, *à part.*

Te déſeſpere & te confond ſans doute !... Mais tâchons de nous contraindre... Votre mérite ſe fait connoître ; & depuis mon départ, il vous attire des faveurs.... Mais, je ſuis peut-être indiſcrete de vouloir pénétrer...

OSMIN

Ah, qu'allez-vous penſer, Madame ?...

ZARA.

Quoi, n'ai-je pas vu ta Princeſſe ?... Pardon, Seigneur ; vous me croyez en colere ; vous vous trompez. Je venois rompre vos chaî-

* Haut.

Dieux ! mais je vois avec plaisir, qu'avec de plus puissantes protections, mon secours vous est devenu peu nécessaire, & je prens congé de vous.

OSMIN.

C'est donc pour m'insulter, Madame, que vous revenez en ces lieux ?

ZARA.

Peut-être.

OSMIN.

Toute autre épargneroit un malheureux.

ZARA.

Un malheureux !.. A ce prix, qui ne voudroit point l'être ? Qui ne seroit flatté de faire couler des larmes aussi précieuses ? De voir des Reines, oubliant leur devoir, s'empresser à l'envie d'affronter la nuit la plus obscure pour venir soulager ses peines ?... O fureur ! je ne puis plus me retenir....

OSMIN.

Arrêtez, Madame ? C'en est trop.

ZARA.

Ah, frère !

OSMIN.

Quoi, Madame !...

ZARA.

Tu mourras...

OSMIN.

Tels ſont mes vœux.

ZARA.

Tu mens, perfide. Je ſçais maintenant pour qui tu voudrois vivre.

OSMIN.

Vous ſçavez donc auſſi pour qui je voudrois mourir?

ZARA.

Puiſſances des enfers!... Mais non, cachons ma rage!... L'aurore va paroître, & le ſoleil éclairera bientôt le ſupplice du plus infâme des impoſteurs.

OSMIN.

Vous pourriez encore vous tromper, Madame, cela dépend de moi.

ZARA.

Gardes? Votre tête répondra de cet eſclave. Qu'il ſoit encore plus reſſerré. La pitié m'avoit ſéduite: mais le repos public eſt maintenant intéreſſé à ſa perte. Que ſa priſon ſoit inacceſſible, même pour la Princeſſe: le Roi

ıfirmera mes ordres.... Ingrat ! tu te re-
tiras trop tard. Tu connoîtras enfin, mal-
: tes douleurs paſſées, malgré les coups du
t dont je t'ai vu gémir, que le Ciel outragé
l'enfer en furie, ne ſont pas tant à craindre
une femme qui ſe voit mépriſée !

Fin du troiſieme Acte.

GONZALE'S.

Non, Seigneur, mais on a trouvé des papiers dans la maiſon de l'un des fugitifs, nommé *Rodrigo*, qui font préſumer qu'Alphonſe vit encore, & qu'il leve des troupes dans le Royaume de Valence. Ce qui confirme encore cette préſomption, c'eſt que les principaux Rebelles ont tous pris ce chemin. On répand même parmi le peuple, que cet Alphonſe s'étant ſauvé du naufrage ſur les côtes d'Afrique, a trouvé un aſyle à la Cour d'Albucacim; & qu'après l'avoir excité à vous déclarer la guerre, il s'eſt retiré ſecretement dans le Royaume de Valence dans l'intention de ſe ſoulever contre vous.

ZARA, *à part.*

Qu'ai je entendu?... Oſmin n'eſt donc autre qu'Alphonſe?... O Ciel! mille circonſtances que ma mémoire me rappelle, m'aſſurent à la fois de cette vérité. Sa mort eſt auſſi ſûre que mon déſeſpoir, ſi ce ſecret eſt découvert.. Mais s'il ne l'eſt pas, quelle eſt mon eſpérance?... Il ſeroit pourtant indigne à moi de l'abandonner maintenant.. Non, je veux le ſauver. Eſſayons ſi la reconnoiſſance eſt impuiſſante ſur ſon cœur.

GONZALE'S, *au Roi.*

Ce bruit peut être vrai. Il ſe peut pourtant auſſi que quelque impoſteur ait emprunté le nom d'Alphonſe. La Reine peut vous appren-

dre

& les ordres ſont déjà donnés pour ſon exécution, qui doit être publique.

ZARA.

Pour ſon exécution !... Hâte-toi, vole; préviens ſa deſtinée & la mienne. Cherche le Roi, & dis-lui que des raiſons plus importantes encore que celles qui touchent l'intérêt de ſa couronne, doivent retarder la mort d'Oſmin...

SELIM.

Epargnez-vous ce ſoin, Madame : le Roi me fait; & c'eſt plutôt à votre vengeance (dit-il) qu'il ſacrifie Oſmin, qu'à ſes propres intérêts.

ZARA.

Que veux-tu donc que je lui diſe?... Cherche, imagine, invente quelque prétexte aſſez apparent pour en impoſer au Roi, & pour ſauver celui que j'aime. Malgré tout ce ma rage, malgré tout mon orgueil, je ſuis femme, je ſuis amante! la ſeule idée de ſa mort m'eſt déja plus douloureuſe que ne l'eſt tout ſon mépris. Quels ſeroient mes regrets, ſi je l'avois perdu pour jamais!... Pour jamais! ah ce mot ſeul entraîne avec lui le déſeſpoir... Tant que mon amant reſpire, je puis douter encore : le doute eſt inſéparable de l'amour, & les peines qu'il cauſe ſont paſſageres. Mais le deſeſpoir eſt une mort éternelle : rien n'en peut limiter les horreurs. L'idée ſeule m'en fait frémir

mir, comment en supporter la réalité !... Hâte-toi, cherche, trouve un remede à mes craintes, ou ce poignard va te percer le sein.

SELIM.

Disposez de ma vie, elle n'est destinée qu'à vous servir... Je crois pourtant entrevoir un moyen ?...

ZARA.

Ah, pardonne à mon emportement ! je connois ton zele & ta foi... Mais parle, que faut-il faire ? Que faut-il supposer pour écarter le coup qui me menace ?

SELIM,

Il faut que vous paroissiez toujours déterminée à faire périr Osmin : un changement trop prompt de votre part, pourroit en faire soupçonner la cause... Demandez seulement que l'exécution ne soit point publique.

ZARA.

Sous quel prétexte ?

SELIM.

Votre volonté suffit. Au surplus, nous pouvez avoir lieu de craindre que les Gardes du Prisonnier ne puissent être corrompus, & qu'il n'y ait quelque complot entre-eux pour le laisser échapper au moment de l'exécution. Les circonstances présentes rendent tous soupçons

vraiſemblables.... Offrez au Roi de le faire périr ſecrettement par la main de vos muets ; & demandez un ordre pour qu'eux ſeuls puiſſent approcher de votre victime... Si vous obtenez cet ordre, je vous répons du reſte.

SCENE II.

LE ROI, GONZALÉS, PEREZ, SELIM, *Suite.*

LE ROI.

QUe l'on traîne dans les cachots cette vile populace, dont les cris ne ſervent tout au plus qu'à augmenter l'audace des rebelles. Quant aux deux chefs de la ſédition, *Sanche* & *Ramire*, leur ſupplice ne doit point être différé. Perez, je vous en charge.

GONZALE'S.

Oſerai-je vous repréſenter, Seigneur, qu'il ſeroit à propos de différer leur exécution juſqu'au repas d'Oſmin. C'eſt peut-être l'unique moyen de pénétrer tout le myſtere de cette conjuration.

LE ROI.

Eh bien, j'y conſens. Arrêtez, ſoldats ! Ils périront avec le Maure. N'a-t-on rien reçu encore de ceux que l'on dit avoir ſuivi Heli.

GONZALE'S.

Non, Seigneur, mais on a trouvé des papi
dans la maiſon de l'un des fugitifs, nommé *Ro*
rigo, qui font préſumer qu'Alphonſe vit enco
& qu'il leve des troupes dans le Royaume
Valence. Ce qui confirme encore cette p
ſomption, c'eſt que les principaux Rebe
ont tous pris ce chemin. On répand même p
mi le peuple, que cet Alphonſe s'étant ſa
du naufrage ſur les côtes d'Afrique, a trou
un aſyle à la Cour d'Albucaçim; & qu'ap
l'avoir excité à vous déclarer la guerre, il s
retiré ſecretement dans le Royaume de
lence dans l'intention de ſe ſoulever co
vous.

ZARA *à part.*

Qu'ai je entendu?... Oſmin n'eſt donc
tre qu'Alphonſe?... O Ciel! mille circonſ
ces que ma mémoire me rappelle, m'aſſu
à la fois de cette vérité. Sa mort eſt auſſi
que mon déſeſpoir, ſi ce ſecret eſt découve
Mais s'il ne l'eſt pas, quelle eſt mon eſpé
ce?... Il ſeroit pourtant indigne à moi d
bandonner maintenant... Non, je veux le
yer. Eſſayons ſi la reconnoiſſance eſt impuiſ
ſur ſon cœur.

GONZALE'S *au Roi.*

Ce bruit peut être vrai. Il ſe peut pou
auſſi que quelque impoſteur ait emprun
nom d'Alphonſe. La Reine peut vous ap

eigneur, ſi quelqu'aventurier a paru ſous
i à la Cour d'Albucaçim.

LE ROI.

lon, Madame, ſi des affaires auſſi im-
s nous dérobent des momens que je
ois donner à l'amour. Je me hâte de m'en
iſſer, pour me donner tout entier à l'ai-
Zara.

ZARA.

trop grande ſécurité eſt ſouvent dange-
Seigneur; votre courage diminue le
à vos yeux. Tant qu'Oſmin verra le
e ne puis vous croire en ſûreté.

LE ROI.

entence eſt prononcée: ſi vous ne la ré-
t, il faut qu'il meure.

ZARA.

prouve ſon ſupplice... *Mais ce que je*
entendre à votre arrivée en ces lieux,
ppelle un ſouvenir qui peut vous être de
l'utilité. J'ai oui parler d'un étranger
é Alphonſe, que la tempête a autrefois
ur nos côtes; on prétendoit même qu'il
eu pluſieurs conférences avec le Roi mon
: j'ignore à quel ſujet. Mais cet Alphonſe
ti ſecrétement à peu près dans le tems de
mbarquement pour l'Eſpagne. Ce que
rappelle le mieux, c'eſt d'avoir oui dire

qu'une intime amitié lioit ce même Alphonſe avec Héli & le perfide Oſmin.

LE ROI.

Tout ceci juſtifie le bruit public !

ZARA.

Et rend la mort d'Oſmin néceſſaire.

LE ROI.

Que l'on faſſe au plutôt mourir tous les Priſonniers...

ZARA.

Non, je voudrois auparavant vous parler en particulier, avec votre Miniſtre.

LE ROI.

Soit ainſi... Gonzalés, demeurez.

SCENE III.

LE ROI, GONZALÉS, ZARA, SELIM.

ZARA.

MAnuel, quoique votre ennemie, quoique votre captive, la nobleſſe de vos procédés envers moi vous rend digne de ma reconnoiſſance. J'ai découvert tout le ſecret de la conſpira-

main trame par Osmin, contre vous & votre Couronne, & pour m'acquitter de ce que je vous dois, je vous avertis de vous défier de vos Gardes : je sçais même que plusieurs d'entre-eux ont résolu d'enlever Osmin dès qu'il paroîtra pour subir son supplice.

LE ROI.

Quoi, mes Gardes mêmes me seroient infidéles ?

ZARA.

J'en suis certaine, Seigneur... Je ne pourrois pourtant vous désigner en particulier ceux d'entre-eux qui sont coupables.

LE ROI.

En ce cas, que puis-je donc faire ?

ZARA.

Peut-être puis-je vous aider. J'ai parmi ceux qui composent ma suite, quelques Muets donés la *Sultane Turque* me fit autrefois présent. Ces esclaves sont exercés depuis leur enfance au ministere de la mort. Ne pourroient-ils pas étrangler Osmin en secret ?

GONZALES.

Seigneur, la Reine vous donne un bon avis

LE ROI.

Que puis-je faire, Madame, pour vous marquer toute ma reconnoissance ? Ma couronne

même, que vous ſauvez aujourd'hui, poi
ſoit-elle me rendre quitte envers vous?

ZARA.

C'eſt ce que nous verrons dans la ſui
Quant à préſent, Seigneur, ordonnez expr
ſément que perſonne ne puiſſe aborder le C
minel, à la réſerve des Muets que je pourr
lui envoyer.

LE ROI.

Hola, Gardes!...

SCENE IV.

LE ROI, GONZALES, ZARA, SELIM, PEREZ, *Gardes.*

LE ROI.

QUe les ſeuls Muets de la Reine ſoient i
troduits dans la Priſon d'Oſmin, & que l'e
trée en ſoit refuſée à tout autre, à moins d'u
ordre ſigné d'elle. Obéïs, ou ta tête m'en ſe
raiſon.

ZARA.

Que cet ordre ſoit pour tout le monde; poi
la Princeſſe même.

PEREZ.

Votre Majeſté ſera obéïe.

LE ROI.

Retirez-vous.

SCENE V.

LE ROI, GONZALÈS, ZARA, SELIM.

GONZALE'S *à part.*

Cette défense particuliere pour la Princesse me paroit suspecte, & cache quelque motif secret. La passion qui aveugle le Roi, l'empêche sans doute d'y faire attention.... Votre Majesté * pouvoit se dispenser de nommer la Princesse : vous ne pouvez gueres la soupçonner d'intelligence avec le Maure.

ZARA.

J'ai pourtant appris qu'elle avoit eu assez de charité pour lui rendre visite dans sa prison.

GONZALE'S.

La Princesse!...

LE ROI.

Qui dites-vous, Madame? Quoi, ma fille!...

* A Zara.

SELIM, *bas à Zara.*

Prenez garde, Madame, vous allez vo perdre !

LE ROI.

Cela n'eſt pas poſſible, Madame, on vous mal informée.

ZARA.

C'eſt apparament un de ces bruits dont fauſſeté eſt ſi commune à la Cour; n'en p lons plus... Je me retire, Seigneur, pc charger mes Muets des ordres de votre Majeſ

SCENE VI.

LE ROI, GONZALÉS.

GONZALE'S.

SEigneur, j'entrevois du myſtere dans les cours & dans la conduite de la Reine : t m'en paroît obſcur. En un mot, j'y vois tiere à reflexions.

LE ROI.

Ah, qu'oſes-tu penſer? Son procédé mér toute ma reconnoiſſance.

GONZALE'S.

Seigneur, je me livre moins aiſément

apparences de la ſincérité dans une femme, ſur-tout dans une ennemie. La haine de Zara pour le Maure, l'agite & l'inquiete un peu trop à mon gré, & j'oſerois preſque croire que cette haine eſt ſimulée. Je ſouhaite que ſes Muets vous ſervent comme elle vous le promet: mais j'en doute... Vos Gardes, dit-elle, ſont gagnés: comment? Par qui? De qui le tient-elle? Oſmin devoit mourir hier au ſoir: à minuit elle obtient ſa grace. Ce matin il étoit condamné de nouveau; il alloit expirer: maintenant ce ſont ſes Muets ſeuls qui doivent être chargés de ſon ſupplice... Seigneur, toutes ces circonſtances raſſemblées ont peu de liaiſon entre-elles.

LE ROI.

Il en réſulte pourtant des vérités dont l'évidence ſe manifeſte..... Le tumulte excité dans la Populace; la ſuite des Seigneurs de ma Cour avec Héli; l'exiſtence prétendue d'Alphonſe: tout cela ne quadre-t-il pas avec ce qu'elle nous a dit?

GONZALÉS.

J'en conviens, Seigneur: mais les fureurs de la jalouſie font ſouvent parler une femme plus qu'elle ne devroit; & Zara s'en repent peut-être dès-à-préſent. Peut-être me trompai-je: mais pourquoi cette précaution inutile contre la Princeſſe? Il ſeroit bien étrange qu'Almerie eût été viſiter Oſmin, mais

en le ſuppoſant, quel intérêt Zara peut-elle y prendre ? Peut-on lui en ſuppoſer d'autre que celui qu'inſpire à une femme jalouſe, la crainte d'une Rivale aimable ?

LE ROI.

Je te rends grace, cher Gonzalés, tu m'éclaires, & tes doutes me paroiſſent fondés. Mais crois-tu, cependant, que ma fille ait oſé voir le Maure ?

GONZALE'S.

Si Oſmin, comme le prétend Zara, eſt l'intime ami d'Alphonſe, ſeroit-il bien étonnant que la Princeſſe eût deſiré de lui parler ?

LE ROI.

Ami, ta reflexion eſt un coup de foudre, qui m'éclaire en me frappant !... Hélas, ma fille eſt donc complice des trahiſons de ce déteſtable Maure ?.....

GONZALE'S.

Ah, Seigneur, je frémirois de le penſer !.. Mais elle vient ici. Il ſeroit bon de l'interroger doucement ſur ce qui concerne Oſmin, & d'eſſayer ſi mes craintes ont quelque fondement réel. En ce cas, vous la verrez trembler pour les jours d'Oſmin, ne ſeroit-ce qu'en qualité d'ami d'Alphonſe.... Voyons, Seigneur, ſi elle oſera ſolliciter votre clémence en faveur du coupable.

SCENE

SCENE VII.

LE ROI, GONZALÉS, ALMERIE, LEONORE.

LE ROI,

J'Allois vous envoyer chercher, ma fille.... Faites retirer Leonore : j'ai à vous parler.... Approchez, pourquoi tremblez-vous ? Pourquoi ces yeux enflammés & ternis par la douleur? La nuit qui précédoit votre hymen avec Garcias, devoit-elle ſe paſſer dans les ſanglots & dans les larmes? Le ſoleil éclaireroit pourtant cette union que je deſire, ſi ſes rayons n'alloient point être ſouillés par le ſupplice infâme des ſcélérats qui conſpiroient contre ma vie. Mais, de telles horreurs ne prophaneront point cette auguſte fête.

ALMERIE.

Hélas ! tous les jours déſormais me ſont égaux. Celui-ci eſt pour moi le jour de la mort; tous ceux qui le ſuivront, ſi mes vœux ne ſont point exaucés, ne feront qu'ajoûter à mon infortune, en prolongeant une vie qui pour moi devient un ſupplice.

LE ROI.

Eh, d'où naît donc cette infortune ? Quel

est le sujet de ses larmes ?... Réponds : mais songe à me faire entendre le langage de la vérité. Tu m'as abusé trop long-tems ; je te connois enfin. Voyons si tu peux être sincere.... Tu te tais !... Ah, fille indigne & dénaturée !...

GONZALE'S.

Hâtez-vous de parler, Madame ! Prévenez la colere du Roi.

ALMERIE.

Ciel ! que puis-je lui dire ? Ne voit-il point mes larmes ? Ne lui prouvent-elles pas l'excès de mon malheur ?

LE ROI.

Elles annoncent du moins ton crime & la noirceur de ton ame ; elles annoncent malgré toi, ta coupable intelligence avec mes ennemis ; elles me montrent tes regrets d'avoir manqué ton parricide.

ALMERIE.

O terre ! c'est dans ton sein que je cherche un asyle... Sois touchée des maux que j'endure, entens mes cris, ouvre-moi tes entrailles ! mere commune des humains, & la seule qui me reste, cache, ensévelis, engloutis la plus infortunée de tes enfans ! sauve-moi de la haine d'un Roi qui s'est lassé d'être mon pere ; qui méconnoissant en moi la nature & l'inno-

tence, m'accable des noms affreux de parricide & de rebelle !...

LE ROI.

Léve-toi, léve-toi, dis-je ! je te l'ordonne... Et ſi tu veux te purger de ces titres déteſtables, jure que tu n'as jamais vu cet étranger, ce ſcélérat condamné au ſupplice, cet infâme Oſmin !

ALMERIE.

Je jure, Seigneur, que l'innocence à toujours guidé mes pas & toutes mes démarches. J'en atteſte le Ciel !

LE ROI.

Equivoque groſſiere ! mais qui prouve pourtant ton crime... O Ciel, elle l'avoue ! elle a donc vu ce malheureux !... Quels ſupplices, quelles horreurs pourront aſſez me venger ?...

ALMERIE.

Hélas, je ſuis perdue !

LE ROI.

Entens-moi donc, perfide, & réplique ſi tu peux. Soutiens-moi que ton Alphonſe n'eſt point vivant ; oſe me nier que le traître Oſmin ne ſoit pas....

ALMERIE.

Ah, tout eſt donc découvert !... Eh bien, nous périrons tous deux... Combien de morts

n'aurois-je pas ſouffertes plutôt que de révéler ce ſecret funeſte! la colere de mon pere même, quoique plus redoutable que celle de l'enfer, tous les tourmens qui me ſont préparés n'auroient pu me l'arracher!...

LE ROI.

Ciel! puis-je entendre cet horrible aveu?... Fuis, malheureuſe? Préviens les juſtes tranſports de ma rage! Crains qu'en maudiſſant le jour qui me rendit ton pere, je ne puniſſe ton forfait!...

ALMERIE.

Seigneur, en rappellant ce doux nom de pere daignez voir en moi votre fille! daignez la voir à vos genoux!... Maudiſſez maintenant, ſi vous le pouvez, le jour de ma naiſſance; méconnoiſſez en moi cet objet digne autrefois de votre tendreſſe. Hélas un enfant proſterné, trouva-t-il jamais un pere inflexible? Embraſſa-t-il jamais ſes genoux envain [illegible], cette humble poſture, favoriſée du Ciel, fut toujours ſuivie d'un heureux ſuccès: elle eut toujours droit d'éteindre le courroux, & de rallumer l'amour paternel!... O mon pere! daignez donc m'entendre: daignez me voir rampante à vos pieds!...

LE ROI.

Profite de cet inſtant, & de la légere impreſſion que ta douleur fait ſur mon ame, pour me laiſſer ſortir.

ALMERIE *l'arrêtant.*

Non, je ne me releverai jamais : non, je vous retiendrai toujours jusqu'à ce que votre ame attendrie m'ait accordé sa grace !...

LE ROI.

Sa grace ! de qui me parles-tu ? Prens garde ! je ne veux point t'entendre : mais je jure par le Ciel que le coupable périra, dût ma fille, dussai-je moi-même partager son supplice !... Laisse-moi, retire-toi.... Qu'on appelle ses femmes !...

La suite d'Almerie revient.

ALMERIE.

Non, Seigneur ! Non, mon pere, je ne vous quitte point, & dussiez-vous m'entraîner après vous sur la terre, je vous demanderai toujours la grace de mon époux.

LE ROI.

Que parles-tu d'époux ?... Est-ce toi, que j'entens ?... Ton époux ?... Juste Ciel !... Et quel est-il ?

ALMERIE.

Oui, Seigneur, il est mon époux !...

LE ROI.

Qui ?

ALMERIE *tombant évanouie.*

O.....

GONZALE'S, *aux femmes.*

Accourez ? Secourez-la.

ALMERIE.

Non, laiſſez-moi mourir !... J'attends mon époux dans le tombeau !...

LE ROI.

De quoi donc parle-t-elle ?...

GONZALE'S.

Seigneur, la crainte & la douleur ont ſa doute dérangé...

ALMERIE.

Non, je parle d'Oſmin, je parle de m époux...

LE ROI.

Oſmin !

ALMERIE.

Non pas Oſmin, Mais Alphonſe.... C c'eſt lui, j'en atteſte le Ciel & la terre!...

LE ROI.

Son délire augmente encore, & ma fureur me permet pas d'en entendre davantage.. J' trevois quelque myſtere affreux que j'approf dirai plus à loiſir... Prenez-en ſoin: app

ez moi de ſes nouvelles, & craignez ſur-tout u'elle n'attente ſur ſes jours.

SCENE VIII.

ALMERIE, GONZALÈS, LEONORE, *Suite.*

ALMERIE.

AH, Seigneur, arrêtez !.... Non, ce n'eſt oint un délire... Plût au Ciel que c'en fût n !... Hélas, il eſt parti !...

GONZALE'S.

Calmez-vous, conſolez-vous, Madame!

ALMERIE.

Malheur à la langue qui m'exhorte à la con- olation ! malheur à la mienne qui n'a pu at- endrir mon pere ! malheur à ces foibles bras ui n'ont pu le retenir, qui n'ont pu l'empê- her d'aller porter la mort à mon cher Alphon- e !...

GONZALE'S.

L'excès de la douleur troublent vos ſens, Madame. Alphonſe eſt loin d'ici, & ne craint as le courroux de votre pere.

ALMERIE.

Fuis, laiſſe-moi, lâche flateur, cauſe in
gne de mes ennuis: puiſſe le Ciel te puni
ainſi que ta coupable race: mais toi ſur-tou
dont l'adroite & déteſtable politique me
dévoiler mon fatal ſecret, me fit avouer en
que le nom d'Oſmin cachoit mon Alphonſe

GONZALE'S.

Dieux, qu'entens-je?...

ALMERIE.

D'où vient ce fremiſſement? Qu'as-tu e
tendu?... Seroit-ce là la cloche funeſte q
annonce le trépas de mon époux!... Rega
de, cruel! vois cette tête pâle & ſanglant
qui ſemble vouloir te parler!... Vois plus lo
cette main décharnée, qui te préſente un p
gnard!... Je m'en empare, je le ſaiſis... M
quelle voix funebre perce les airs, & crie,
meurtre?... Ah, c'eſt celle d'Anſelme, c'
celle de mon pere: elle ſort du creux de ſ
tombeau, je la reconnois, je la ſuis, je vais
trouver mon Alphonſe!...

SCENE IX.

GONZALÉS, *ſeul.*

SOn état eſt affreux & ma ſurpriſe eſt extrême. Oſmin nous cachoit Alphonſe !... Cet événement ſurpaſſe toute ma politique ; je ne l'aurois jamais ſoupçonné ſans la mépriſe de la Princeſſe... Mais il eſt ſon époux, dit-elle ; que devient donc mon fils ? Que devient la couronne qui devoit illuſtrer ma poſtérité ?... Refléchiſſons ſur tout ceci... En parlerai-je au Roi ?... Mais ſi les choſes ſont en effet portées à cette extrémité ; ſi Alphonſe étoit réellement l'époux de la Princeſſe... Le Roi pourroit ſe laiſſer fléchir : le mal eſt ſans remede ; la nature parleroit pour cette même fille, malgré la haine invétérée qu'il conſerve pour le ſang d'Anſelme... Cette derniere réflexion me détermine : c'eſt une foibleſſe de craindre comme douteux tout ce que nous pouvons rendre certain.... Mais comment prévenir Zara qui prétend ſans doute le faire échapper ?... J'en entrevois le moyen... Oui, me voilà tout juſtifié : Oſmin eſt un ami d'Alphonſe. Si je balance encore, ſi je perds le moment d'exécuter mon projet, cette femme eſt ſubtile, elle amuſera le Roi : hâtons-nous de la prévenir.... Cher Alonzo, tu ne pouvois arriver dans un moment plus propice.

SCENE X.

GONZALÉS, ALONZO.

ALONZO.

LE Roi vous demande, Seigneur.

GONZALÉS.

Peu m'importe, ami. Un ſujet bien plus important me retient.

ALONZO.

Ordonnez, Seigneur : je dirai que je ne vous ai point vu.

GONZALE'S.

Tu m'obligeras, cher ami... J'aurois pourtant beſoin de ton ſecours... Parle, puis-je compter ſur toi ?... Il s'agit de me rendre ſervice.

ALONZO.

Seigneur, je ſuis votre créature.

GONZALE'S.

Dis plutôt que tu es mon ami... J'ai déjà vu des preuves de ton courage.

ALONZO.

Commandez, diſpoſez de mon bras, Seigneur, il eſt à vous.

GONZALE'S.

te prens au mot. Tu as remarqué ſans
, parmi les gens de la ſuite de la Reine,
claves muets ?

ALONZO.

i, Seigneur.

GONZALE'S.

irrois-tu promptement & ſans bruit, me
:er l'habillement de l'un d'entre-eux ?
-il l'obtenir par ſa mort : te ſens-tu capa-
: me faire ce ſacrifice ?... Quant à la ré-
:nſe, compte ſur moi, elle ſurpaſſera tes

ALONZO.

; vôtres ſeront remplis, Seigneur. Où
ai-je vous retrouver ?

GONZALE'S.

t'attens dans mon appartement. Uſe de
s grande diligence ; & dis au Roi que
m'as point rencontré.

SCENE XI.

GONZALE'S.

MA réuſſite eſt maintenant certaine. Alphonſe mort, le plus grand obſtacle eſt levé: Almerie peut épouſer mon fils. Il ſera Roi: c'eſt où je borne tout mon eſpoir.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Appartement du Palais.

LE ROI, PEREZ, ALONZO.

LE ROI.

QUOI, l'on ne peut le trouver ? Il s'abſente bien mal à propos !... Perſonne, dis-tu n'eſt venu ? Ni la Reine, ni ſon Eunuque favori, ni aucun de ſes Muets ?...

PEREZ.

Non, Seigneur.

LE ROI.

A-t-on exécuté mes ordres, envers Oſmin ?

PEREZ.

Seigneur, on a redoublé ſes chaînes au point que ce malheureux, accablé ſous leurs poids, parviendroit plutôt à ébranler la terre qu'à briſer les nœuds qui le retiennent.

LE ROI.

Tant mieux...

Un Muet paroît, & ſe ſauve en voyant le Roi.

Arrêtez, ſaiſiſſez ce Muet : courez, Alonzo... Ma préſence a paru le ſurprendre & l'effrayer : je crois même lui avoir vu cacher un papier dans ſon ſein...

ALONZO *revenant.*

Quelle preuve ſanglante d'une fidélité barbare!

LE ROI.

De quoi donc s'agit-il ?

ALONZO.

Dès que le Muet ſe voit arrêté, il tire précipitamment ce papier de ſon ſein, & ſe met en devoir de l'avaler. Je lui ſaiſis le bras, il réſiſte, j'arrache le papier... Au même inſtant, ce furieux tire un poignard, & s'en perce le cœur!

LE ROI,

Qu'on l'emporte, de crainte que la Reine ne le voie.

ALONZO, *à part.*

Sa dépouille acquittera ma promeſſe envers Gonzalés.

SCENE II.

LE ROI, PEREZ.

PEREZ, *à part.*

CEtte lecture agite bien le Roi!...

LE ROI.

Quoi, mon plus mortel ennemi eſt dans mon Palais même!...

Il acheve de lire le billet.

O Ciel! accordez moi le ſens froid dont j'ai beſoin!... Mais non, augmente, irrite plutôt dans mon cœur les feux de l'implacable vengeance!.. Que fais-tu ici, toi?

PEREZ.

Seigneur...

LE ROI,

Fuis, vil eſclave?... Qui te rend aſſez audacieux pour oſer être témoin des foibleſſes d'un Roi? Pour le voir ſuccomber ainſi que toi, ſous le joug des paſſions?.,, Mais non, arrête, ou tu es mort!... Je ſuis environné de traîtres, & toi-même en augmente le nombre. Ne ſçavois-tu pas que cet Oſmin étoit Alphonſe? Ignorois-tu la viſite ſecrette qu'il a

ceçue de ma fille ?... Quel autre que toi fa voriſa & cacha leur entrevue ?

PEREZ.

Ah, Seigneur ! rien n'égale ma ſurpriſe... & j'en atteſte le Ciel !...

LE ROI.

Tu mens, traître : tu es complice de Zara ; j'en tiens ici la preuve*.... *Je te rendrai la liberté*... Cela eſt encore répété ailleurs..... *Je diſpoſe de ceux à qui ta garde eſt confiée*... Que me répondras-tu, malheureux ?

PEREZ.

Votre Majeſté ne m'avoit-elle pas enjoint d'obéir aux ordres de la Reine ?...

LE ROI, *continuant de lire.*

Et malgré tout, je briſerai les fers d'Alphonſe... Déteſtable Alphonſe ! infidele & perfide Zara ! fille indigne du jour !... Sors de mon cœur, paſſion lâche & timide, entraîne avec toi les tendres ſentimens de la nature : fais place à la haine, à la vengeance, à toutes les fureurs dignes d'occuper un cœur outragé !... Mais ne puis-je faire retomber ſur eux tout cet ouvrage d'iniquité, & les écraſer par ſa chûte ?... Approche, infâme ? Réponds-moi ?

* Il lit.

PEREZ,

PEREZ.

Seigneur, mes longs ſervices n'ont point mérité ce titre.

LE ROI, *en le frappant.*

Tu m'oſes répliquer ? Tiens, voilà mon excuſe... Tes ſervices !... Ta vie, ton ame, tes biens, tout n'eſt-il pas à moi ?... Ecoute, & ſonge à m'obéir, ou ta tête eſt prête à tomber. Vole, & plonge ce poignard dans le cœur d'Alphonſe... Tu frémis ? Répons, obéis, ou...

PEREZ.

..... J'obéirai, Seigneur.

LE ROI.

Songes-y... que l'ingrate le trouve mort, en arrivant à ſa priſon... Attends ? Il me vient une autre penſée... ajoûtons encore à mon ſtratageme & à ſa douleur... dès que tu auras tué Oſmin, apporte-moi ſa robe, & fais en ſorte que la priſon d'où la perfide compte aller l'arracher ſoit aſſez obſcure pour tromper la vue... Je prétens m'y rendre alors, ſuffiſamment déguiſé ſous l'habit & le turban d'Oſmin, je veux la convaincre en face de ſon horrible trahiſon.. Mais elle vient, & je la mépriſe trop pour l'attendre. Suis-moi, viens & cours ſervir ma rage.

SCENE III.

ZARA, SELIM.

ZARA.

QUoi, ce Muet ne revient point ?... Ah! c'eſt le Roi... Il m'évite, & ſes regards enflammés n'expriment que la haine & la vengeance;... Crois-tu qu'il m'ait apperçue?

SELIM.

Oui, Madame: mais comme ſi ce regard étoit un crime, je l'ai vu ſe hâter de le détourner, & porter fierement ſes pas ailleurs.

ZARA.

Il m'a vue & il me fuit! je crains que tu ne m'aies perdue! ton groſſier artifice a ſans doute été découvert... Ah, je l'avois prévu... Voilà l'effet de tes foibles conſeils!

SELIM.

Me préſerve le Ciel de voir jamais ma Reine malheureuſe par ma faute; ou de voir tourner contre elle les moyens que mon zele emploie pour la ſervir!... La *preſcience* appartient au Ciel ſeul, l'homme eſt aveugle ſur ce point. Si je me ſuis trompé, Madame, ne me l'imputez point à crime, n'en accuſez que la nature, &

puniſſez-la en moi. Ce n'eſt ni la crainte, ni l'amour de la vie qui me touche : je ne veux qu'être puni & pardonné. Frappez, Madame : le devoir m'offre à votre vengeance.

ZARA.

Tu es trop mépriſable pour que ta vie ou ta mort ſoient dignes de m'occuper maintenant. Des ſoins plus importans m'agitent... Si je juge à propos que tu meures, je te l'ordonnerai. Regarde-moi, & crains de rien oppoſer aux ordres que tu vas recevoir ! Que les deux Muets qui me reſtent ſoient prêts à m'accompagner dans le moment, avec chacun une coupe du poiſon le plus ſubtil & le plus violent... Oui, Oſmin, oui, ſois Oſmin ou Alphonſe, je te donnerai la liberté, ſi tu oſes me ſuivre ; ſi tu oſes partager le ſort que je me prépare. J'ai promis de rompre tes fers : Zara remplira ſa promeſſe.

SCENE IV.

Le Théatre change, & repréſente une Priſon.

GONZALÈS, *ſous l'habit d'un Muet, un poignard à la main.*

POint de Gardes ! point de ſentinelle ! rien de fermé !... La nuit la plus tranquille ne vit jamais de plus profond ſilence... La mort au-

toit-elle déja rempli ſon office en ces lieux ?... Avançons, voilà mon chemin... Quoi cette porte même eſt ouverte !... Je l'apperçois: il dort... Tout eſt plongé dans l'obſcurité; & la foible lueur de cette lampe ſuffit à peine pour diriger mes pas... Il ſemble qu'il ait caché ſon viſage exprès pour favoriſer mon entrepriſe. Achevons-la, & dérobons-nous au plutôt d'ici... J'entens du bruit? Quelqu'un s'approche... Eſt-ce toi, cher Alonzo?... Je me trompois ſans doute: il m'attend ſurement au dehors... Je voudrois avoir accompli mon projet... Traînons-nous doucement juſqu'à lui, perçons-lui le cœur; & laiſſons ici cet indigne habillement pour répondre de mon forfait.

SCENE V.

GARCIAS, ALONZO.

GARCIAS.

ALonzo, eſt-ce toi? Parle vite, dis-moi ce qu'eſt devenu mon pere? Où eſt-il? Où eſt le Roi? Qu'ils ſe montrent, ou tout eſt perdu !... Les ennemis ont ſurpris la ville: nous allons tous périr !...

ALONZO.

Seigneur, votre pere vient d'entrer ici: je vais l'appeller... Hola, Seigneur Gonzalés? Hola?...

SCENE VI.

GARCIAS, ALONZO, GONZALE'S *enſanglanté.*

GONZALE'S.

QUe le Ciel vous puniſſe !... A quoi tendent ces clameurs ? Que voulez-vous, mon fils ?

GARCIAS.

La ruine, l'eſclavage & la mort, arrivent à la fois dans Grenade !... Où eſt le Roi, Seigneur ?... Mais de quel ſang mon pere eſt-il ſouillé ? De quelle horreur ſon viſage eſt-il obſcurci ?

GONZALE'S.

Ne t'en informes point... Dis-moi plutôt la cauſe de tes ſiniſtres exclamations. Parle, explique-toi ?

GARCIAS.

La porte de l'Orient eſt livrée aux ennemis, tout eſt rempli de morts & de mourans, le Palais même ſera bientôt livré à leur fureur, ſi le Roi, par ſa préſence, ne vient pas ranimer le courage de ſes troupes éperdues. On prétend que le perfide Perez & le Priſonnier Maure

GONZALES.

O mon fils, tu ſçais combien je t'aime ! n'impute ce malheur qu'à l'aveuglement de ma tendreſſe. C'eſt elle qui m'a rendu ambitieux, lâche & ſanguinaire ; c'eſt pour toi que je me ſuis plongé dans cet océan de crimes : j'en repouſſois les flots d'un bras foible, tandis que l'autre portoit la Couronne dont je comptois orner ton front. Mais ſurchargé par ſon poids, je péris à l'aſpect du rivage !

GARCIAS.

O malheureuſe ambition !... Mais qu'entens-je ?...

On entend un grand bruit d'armes.

C'eſt l'ennemi qui pénetre juſques dans ces lieux. N'approfondiſſons plus la cauſe de cette erreur fatale ; ſongeons au danger qui nous menace. Que faire maintenant ?... Si le bruit de la mort du Roi ſe répand, le déſeſpoir va s'emparer du reſte de nos ſoldats : ils vont tous ſe rendre au Vainqueur.

ALONZO.

Seigneur, j'imagine un moyen de cacher ſon corps... Mais ne m'interrogez pas. Vous pourriez condamner maintenant ce que vous approuverez dans la ſuite.

Il rentre dans la priſon. Le bruit d'armes redouble.

GONZALES.

GONZALE'S.

Le tumulte augmente !... Quel que ſoit le ›jet d'Alonzo, il eſt néceſſaire d'entretenir s Troupes dans l'eſpérance de voir bien-tôt Roi à leur tête.

GARCIAS.

J'y cours, Seigneur : mais je crains bien 'il ne ſoit trop tard : n'importe, mon coura- va tout tenter. J'attens de lui la victoire ou mort.

SCENE VII.

GONZALÉS, ALONZO.

GONZALE'S.

) U'as-tu fait, Alonzo ?

ALONZO.

:e que je n'aurois pas fait il y a une heure; r l'empire de l'Univers : mais qu'eſt-ce ın Roi mort ? Son corps eſt il plus ſenſible celui d'un autre homme ?... J'en ai ſéparé ète, que j'ai caché dans un coin, ſous les illemens du Muet. A l'égard du corps, je laiſſé en vue, pour que ceux qui viendront s cette Priſon, puiſſent le prendre pour ce l'Oſmin ; pour que les Gardes mêmes, en

cherchant par-tout le Roi, ne puiſſent
ſoupçonner de ce qui s'eſt paſſé.

GONZALE'S.

L'action eſt atroce & digne des horreu
cette journée. Mais le ſcrupule eſt mainte
hors de ſaiſon... Cours, cher Alonzo,
au ſecours de mon fils, Je vais te ſuivre
le reſte de mes amis, pour tâcher, ſi tou
perdu, de favoriſer dumoins ſa retraite.

SCENE VIII.

ZARA, *ſuivie par deux Muets portant*
coupes.

ZARA.

QUel ſilence effrayant dans ces retraites ſo
Semble ajoûter l'horreur à l'épaiſſeur des om
Quoi, cet aſyle affreux du crime & des rem
Où le vivant déja ſe croit au rang des morts;
Où l'innocent mourant à côté du coupable,
Gémit également du malheur qui l'accable;
Où l'aſpect des Bourreaux, des tourmens & des f
Peint aux yeux effrayés l'image des Enfers:
Quoi, ce triſte donjon, privé de la lumiere
Devient-il tout-à coup un vaſte cimetiere?
D'où vient que malgré moi je voudrois reculer

t depuis quand mon cœur apprit-il à trembler?
uoi! brûlant de périr avec l'objet qu'il aime,
révoiroit-il des maux plus grands que la mort même
ſdons à la terreur dont je le ſens ſaiſi a
ſtruiſons mon Amant que je l'attens ici...

lle fait ſigne à l'un des Muets d'entrer dans la priſon, & d'appeller Oſmin.

élas! de mon amour, quelle preuve ſanglante
ſai-je lui donner!.. Mais, de quelle épouvante
et Eſclave, en fuyant, me paroît-il frappé?..
s'arrête, il frémit... ſans doute il s'eſt trompé:
oyons...

lle s'approche de l'intérieur du Théâtre, qui s'ouvre, & laiſſe voir le Cadavre.

Dieux! quel ſpectacle!... Il eſt mort! ... Sort barbare!
andis qu'à t'obéir mon ame ſe prépare,
u'à mourir avec lui je ſentois moins d'horreur,
a haine m'ôte encor cette triſte douceur!...
âche, & perfide Roi! jour à jamais funeſte!...

SCENE IX.

ZARA, SELIM.

SELIM.

LA fuite eſt maintenant l'eſpoir ſeul qui nous reſte
Je cherche en vain le Roi, les momens vous ſont chers

ZARA, *en le poignardant.*

Malheureux, puiſſes-tu le trouver aux enfers!...

SCENE X.

ZARA, *ſeule.*

ALphonſe! cher Amant, ce n'eſt point ton trépas que je pleure: notre ſort étoit arrêté; nous devions périr enſemble. Mon regret n'eſt pas non plus, de te ſurvivre; je ſçai le moyen de te rejoindre. Mais tu mourus ſans connoître mon cœur! tu connus ma tendreſſe, mais tu n'en connus pas tout l'excès. Tu ne prévoyois pas que Zara, ne pouvant te ſauver, dût trouver un ſoulagement à ſa douleur, en mourant avec toi. Tu es mort ſans avoir eu cette preuve de mon amour. Elle auroit peut-être attendri ton cœur... Mais, que dis-je? Le ſort ne peut

rien ſur ton ame. Elle voit, elle pénetre maintenant juſqu'au fond de la mienne ; & ma conſtante fidélité ne peut plus être ſuſpecte à mon amant... Qui peut donc encore me retenir ici?.. Qu'on m'apporte la coupe?...

Un Muet à genoux, lui préſente une des deux coupes.

Ame de mon amour! dans un inſtant je vole ſur tes traces*... O liqueur ſecourable, je te ſens déja dans mon cœur!... Un froid mortel glace déja mes veines... Je veux expirer à côté de mon amant.... Eſclaves, couchez-moi auprès de lui?... Hélas, il ſemble s'éloigner de moi!... Je cherche en vain ſon viſage... Quoi, tu me fuis encore! Il m'échappe... Et je ne ſens... & je ne vois plus rien!....

Zara expire, & les Muets reſtent à genoux auprès d'elle.

* Elle boit.

SCENE XI.

ALMERIE, LEONORE, *les deux Muets, &c.*

ALMERIE.

AH ! cherchons-le dans cette caverne affreuſe..... Ce n'eſt qu'ici, ou dans le tombeau que je puis le rencontrer.

LEONORE.

Ciel ! quelle ſcene d'horreur !... L'Eunuque Selim maſſacré !...

ALMERIE.

Tant mieux : c'eſt la mort que je cherche ici... Où eſt-il ? J'ai beſoin d'un guide : les larmes m'ont éteint la vue.

LEONORE.

Hélas ! que vois-je un peu plus loin ? Zaïre pâle ... morte !... deux hommes affreux à côté d'elle, ſes meurtriers ſans doute, déchirés par leurs remords, & gémiſſans trop tard de leur forfait.... Mais, Ciel ! qu'ai-je vu !... Fuyons, fuyons, Madame, ſauvons-nous d'un horrible ſéjour, où les ſpectacles effrayans ſe multiplient !... Gardez-vous bien d'ouvrir les

eux... Un poignard prêt à les frapper seroit oins redoutable pour vous!... Dieux, qu'ai- : vu!...

ALMERIE.

Ah, ma crainte me le peint!... C'en eſt onc fait? Alphonſe n'eſt donc plus? Je l'ai onc perdu pour jamais?... Pour jamais!... pprochons, vérifions mon malheur... Il eſt ort, & ſon ſang coule encore!... Quelle ain cruelle a commis cet affreux homicide? t quels yeux plus cruels encore ont pu la gui- er?... Les miens ne verſent point de larmes, ſource en eſt tarie. Un calme ſubit s'empare mes ſens, comme ſi j'avois lieu d'être tran- ille: cependant mon époux eſt mort!..... lais ces barbares ne pleurent plus; leurs yeux fixent ſur moi. La mort ſuit, ſans doute, ous leurs regards?... Approchez, cruels; nviſagez-moi, voyez votre erreur. Tous ces alheureux étoient innocens; c'étoit ſur moi ue devoit tomber votre rage: prenez votre ictime, voilà mon ſein, frappez?..... Mais uoi, leurs ſignes paroiſſent exprimer leur dou- ur, & leur innocence.....

es Muets lui montrent du doigt la coupe renverſée.

Mais, que me montrent-ils? Une coupe! h! je conçois tout ce qui s'eſt paſſé.... O énéreux déſeſpoir!.....

Les Muets lui montrent l'autre coupe.

Grace au Ciel, j'en vois encore une.... Elle eſt pleine, ſans doute; & je dois trop à la main libérale qui me la préſente, pour ne pas remplir ſes intentions.....

LEONORE.

Arrêtez, arrêtez, Madame? daignez me voir à vos genoux !...

ALMERIE.

J'y verrois l'univers entier, ſans en être attendrie..... Regarde, vois cet objet déplorable étendu ſur la terre; & juges ſi je puis t'entendre?..... Cher amant, cher époux, reçois mon dernier....

Almerie s'approche du corps mort, & laiſſe tomber la coupe.

Dieux, quelle horreur !.... la tête... Je ſuccombe!... J'expire !..

SCENE DERNIERE.

ALMERIE, LEONORE, ALPHONSE, HELI, PEREZ, GARCIAS, *Priſonniers ; Gardes.*

ALPHONSE.

OU eſt-elle ? Courons, ſauvons-la, arrachons-la des bras de la mort !...

ALMERIE *évanouie.*

Hélas !....

ALPHONSE, *à ſa ſuite.*

Laiſſez-moi, je la ſoutiendrai ſeul.... L'ardeur de mes ſoupirs ranimera ſes ſens.... C'eſt à l'amour à lui rendre la vie.... Chere épouſe, revis ! renais, adorable Almérie ! Ouvre les yeux, vois ton époux..... C'eſt lui, c'eſt ton Alphonſe qui t'embraſſe.....

ALMERIE.

Où ſuis-je ?..... Et quel ſonge trompeur,....

ALPHONSE.

Ah! puiſſe-tu jamais rêver moins délicieuſement! ni goûter, éveillée, des plaiſirs moins réels!

ALMÉRIE.

Quoi, la mort me le rend encore!... Dieux puiſſans, confirmez ce nouveau miracle!... Mais puis-je en croire le témoignage de mes yeux? N'ai-je pas vu mort, le même objet qu'ils me montrent vivant?... Oui, je dois les en croire; ce que j'ai vu n'étoient que des phantômes, que des viſions effrayantes, enfans de ma douleur & de mon déſeſpoir... Maintenant c'eſt Alphonſe, c'eſt ma vie, c'eſt mon époux! c'eſt lui que j'embraſſe! Mes malheurs ſont paſſés; & le Ciel attendri par mes larmes, ſans doute attendrira l'ame d'un pere...

ALPHONSE.

O ma chere Almérie! la félicité de cette vie ne peut être entiérement parfaite. Malgré les tranſports de ma joie, mon cœur frémit de la douleur que je te vais cauſer! Ton pere eſt mort victime d'un artifice qu'il avoit inventé pour me faire périr. Gonzalés & Alonzo, en expirant après le combat, nous ont tout appris. Le Ciel a fait retomber ſur eux, tous les maux qu'ils nous préparoient..... Je gémis de voir couler tes lar-

s ; mais je ne puis les condamner.....
ılheureuſe Zara !.... Hélas ! cette coupe
ınnonce ton erreur & ta fin.... Et toi,
rcias, fils vertueux d'un pere criminel,
nire avec moi, la juſtice de l'Etre Suprê-
; & que ce fameux événement apprenne
'innocence à ne jamais déſeſpérer de ſon
t.

FIN.

1. Drama, English —
Translations into
French.

TAMERLAN,

TRAGÉDIE

DE M. ROWE.

.... Magnus ad altum
Fulminat Euphraten bello, victorque volentes,
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.

Virg. Georg. 4.

PERSONNAGES.

TAMERLAN, Empereur des Tartares,

BAJAZET, Empereur des Turcs.

AXALLA, Prince Italien, Général & Favori de Tamerlan.

MONESE'S, Prince Grec.

LE PRINCE DE TANAIS, Général & Parent de Tamerlan.

OMAR, Général Tartare.

MIRVAN, } Généraux Parthes.
ZAMA, }

HALY, Eunuque, favori de Bajazet.

UN DERVIS Turc.

ARPASIE, Princeſſe Grecque.

SELIMA, Fille de Bajazet.

SOLDATS PARTHES ET TARTARES, MUETS; GARDES, &c.

La Scene eſt dans le Camp de Tamerlan, près d'Angoria en Galatie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

e Théatre repréſente la Tente de TAMERLAN.

LE PRINCE DE TANAIS, ZAMA, MIRVAN,

LE PRINCE DE TANAIS.

BENISSONS le Soleil, dont les rayons naiſſans ſe répandent ſur notre armée, & font briller nos armes d'un nouvel éclat ! ô mes amis, vit on jamais la guerre dans un appareil plus pompeux & plus terrible ? Voyez de cette hauteur, toutes les plaines de Galatie couvertes de troupes innombrables L'œil ſurpris de ce nouveau déluge, cherche en vain la ſurface de la terre ; ce vaſte horizon n'offre à la vue que le Ciel & des armes.

ZAMA.

L'Aſie étonnée, ſçait que ce jour doit lui donner un maître; elle aſpire après l'inſtant qui doit finir ſes maux, briſer ſes fers, enchaîner la tyrannie, rendre la paix enfin à ces climats délicieux; & c'eſt de l'invincible Tamerlan qu'elle attend ce bonheur.

MIRVAN.

C'eſt lui en effet, que le Ciel ſemble avoir choiſi pour être le fléau de l'orgueil immodéré, de l'ambition cruelle; pour venger en un mot le monde gémiſſant. La juſtice guida toujours ſon épée victorieuſe, & le ſuccès couronna toujours ſes exploits: comme ſi le même Ciel avoit dit à Tamerlan: Leve-toi; combats, ſois mon champion; plus ſemblable à moi que tout autre mortel, imite-moi, protege la vertu, punis le vice.

LE PRINCE DE TANAIS.

Modéré dans ſes deſirs comme dans ſes actions, exempt des vices trop ordinaires aux Souverains, ſourd au zele indiſcret des Prêtres fougueux, il ne tira jamais l'épée que contre les oppreſſeurs du peuple; la défenſe du foible opprimé eſt le ſeul motif qui pût jamais le déterminer à la guerre; & je l'ai toujours vu gémir, en triomphant du ſang que ſes victoires avoient fait couler.

MIRVAN.

MIRVAN.

Quelle ame !.... Oui, dût ſa nature ne l'avoir point formé du ſang le plus illuſtre, les vertus de Tamerlan lui euſſent aſſujetti tous les cœurs ; les héros les plus renommés l'euſſent choiſi pour leur ami ; tel eſt l'attrait de la vertu ! Auſſi le vaillant Axalla, ce Prince Italien, dont les arts & la politeſſe d'Europe ſemblent encore annoblir le courage ; a-t-il abandonné ſa patrie pour conſacrer ſa valeur au ſervice de Tamerlan.

LE PRINCE DE TANAÏS.

Axalla n'a pas lieu de s'en repentir ; ſon mérite a produit tout ſon effet ſur l'ame de notre maître, & lui a acquis toute ſon amitié. Omar & nos Seigneurs Tartares, en murmurent en vain hautement : Tamerlan dédaigne de les entendre.

ZAMA.

La nuit avoit à peine rempli la moitié de ſon cours, que notre infatigable Empereur parcouroit l'énorme étendue de ſon camp, animoit chaque quartier, viſitoit chaque tente, tandis que nos ſoldats liſant dans ſes auguſtes regards un préſage aſſuré de la victoire, rempliſſoient l'air de leur cris d'allégreſſe, & le preſſoient de les conduire au combat.

MIRVAN.

Et que dit-on de Bajazet ?

LE PRINCE DE TANAIS.

Un des Eſclaves de ſa chambre, qui s'eſt ſauvé cette nuit dans notre camp, nous apprend que ſa rage redouble, & qu'il ſe prépare à la bataille. Une paſſion nouvelle, l'amour, dit-on, qui l'enflamme pour une Captive Grecque, loin de l'adoucir, ajoute encore à la férocité de ſon caractere. Enfermé pendant cinq jours entiers dans les tentes de ſes femmes, livré alternativement à ſes plaiſirs & à la noirceur de ſa mélancolie, oubliant le danger qui le menace, & méditant ſans doute, les nouvelles horreurs qu'il projette de répandre ſur l'Univers, ſes plus grands Officiers n'ont pu parvenir à le voir. Hier enfin, le Soleil le vit, comme un feu dévorant, menaçant de ravager la Terre, ſortir tout-à-coup de ſa tente, & commander que tout fût prêt pour combattre aujourd'hui.

ZAMA.

Voilà ſon caractere ; j'ai eu le tems de l'étudier pendant le tems de l'ambaſſade d'Axalla auprès de lui : ſuperbe, impatient, jaloux de tout pouvoir, de celui du Ciel même, enivré de toute eſpece de fauſſe gloire, poſſédé de l'eſprit de domination, foulant aux pieds, confondant tous les droits, établiſſant les ſiens ſur ſa puiſſance, & n'en connoiſſant point d'autres, ſes faveurs & ſa volonté ſont ſes uniques guides.

MIRVAN.

Et n'a-t-il pas juré trois fois ſolemnellement ne paix ferme & durable, tant avec notre ;mpereur qu'avec celui des Grecs notre allié ? Avec quelle lâcheté n'a-t-il pas toujours violé on ſerment ! avec quelle indignité n'a-t-il pas oujours ſaiſi, pour nous manquer de foi, & our nous attaquer, les momens où nous com- tions le moins qu'il dût briſer des liens auſſi acrés !...

LE PRINCE DE TANAIS.

Je vois la main qui doit l'en punir ; le re redoutable Tamerlan s'approche.

SCENE II.

LE PRINCE DE TANAIS, ZAMA, MIRVAN. TAMERLAN *arrive au ſon des trompettes.* *Suite*, *Gardes.*

TAMERLAN, *ſans les appercevoir.*

HElas ! dans quelques inſtans la mort & le carnage vont changer la face de ces lieux ! combien de milliers d'hommes l'intervalle d'une heure retient-ils maintenant ſuſpendus entre la vie & les eſpaces immenſes de l'Eternité ! Cette plaine ſi riante à nos yeux, ne

nous offrira bientôt qu'un tableau d'horreur. Monſtre avide de ſang! guerre, fléau funeſte! l'homme eſt en vain, pour toi, le plus parfait ouvrage du Créateur de l'Univers: tu ne connois rien de ſacré.... Ah!.... Que le Ciel favoriſe nos amis & nos armes, au poids de ſa juſtice!

LE PRINCE DE TANAIS.

Seigneur, tout ſeconde vos vœux & notre eſpoir. Jettez les yeux ſur votre armée, & voyez dans ceux du ſoldat, le préſage certain de votre victoire. Impatient d'avoir paſſé la nuit entiere ſous les armes, il n'aſpire qu'après l'inſtant de s'en venger ſur l'ennemi. Ainſi qu'un courſier échauffé, longtems captivé par les rênes, rien ne peut maintenant s'oppoſer à ſon ardeur.

TAMERLAN.

Eh bien, Prince, nous allons combattre. Axalla arrive ce matin avec ma Cavalerie Parthe, après avoir ravagé toute la plaine entre Angoria & ces hautes montagnes: ſon butin, dit-on, eſt immenſe, & nous pouvons tout attendre de ſa valeur.

ZAMA.

Seigneur, le ſon des trompettes annonce ſon arrivée.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs.

AXALLA *paroît avec des ſoldats conduiſant* MONESÈS, STRATOCLES *&* SELIMA, *priſonniers. Il ſe jette aux pieds de* TAMERLAN.

TAMERLAN, *le relevant.*

LEve-toi, digne compagnon de mes travaux & de ma gloire; toi, que l'amitié rend mon frere; lien mille fois plus durable que ceux de la nature! Je t'attendois pour partager les nouveaux lauriers que Bellone nous prépare. Je languiſſois de ton abſence, ainſi qu'un Prophete privé des inſpirations du Ciel.

AXALLA.

Mon Empereur! mon ſeul & digne maître! comment un ſoldat qui ne reſpire que par vous & pour vous, peut-il vous exprimer aſſez vivement les tranſports de ſa reconnoiſſance? C'eſt cependant tout ce qu'il vous peut offrir!.... Ne dédaignez pourtant pas, Seigneur, un butin que je ne dois qu'à votre fortune: c'eſt elle qui favoriſa mes armes; & ces priſonniers ſont à vous..... Approchez, Madame!....

TAMERLAN *regardant Selima.*

Une telle conquête doit bien flatter le vainqueur : que pourroit-il devoir de plus à la victoire !.... les graces & la fraîcheur de la jeuneſſe unies à la beauté, cet air d'innocence & de douceur qui releve ſes charmes, offrent à mes yeux enchantés une image de la nature dans les beaux jours de ſon premier printems.

SELIMA, *à genoux.*

Renommé conquérant ! quoique née d'un ſang qui vous eſt odieux, daignez jetter un œil compatiſſant ſur une captive tremblante. C'eſt la fille de Bajazet, qui tombe aux pieds de Tamerlan ! ce titre la rend-t-elle indigne de la clémence d'un héros dont l'Univers célebre les vertus ? L'ambition des hommes leur met les armes à la main ; la guerre eſt leur partage : mais notre ſexe timide, incapable de nuire par la force, ne peut trouver ſa ſureté que dans la tendre généroſité des vainqueurs.

TAMERLAN *la relevant.*

Levez-vous, Madame ; l'orgueil de l'abſolu pouvoir, rend ſon hommage, & n'en preſcrit jamais à la beauté. La haine de votre pere m'a forcé de prendre les armes ; c'eſt elle qui m'appelle aux combats. Mais malgré mon juſte reſſentiment, malgré l'aſpect menaçant de mon armée, ne croyez pas que l'innocence & la vertu ſoient ici ſans aſyle, ni que je mette la

le de Bajazet au rang de mes ennemis. C'eſt jourd'hui, Madame, que la guerre décide ſort de l'Aſie. Demeurez en ces lieux : de-ain vous y commanderez. Et quel que ſoit le inqueur, la fortune y préviendra vos vœux.

SELIMA.

Qu'admirerai-je le plus en vous, Seigneur, de cette valeur qui fixe tous les regards de nivers, ou de cette généroſité héroïque qui us en gagne tous les cœurs ?.... O magna-me Tamerlan ! ſois envers moi comme le el, contente-toi de ma reconnoiſſance.... toi, ſuprême arbitre des humains, ſois ſen-ible à mes pleurs, rens la paix à la terre ! ne rmets pas que mon pere combatte plus long-ms contre tant de vertus !

TAMERLAN.

Je joins mes vœux au vôtre !.... Mais en tendant la déciſion de ce fameux différend, uffrez que je charge Axalla du ſoin de votre reté. Ses yeux m'annoncent que cet emploi aura rien de pénible pour ſon cœur....

AXALLA *montrant Moneſès.*

Seigneur, ce guerrier mérite auſſi de vous re préſenté : ſon courage a rendu notre com-at long-tems douteux ; ſes troupes, fort in-rieures aux nôtres, avoient paru d'abord ouloir céder au nombre : lui ſeul les a ra-

mées ; & ſa valeur n'a enfin ſuccombé que ſous les derniers efforts de notre ſupériorité.

TAMERLAN.

Tu me parles de lui comme un digne ſoldat doit parler de ſon égal, & je vous en eſtime plus tous deux....* Ami, je ne voudrois pas avoir à combattre pluſieurs adverſaires tels que toi..... Mais me trompai-je à ton habillement ? Serois-tu Chrétien ?.... Oui, mon cœur me l'annoncent, par le plaiſir que je ſens à te regarder. J'en ignore la cauſe, ſi ce n'eſt celle de la ſympathie, dont les mouvemens ſecrets agiſſent dès le premier coup d'œil ſur les ames généreuſes, & les échauffent du même deſir de ſe connoître mieux. Mais en ce cas, pourquoi ſervois-tu Bajazet ? Pourquoi étois-tu mon ennemi ?

MONESES.

Si la prudence pouvoit toujours diriger nos démarches, en dépit des caprices de la fortune, vous ne verriez point en moi le plus malheureux des mortels.

TAMERLAN.

Un grand cœur ſupporte également l'un & l'autre ſortune. Penſe plus noblement de tes ennemis, & ne mets point ta captivité au nombre de tes malheurs.

* A Moneſes.

MONESES;

MONESES.

! loin de le penſer, Seigneur, c'en étoit ur moi d'être forcé de vous combattre... allez pas croire, que l'envie d'adoucir eſclavage, m'arrache un diſcours que mon puiſſe démentir ?..... Non, Seigneur, ite ici le Ciel, que, forcé de choiſir un e, Tamerlan ſeul auroit été le mien!

TAMERLAN.

noble franchiſe fut toujours compagne bravoure: ſon privilege eſt de n'être ja- ſuſpecte; la flatterie eſt le partage des s. Tes louanges me ſont cheres; je les comme un gage de mon amitié.

MONESES.

gneur, ne prévenez point la réparation e vous dois! daignez attendre que le récit s infortunes me juſtifie d'avoir été votre ni. Hélas! Seigneur, je fus jadis heureux! prince Moneſés, attaché par le ſang aux reurs de la Grece, dont ſes ayeux ſont dus, pouvoit peut-être ſe flatter d'une autre deſtinée..... Seigneur, vous rez en moi !....

TAMERLAN.

m'en vois tranſporté de joie.... Ce titre acquerroit mon amitié, ſi l'éclat de la

vertu ne ſurpaſſoit à mes yeux celui de la naiſſance.

MONESES.

J'avois une ſœur (ſouvenir douloureux!) dont la vertu faiſoit à la fois, la gloire de notre illuſtre maiſon, & celle de ſon ſexe; ſa jeuneſſe, ſes charmes, ſon courage, égaloient ſa vertu. L'amitié la plus tendre nous uniſoit dès l'enfance; l'âge l'avoit accrue: jugez, Seigneur, combien elle m'étoit chere! l'hymen alloit la rendre heureuſe, en liant ſa deſtinée à celle d'un amant dont elle faiſoit toute la félicité, lorſque l'infidele Bajazet, au mépris des traités les plus ſaints, fondit tout-à-coup dans la Grece.

TAMERLAN.

O Rois! peut-on vous reſpecter encore, peut-on voir en vous l'image de la divinité, en vous aviliſſant ainſi vous-mêmes!

MONESES.

Hélas! nous fûmes du nombre des malheureux que ce torrent ſubit entraîna dans l'eſclavage! la Cour de l'Empereur Grec nous attendoit pour célébrer cet auguſte hyménée, nous nous vîmes avec horreur, dans celle du Sultan! ſon accueil me ſurprit d'abord, le tyran ſembloit avoir dépouillé ſa férocité ordinaire: j'en pénétrai bientôt la raiſon. Le bruit de vos ex-

:s commençoit à inquiéter Bajazet : ſes ances réitérées me preſſérent d'employer ı bras contre vous. Mais à peine eut-il preſ- i ma répugnance, que reprenant tout-à-) ſon caractere barbare : *Ta ſœur* (me dit-il) *épondra de ton obéiſſance & des ſervices que ens de ta valeur*..... Cette menace triom- de mon inſenſibilité; je ne vis plus que le l de ma ſœur, & je m'armai pour défendre mme que je déteſtois le plus !..... Que s dirai-je, Seigneur ! Après lui avoir laiſſé her gage de ma foi, je partis il y a ſix jours ır accompagner & garder cette Princeſſe. alla vint nous attaquer; & ſa victoire vous rend tout le reſte.

TAMERLAN.

Le tyran penſoit ſagement: ta vertu ſeule uvoit étayer ſa cauſe. Mais le Ciel en le vant de ce ſecours, le laiſſe en butte aux its vengeurs que ſa colere lui prépare. Ne ıſe plus à ta captivité, cher Monteſes, & t au Ciel que je puſſe ainſi rompre les fers celle que tu regrettes ! mais peut être avant la nuit tu me trouveras digne de toute ı amitié : la tempête qui ſe prépare, peut nener dans tes bras, le même objet qu'un re orage t'a fait perdre. Quoi qu'il en ſoit, , malgré le ſort toujours douteux d'une ba- lle, j'aime mieux me priver du ſecours de valeur, que d'expoſer ton ôtage à la ven- ance de notre ennemi commun.

MONESES.

Que le farouche Bajazet aſſerviſſe à ſon joug de timides eſclaves : Tamerlan trouve un chemin plus noble pour regner ſur l'univers : il captive les cœurs !

TAMERLAN.

O mon cher Axalla ! je connois combien ton cœur eſt ſenſible : l'amour & l'amitié l'animerent toujours. Ne plains-tu pas ce Prince infortuné ?

AXALLA.

Oui, Seigneur, je gémis de ſon ſort ; & la vertu égale ſon malheur..... Cependant, avouez, Prince, (& vous devez cet aveu à un amant qui en a fait la triſte expérience !) avouez, dis-je, que l'époux deſtiné à votre aimable cœur, s'il reſpire encore, eſt bien plus à plaindre que vous.

MONESES.

Ah ! Seigneur, j'en conviens.... Son ſort eſt affreux !

AXALLA.

Combien ſon incertitude ne doit elle pas être cruelle ? De quels traits ſon cœur ne dut-il pas être frappé au moment qu'il le priva d'un bonheur dont il alloit jouir ?.... Que je le plains, s'il vit encore !

MONESES.

:igneur, il reſpire ; oui, ce malheu-
ıt vit encore : mais la mort comparée
, ſeroit pour lui le comble de la féli-

TAMERLAN.

ez-vous un ſouvenir qui renouvelle
urs : le cours d'un ſeul jour, ſuffit
ıer des révolutions que les promeſſes
ême nous permettroient à peine d'eſ-
Et toi, cher Axalla, hâte-toi de
ıs devoirs glorieux de ton emploi :
ant qui doit te venger ſur le Tyran,
ıens de l'abſence. L'honneur & la
ppellent : venge ta cauſe, celle du
e l'Univers opprimé. Et toi, Divinité
ſi c'eſt ton eſprit qui m'anime, ſi c'eſt
ɔnne la force à mon bras, permets
épée ne combatte aujourd'hui que
re le repos à la terre ; & fais que ma
nferme pour jamais la diſcorde dans
des enfers !

SCENE IV.

SELIMA, AXALLA, *Soldats.*

AXALLA.

O Ma chere Sélima ! la trompette m'appelle, & me force de te quitter..... Mais que Bellone attende : il ne reſte que trop d'heures à donner au carnage, conſacrons celle-ci à l'amour.... Employons-la d'abord à de tendres plaintes : reprochons à l'adorable Selima ſes fréquens ſoupirs & la froideur de ſes regards. Hélas ! lorſque mes yeux la virent à *Birſſa*, à la Cour de ſon pere, lorſque ſes regards enchanterent les miens, parloient-ils le même langage ?

SELIMA.

Et toi, Chrétien, n'es-tu point changé ? Oſes-tu te vanter d'être le même ? Alors, Ange de paix, & travaillant au repos du monde, auprès de ſes deux Maîtres, je ne voyois en toi que l'objet le plus cher à mes yeux. Qui es-tu, maintenant ? Un Guerrier qui ne reſpire que les combats & la ruine de mon Pere ! laiſſe l'amour, Axalla, parle de tes exploits, & de mes fers.

AXALLA.

Je dois me taire; je dois reſpecter toute
mertume de tes reproches. Je dois céder à
tte voix enchantereſſe dont les accens me
nt déteſter mes lauriers, haïr la gloire, &
épriſer les brillans trophées qui charment les
:urs des Héros.... Mais, Ciel! quelle eſt
n injuſtice! Peux-tu m'envier ce foible re-
ur que je reçois de la fortune pour tous les
:urs que ton abſence m'a cauſés?

SELIMA.

Epargne-toi tant d'impoſtures: ta voix n'a
is d'empire ſur mon cœur..... C'eſt donc
ıſi que les amans chrétiens gardent la foi qu'ils
t jurée? C'eſt donc par la guerre, c'eſt donc
: l'eſclavage qu'ils prouvent tout l'excès de
ır tendreſſe? Mon cœur avoit raiſon, ſans
ute, de compter aveuglement ſur la ſincérité
tes promeſſes! mais, apprens de ta captive,
e ton épée n'a triomphé qu'à demi de la triſte
lima: mon ame dédaigne ta victoire.

AXALLA.

O Cieux! entendez-la! entendez l'inhu-
ıine donner un ſon ſiniſtre à mes diſcours,
ıſi qu'à mes démarches! voyez la déchirer
cœur qui ne reſpira jamais que pour elle!..
ıl! quel eſt-donc le fruit de la victoire qu'on
: reproche? Quelle douceur a-t-elle pour
ıi, que celle de m'avoir rapproché de

ce que j'aime, de ſoupirer à ſes pieds, de la regarder en tremblant, de lui jurer mille fois qu'elle ſeule eſt digne de régner à jamais ſur mon ame ? Eh quoi ! Tamerlan, dont les promeſſes ſont auſſi invariables que celles du Ciel même, n'a-t-il pas dû te raſſurer ? Et te regarderois-tu encore comme captive, ſi tu n'avois réſolu d'eſſuyer tout ce que peut ton courroux ſur l'ame du malheureux Axalla.

SELIMA.

Ah ! devrois-je t'entendre encore !.....

AXALLA.

Revenez, heures précieuſes, & jadis trop-tôt paſſées ! Retracez-vous à la mémoire de Selima, reprochez-lui ſon injuſtice. Rapellez-lui ces tems fortunés, lorſqu'étant Ambaſſadeur à la Cour de ſon pere, je conſacrois tous mes vœux à ſa fille, & tous mes inſtans à l'amour. Rappellez-lui ces nuits délicieuſes pendant leſquelles, après avoir trompé la vigilance d'une garde terrible, j'exprimois à ſes genoux tous les tranſports de la tendreſſe la plus vive !... Selima m'inſultoit-elle alors ? me traitoit-elle d'impoſteur ? méritai-je jamais ſa colere ? ne m'avoua-t elle pas même plus d'une fois, en rougiſſant, qu'une flamme auſſi pure calmoit toutes ſes défiances ?

SELIMA.

Jeune encore, & ſans expérience, peu inſ-

de la perfidie des hommes, je souf-
que mon cœur se nourrît d'une flamme
egardois comme innocente. J'en croyois
miens ! Combien de fois ne me juras-tu
e ton ardeur étoit sincere, qu'elle seroit
lle, que tu mourrois plutôt que de
à me déplaire ? Que ces tems soit
s ! je trouve maintenant en toi l'en-
mé de mon Pere. Je dois changer aussi,
te haïr ; & je l'ai résolu.

AXALLA.

i ! Selima, tu le pourrois !... Non,
ne n'est pas faite pour ton cœur ; elle
it compatir avec la douceur de ton
re.... Cesse, cesse de forcer tes yeux
marquer des sentimens qui leur sont
ers : laisse-les briller de leur éclat or-
: ; c'est trop long-tems te faire violence.
me-moi plutôt de mourir, si ton cœur
ccord avec le serment que tu as fait
plus m'aimer...

SELIMA.

st à la bataille qu'on va donner à décider
vie ou de la mort de mon vainqueur:
e pouvoir n'appartient pas à une femme.
t vrai cependant que j'aie encore quel-
pire sur toi, l'honneur me laisse une
à te demander.

AXALLA.

Ah! parle ? Ordonne, je ſuis tout prêt à t'obéir !.....

SELIMA.

Oublie les droits de la victoire, & rends-moi dans l'inſtant à mon pere.

AXALLA.

Eh! le puis-je, cruelle ?.... Le tumulte du combat qui va s'engager, ſouffre-t-il encore le moindre commerce entre les deux armées?

SELIMA.

Jure-moi donc, quelle que ſoit l'iſſue du combat, de remplir ta promeſſe lorſque je l'exigerai?

AXALLA.

J'en jure par le Ciel !.... Oui, je te donnerai cette preuve terrible de ton pouvoir ſur ton amant..... Oui, quelque barbare que tu ſois de l'exiger, je me ſéparerai de toi. Ainſi qu'un coupable expirant, & déſeſpérant de l'avenir, je languirai dans les horreurs de ce nouveau ſupplice ! mais ce même honneur, auquel je m'immole pour t'obéir, m'a-t-il fermé pour jamais tout accès dans ton cœur?

SELIMA.

Ce qu'on obtient des captifs eſt toujours

ſuſpect ; & la libéralité ne doit jamais ſentir la contrainte. Un grand cœur ne donne que librement.

AXALLA.

Quoi ! pas même un regard ?.... Je le vois, ma perte n'eſt que trop certaine !.... Tu entens le ſignal * du combat. Je pars déſeſpéré, & je vais remplir tes deſirs, en périſſant victime de ta haine. Je ſens l'effet qu'elle produit ſur moi, & tu apprendras bien-tôt ma mort... La vie, ainſi que la gloire, n'ont plus d'attraits pour un cœur qui t'a perdue.

SELIMA *le rappellant.*

Axalla !..... C'eſt au combat que tu cours ?.....

AXALLA.

Oui, cruelle..... Adieu.....

SELIMA.

Hélas !..... Un ſoupir qui m'étouffe la voix, m'empêche d'en dire davantage.....

AXALLA.

Ah ! ne le retiens pas !.... L'auſtere honneur, ce cruel fléau de l'amour, ne t'interdit pas la pitié :

* La trompette ſonne.

SELIMA.

Le ſort peut-être va terminer aujourd'hui ta vie, & tes conquêtes; peut-être te verrai-je tantôt au rang des victimes ſanglantes de la guerre!.... Ah! puis-je craindre ce malheur, & te cacher mes larmes?..... Non, vois les couler, jouis de toute ma douleur!....

AXALLA.

Ah! ces ſanglots raniment dans mon cœur tous les feux que ton indifférence venoit de rendre languiſſans! c'eſt ainſi que le Zéphire, aux beaux jours du printems, rajeunit la nature, & rend la vie aux fleurs que l'hiver avoit flétries.

SELIMA.

Quoi, je ne te reverrois plus!.... O Axalla, ſois généreux aide-moi, toi-même à réſiſter à cet attendriſſement, qui te peint à mes yeux, non pas tel que tu es, l'ennemi juré de mon pere, mais tel que je te voyois jadis lorſque tu ſçus trouver la route de mon cœur; lorſque mon ame attentive à ta voix, & enchantée de ta préſence, prenoit pour des momens les heures fortunées que nous paſſions enſemble!

AXALLA.

Raſſure-toi, ma chere Selima, ton amant eſt toujours le même. Ah! s'il étoit poſſible que mon cœur pût t'échapper pour un inſtant,

une plainte, un coup-d'œil, te le rameneroit pour jamais.

SELIMA *tombant dans les bras d'Axalla.*

Ciel ! que devient maintenant mon courage !..... Oui, cher Amant, tu es toujours le même ! non, tu n'es point changé ; & mon cœur d'accord avec toi, (peut-être pour me trahir) rougiroit de te soupçonner encore ! il se livre tout entier à la douceur de ces mêmes accens qui faisoient autrefois sa félicité ; & cet aveu t'est un nouveau garant de ma foiblesse. C'est ainsi que l'Artiste sçavant dans l'art d'émouvoir & de réveiller les passions, nous force par dégrès, en séduisant nos ames, de manifester notre joie ou notre douleur !.... Mais, parle, cher Axalla. Ne regardes-tu point en pitié la naïveté de mes sentimens, & l'excès de ma crédulité ?..... Ah ! laisse moi ! épargne ton amante, ou je meurs de honte à tes yeux !

AXALLA.

Non, chere Selima !... Laisse-moi plutôt jouir de tout mon bonheur, laisse-moi goûter toute la douceur de ma nouvelle gloire !..... Laisse-moi voir, dans cette aimable rougeur, mille amours empressés à t'embellir d'autant de nouvelles grâces * !... Mais la voix du devoir

* On entend les trompettes.

ſe fait entendre ?... Elle m'arrache à ce que j'aime.

SELIMA.

Ah ! ma terreur redouble !.... Va-t-en ! Mais ſi le hazard te faiſoit rencontrer mon pere dans le combat, réprime un inſtant ta valeur.... Et ſouviens-toi de Selima !

AXALLA.

Sois ſûre que ſa vie m'eſt maintenant plus chere que la mienne.

SELIMA.

Songe pourtant à vivre pour moi.

AXALLA.

O Selima ! l'eſpoir que tu viens de me rendre, me rend auſſi cette ardeur guerriere que la crainte de l'avenir ne ſçauroit éteindre. C'eſt ainſi qu'un pieux perſonnage, auprès d'un pécheur mourant, appaiſe le trouble de ſon ame, diſſipe ſes doutes, calme ſes remords, & lui fait tout eſpérer de la clémence du Ciel !...

SCENE V.

SELIMA, GARDES.

SELIMA.

C'Eſt en vain qu'une jeune amante affecte de froideur, ou de l'indifférence, & tente d'en ıpoſer par un air de ſévérité à l'objet qui ıt lui plaire. S'il eſt ſoumis, la pitié parle ſa faveur; elle *plaide* la cauſe de l'amour; nature diſpoſe le cœur à l'entendre; & mant fidéle triomphe. Ainſi trahie par e-même, par l'amour, & par la nature, rgueil de l'amante ſe tait, & ſes yeux ſont :cés d'avouer ſa défaite.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente la Tente de TAMERLAN.

MONESES *ſeul.*

ENfin le ſort a décidé ; & l'affreux Démon de la guerre, laſſé de l'horrible carnage dont il inonde ces plaines depuis hier matin, ſe repoſe maintenant ſur les monceaux de morts & de mourans dont la terre eſt couverte, tandis que les cris du camp de Tamerlan font retentir la voûte des cieux de ſon triomphe, & de ſa gloire. O fortune ! une pareille victoire eſt un gage de ta part qui aſſure l'heureux Tamerlan de l'Empire du monde.... *Mais* que vois-je ? Stratocles !...

SCENE

SCENE II.

MONESES, STRATOCLES.

MONESES.

AMi, ton retour me comble de joie !... Qu'ai-je à craindre ? Qu'ai-je à eſpérer ?

STRATOCLES.

J'ai paſſé toute la nuit à m'informer de ce qui vous intéreſſe. A peine étendoit-elle ſes voiles ſur les horreurs du jour d'hier, que de l'aveu du Prince Axalla, je me mêlai parmi les guerriers qui revenoient de la bataille. Je tombai dans un corps de cavalerie Parthe, tout couvert de bleſſures honorables, & avouant que la victoire leur avoit coûté cher. Ils traînoient à leur ſuite une troupe de malheureux Captifs bleſſés ſans fruit, & gémiſſant de leur nouvel eſclavage. Mais toutes mes attentions ſe réunirent pour contempler Bajazet, qui, ainſi que le Prince des Anges rebelles, tombé tout-à-coup du haut de l'Empirée, ſe voit en frémiſſant au rang des eſclaves !..... Mais, qui pourroit vous peindre ſa rage, ſa fierté, l'indignation qui étincelle dans ſes yeux !.... Il n'eſt point de termes capables de vous l'exprimer: c'eſt un tableau qu'on ne peut rendre avec ſuccès.

MONESES.

La voilà donc tombée cette fatale comete ! dont l'aſpect menaçant ne préſageoit que la ruine & la déſolation ! ſa flamme funeſte eſt éteinte, & l'Univers va reſpirer !..... Superbe Bajazet, ta chûte ne peut que m'être favorable : ton nom ſeul agita toujours mon ame ; mon génie allarmé ſembloit toujours prévoir que tu ſerois l'auteur de mon infortune !.... Mais, parle, cher ami : Qu'as-tu appris de ma chere Arpaſie ? C'eſt elle ſeule qui réunit maintenant mes craintes & mes vœux.

STRATOCLES.

Tout ce que j'ai pu apprendre, Seigneur, c'eſt qu'au pillage de la tente du Sultan, pluſieurs femmes ont été faites priſonnieres, & que l'on doit les préſenter ce matin à Tamerlan. Quant à leurs noms & leur qualité, j'ai tâché vainement de m'en inſtruire.

MONESES.

Ainſi l'incertitude ne ceſſe point de m'accabler ! & la défaite du Tyran n'eſt pas encore un bonheur pour moi.

STRATOCLES.

On dit que les Captives doivent être conduites ici-près ſur le paſſage de l'Empereur.

MONESES.

Hâte-toi de m'y conduire auſſi..... Ô ma chere Arpaſie ! ſerai-je aſſez heureux pour te revoir..... Pourquoi donc mon cœur abbatu ſe refuſe-t-il à un ſi doux eſpoir ?.....

SCENE III.

Le Théatre repréſente l'intérieur d'une Tente Impériale.

On entend une muſique guerriere.

TAMERLAN, AXALLA, LE PRINCE DE TANAIS, ZAMA, MIRVAN. *Soldats.*

AXALLA.

CE jour auſſi grand qu'heureux, fonde l'Empire des Parthes : les lieux où naît l'aurore, & les bords les plus reculés de *Thule*, ſeront déſormais ſes limites.

LE PRINCE DE TANAIS.

Des Nations inconnues, des climats où les Aigles Romaines n'ont point pénétré, rendront bien-tôt hommage au victorieux Tamerlan. Soumis par ſa valeur, ou enchantés de ſa

vertu ſuprême, tous les Peuples reconnoîtront bien-tôt que la victoire n'eſt pas toujours due au hazard; & que l'heureuſe fatalité de ſon étoile l'attache légitimement à ſon mérite.

TAMERLAN.

C'en eſt trop; mes amis: vous me traitez en uſurpateur en m'attribuant une gloire que je ne dois qu'aux Cieux. L'homme peut-il ſe prévaloir de ſes conquêtes? Méprisable *Pigmée*, lui ſied-t-il d'affecter l'orgueil d'un Géant? Peut il dire: mon bras a fait ceci? Ridicule grandeur des hommes! mortels audacieux, tâchez de vous connoître. Ainſi que l'aſtre de la nuit, vous ne brillez que d'un éclat emprunté: ſans cette lumiere divine, une éternelle obſcurité ſeroit votre partage. Si nous ſommes vainqueurs, reconnoiſſons donc, mes amis, à qui nous devons la victoire: ſi nous ſommes ingrats, nous ne l'avons point méritée.

AXALLA.

C'eſt être bien digne des faveurs de la fortune, que de les recevoir ſans orgueil, & ſans émotions! Tel, dont l'adverſité ne peut ébranler l'ame, perd ſouvent ſon ſang-froid dans la proſpérité!

TAMERLAN.

Eh! mon cher Axalla, puis-je oublier que je ſuis homme? Le froid des Hivers, les

chaleurs de l'Eté, la faim, la ſoif, tous les maux enfin attachés à l'humanité, ne me prouvent-ils pas à chaque inſtant que le plus grand Monarque, & le plus vil de ſes Eſclaves, ſont pétris du même limon?... Non : Si j'ai quelque droit de m'applaudir de ma deſtinée, c'eſt de me voir choiſi par l'Arbitre ſuprême pour être l'heureux inſtrument de ſes volontés, pour être le protecteur & le défenſeur de la liberté des humains mes ſemblables... Telle eſt la vraie gloire des Rois.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs, OMAR.

OMAR.

PUiſſe notre grand Prophéte ajoûter à ta vie mille fois mille jours auſſi glorieux que celui-ci! Le Sultan priſonnier, toujours fier, quoique dans les fers, & murmurant contre ſon ſort, attend tes ordres à la porte.

TAMERLAN.

Qu'il entre.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs.

BAJAZET *enchaîné, suivi d'une troupe de Turcs aussi enchaînés, & d'une Garde.*

TAMERLAN.

Loin de nous cités en vain épouvantée,
Du sang des Nations voit la terre humectée ;
Lasses que nous Orphelins, & d'Epouses en deuil,
De leur perte à grands cris accusent son orgueil ;
Lasses que sa rage enfin, loin d'en être assouvie,
De morts & de mourans couvrant toute l'Asie,
Vient encor dans Ancyre trahison,
Ne puis-je, Bajazet, t'en demander raison ?

BAJAZET.

Parle ainsi, Tamerlan, à qui te croit son maître :
Bajazet n'en a point. Son vainqueur, tu peux l'être ;
Mais du destin jaloux quelle que soit la rigueur,
Le Ciel pour t'obéir, n'a point formé mon cœur.
Du Trône renversé, maintenant ton Esclave,
Le sort en ta faveur m'a trahi ; je le brave.
Règne sur mes sujets, porte partout l'effroi,
Fais trembler l'Univers ; tu ne peux rien sur moi.

TAMERLAN.

Tu régnerois encor, ſi ton ame hautaine
Des ſermens les plus ſaints avoit connu la chaîne :
Mais ſans ceſſe parjure, & toujours inhumain,
Tes crimes de ta perte ont tracé le chemin.
Tu me parles du Ciel, qui forma ton courage.
Au-deſſus des revers, du ſort, de l'eſclavage ?
Tu connois donc le Ciel !... Par quel aveuglement
As-tu cru te ſouſtraire à ſon reſſentiment ?
Qui dut te garantir de ſa main vengereſſe,
Après les flots de ſang dont tu baignas la Grece ?
Quel étoit ton eſpoir ? étois-tu ſans effroi ?
Parle ?..

BAJAZET.

Dans mon vainqueur, je croyois voir un Roi ;
Je croyois voir au moins un Guerrier intrépide :
Je ne vois qu'un Dervis * inſolent, & timide ;
Qu'un politique foible, eſclave ſcrupuleux
Des Traités, des Sermens, & du courroux des cieux !..
Faut-il que ma grandeur céde à tant de baſſeſſe...
Laiſſe-moi : je te hais plus encor que la Grece.
Que n'as-tu pu, comme elle, éprouver ma fureur !..

TAMERLAN.

La haine, ſans ſujet, entre-t-elle en un cœur ?

* Religieux Turc.

Des plus ſombres Forêts, l'hôte le plus ſauvage,
Jamais, s'il n'eſt aigri, ne fait ſentir ſa rage.

BAJAZET.

Nés pour vaincre, les Rois par la gloire preſſés,
Trouvent, s'ils ſont heureux, des prétextes aſſés:
Qu'importe, ſi leurs noms ſont vainqueurs de la Parque.
Et, s'il n'eſt Conquérant, qu'eſt-ce donc qu'un Monarque?
Le plus vil Citoyen s'il étoit vertueux,
De l'Univers jadis attachoit tous les yeux;
Mais les tems ſont changés: aujourd'hui, la victoire
Peut ſeule d'un Monarque éterniſer la gloire?
A l'Univers ſurpris s'il impoſe des Loix,
La crainte, & le ſuccès conſacrent ſes exploits.
Jouis des tiens.

TAMERLAN.

Qu'entens-je? Ah! mon ame indignée,
De nos diviſions ceſſe d'être étonnée.
La Juſtice eſt ma loi, tu te crois tout permis:
Nos cœurs n'étoient point faits, cruel, pour être amis!

BAJAZET.

Vaincu, je vois ton trouble; & tu vois mon audace:
Juge ſi cet inſtant adoucit ma diſgrace?
Juge ſi Bajazet voudroit te reſſembler? . . .

TAMERLAN.

TAMERLAN.

ns doute ton aſpect a dequoi me troubler,
: croyois voir un homme : & tes yeux, ton lan-
gage,
e me peignent qu'un tigre avide de carnage ;
u'un être compoſé de limon, & d'orgueil,
raînant à ſes côtés l'épouvante, & le deuil.
u'un fléau déteſté, monſtre à qui la nature
e l'homme, par mépriſe, a donné la figure :
ais qu'elle déſavoue en reculant d'horreur ! ...
uvre les yeux, barbare, & connois ton erreur :
ſuis Roi comme toi, ſans être ſanguinaire ;
connois ma puiſſance, & la gloire m'eſt chere,
connois mes ſoldats, ſçais-tu quelque danger
ue mon cœur avec eux ait craint de partager ?
eroi-tu toi même accuſer mon courage ?
m'as vu cependant, dès le printems de l'âge,
bonheur des mortels bornant tous mes ſouhaits
éri de plus d'amis que tu n'eus de ſujets,
r l'hommage des cœurs meſurant ma puiſſance,
voir toute ma gloire à la reconnoiſſance ! ...

BAJAZET.

ince indigne du Thrône où le ſort t'a placé,
ue il que par ton nom le mien ſoit effacé ;
ue-il qu'une ame foible, en courage vulgaire,
natent de ce qu'il eſt, & peu fait pour la guerre
che eſclave des Loix, ait triomphé un cœur

Dont rien n'a pu calmer l'impétueuſe ardeur ?
Qui du monde effrayé préparant la défaite,
Et brûlant d'imiter la foudre & la tempête,
Eût voulu dans ſa courſe, ainſi qu'un fier torrent,
Soumettre, ou ſaccager l'univers expirant !
C'eſt toi qui m'as vaincu ! . . .

TAMERLAN.

Cependant tu me braves !
Mais, duſſent les mortels être tous tes eſclaves,
Dût la terre, en un mot, ſoumiſe à ton aſpect,
Apporter à tes pieds, ſa crainte & ſon reſpect,
Te croirois-tu content ſur ton Trône ſuprême,
Et n'envirois-tu pas le pouvoir du Ciel même !

BAJAZET.

J'envirois ! . . . . Terminons des diſcours ſuperflus ;
Si tu crains le mépris, ne m'interroge plus.

TAMERLAN.

Inſecte audacieux, qui du niveau de l'herbe,
Juſqu'au plus haut des Cieux levois un front ſuperbe,
Te voilà donc tombé !

BAJAZET.

Non, ne t'en flattes pas :
En vain ma liberté, ma gloire, mes Etats
Sont le prix du Vainqueur en ces inſtans funeſtes ;

Prens encor mon eſpoir ; mon courage me reſte,
Rien ne peut l'étonner.

TAMERLAN.

Ainſi donc, ſans effroi,
Tu vois le bras du Ciel appeſanti ſur toi !
Coupable ſans remords, & Tyran ſous ta chaîne,
Rien ne peut ébranler ton orgueil, ni ta haîne !...
Implacable adverſaire à mes pieds abbatu,
Quel ſeroit donc mon ſort, ſi tu m'avois vaincu ?

BAJAZET.

En offrant à mes yeux cette riante image,
Ta demande me plaît, elle flate ma rage !
Cette idée eſt trop chere à mon ambition,
Pour n'en pas adopter la douce illuſion !...
Si je t'avois vaincu, ſoumiſe à ma puiſſance,
Déja la Terre entiere eût ſenti ma vengeance :
Mais toi, pour qui mon cœur dès long-tems ulcéré,
Garde un reſſentiment, qui n'a plus de dégré,
J'euſſe forcé ton col, & ton indigne tête,
En pliant ſous mon poids, d'avouer ta défaite :
Chaque jour, en public, à mes pieds proſterné,
Ton corps pour m'élever eût été deſtiné ;
Et du Courſier plutôt j'euſſe oublié l'uſage,
Que de te voir exempt de ce mortel outrage ? *...

* L'Auteur Anglois dit, » j'en aurois uſé avec toi » conformément à ce que tu paroîs à mes yeux... Un

Que dis-je ? Chaque jour, attentive à tes maux,
Ma haine t'eût forgé des ſupplices nouveaux.
A travers les barreaux d'une priſon mobile,
Mépriſable jouet d'une troupe ſervile,
J'aurois voulu te voir, maudiſſant ton deſtin,
Vainement de tes maux me demander la fin;
Et ſans ceſſe accablé d'opprobre & d'infamie,
Traîner à mes côtés une mourante vie! ...
Tels ſont mes ſentimens; tu voulois les ſçavoir:
Sois ſatisfait,

TAMERLAN.

Cruel! Tu m'apprens mon devoir:
Le Ciel, l'humanité, la juſtice qui crie,
D'un Monſtre tel que toi me demandent la vie.

BAJAZET.

Crois moi donc, Tamerlan: hâte-toi d'immoler
Un Rival, dont l'aſpect te fait encor trembler!

TAMERLAN.

Et pourquoi, ſi ton bras étoit ſi redoutable,
Pourquoi, dans ce combat à jamais mémorable,

» chien, l'objet de mon mépris, & de ma haine mor-
» telle. J'aurois appris à ton col à connoître ma peſanteur;
» & de ce marche-pied, j'aurois monté ſur maſelle.
» Quand ton ſervice journalier auroit été fini, je t'aurois
» fait enfermer dans une cage, pour ſervir de jouet à
» mes Eſclaves, &c.

Où je m'offrois en bute à ton reſſentiment,
T'ai-je appellé, cherché, défié vainement ?

BAJAZET.

Ah ! pourquoi loin de toi ma valeur occupée ;
Signaloit-elle ailleurs mon bras, & mon épée !..
O trahiſon du ſort !

TAMERLAN.

Va, tu ne ſerois plus.
Mais calme des regrets déſormais ſuperflus :
Ceſſe de te flater que Tamerlan te craigne ;
Vis, & garde un courroux que ſon ame dédaigne.
Du plutôt, ſi ton cœur démentant ſa fierté,
Pouvoit enfin gémir de ſa férocité ;
Si tu pouvois ſentir les droits de la nature,
L'éclat de la vertu, la honte du parjure,
Vis pour être un grand Roi, pour aimer tes ſujets,
Pour aimer un rival qui t'invite à la paix.
Je n'abuſerai point des droits de la victoire :
Je crains rien pour ton trône, encor moins pour ta gloire ;
Reſte ici ; ſois-y Roi : ſçache enfin qu'un grand cœur,
Même d'un ennemi reſpecte le malheur.

Tamerlan fait ſigne à un de ſes Officiers de délier Bajazet. Mais ce farouche Sultan n'en devient que plus rieux. La généroſité de ſon Vainqueur eſt pour lui un

nouvel affront, dont il jure de se venger s'il en a jamais le pouvoir. Tamerlan, sans se repentir de ce qu'il vient de faire, sort, & laisse son ennemi en proie à ses fureurs.

SCENE V.

BAJAZET, OMAR, *Gardes.*

BAJAZET.

Allons, que l'on me mene à mon cachot. Puisse-t-il être assez profond pour m'interdire la vue du jour & des hommes que je hais!....

OMAR.

Notre puissant Souverain, qui ne cherche qu'à adoucir votre infortune, voudroit vous voir mieux espérer de votre avenir.

BAJAZET.

Apprends, esclave, que tout espoir est banni de l'ame de Bajazet; & que la rage & l'horreur l'occupent tout entier.....

étale à mes yeux tous les défauts de ton ſexe, raſſemble-les tous dans ton ame, déteſte-moi, ſois vraiment une épouſe enfin, pour que je puiſſe te haïr autant que je le ſouhaite.

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs, MONESES *paroît.*

BAJAZET, *à part.*

MAis, contrains-toi, mon cœur, en préſence de cet eſclave.....

MONESES, *à part, s'approchant.*

C'eſt elle, c'eſt ma chere Arpaſie !..... Laiſſe-moi, vaine frayeur: ſa préſence ſéche mes pleurs, ainſi que le retour de l'aurore naiſſante chaſſe les ombres de la nuit.

BAJAZET.

C'eſt toi, Chrétien; que je rencontre ici?.. C'eſt donc ainſi que tu prouves ta foi?

MONESES.

Pourquoi me montres-tu cet air terrible & menaçant? Eſt-il étonnant que nous nous trouvions compagnons d'infortune, & que le même combat nous ait fait tomber dans les

ſeroit bien moins ſenſible, & l'amour me conſoleroit de la perte de mon Empire.... Mais regarde, quel nuage menaçant obſcurcit ſes charmes! & quels regards lancent ſur moi ſes yeux! vois ſa maligne joie inſulter encore à ma ruine!.... Mais toujours adorable, même dans ſon courroux, elle me charme encore; & mon ame auſſi fiere que tumultueuſe, eſt forcée de céder à la puiſſance de l'amour!.....

ARPASIE.

Tu oſes donc te flatter, tyran, que le Ciel te réſerve quelqu'ombre de conſolation? Jette les yeux ſur ta vie; vois la tyrannie, l'oppreſſion, l'injuſtice, le meurtre & le parjure enfler le nombre de tes crimes: vois le raviſſement d'Arpaſie, & les indignes violences qu'elle a tout récemment ſouffertes, mettre le comble à la noirceur de tes forfaits!.... Mais le Ciel vient de t'arrêter dans ta courſe criminelle; & ſa lente vengeance enfin a ſçu t'atteindre. Mon ame abbatue ſous le poids de ſes maux, retrouve aſſez de force pour ſupporter encore la vie: mais c'eſt pour t'accuſer, c'eſt pour animer contre toi le Ciel & la terre. Ce devoir rempli, je deſcends au tombeau, j'y cours enſevelir la mémoire de mon injure & l'horreur que m'inſpire la préſence de mon indigne raviſſeur.

BAJAZET,

Tu m'inſultes! je t'en ſçais gré.... Acheve,

étale à mes yeux tous les défauts de ton ſexe, raſſemble-les tous dans ton ame, déteſte-moi, ſois vraiment une épouſe enfin, pour que je puiſſe te haïr autant que je le ſouhaite.

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs, MONESES *paroît.*

BAJAZET, *à part.*

MAis, contrains-toi, mon cœur, en préſence de cet eſclave.....

MONESES, *à part, s'approchant.*

C'eſt elle, c'eſt ma chere Arpaſie !..... Laiſſe-moi, vaine frayeur: ſa préſence ſéche mes pleurs, ainſi que le retour de l'aurore naiſſante chaſſe les ombres de la nuit.

BAJAZET.

C'eſt toi, Chrétien; que je rencontre ici?.. C'eſt donc ainſi que tu prouves ta foi?

MONESES.

Pourquoi me montres-tu cet air terrible & menaçant? Eſt-il étonnant que nous nous trouvions compagnons d'infortune, & que le même combat nous ait fait tomber dans les

mêmes fers ? N'ai-je pu céder à la fortune de Tamerlan, tandis que Bajazet, qui ſe voyoit ſuivi de la moitié de l'univers, reconnoît maintenant un vainqueur ?.... Mais, interrogetes lâches ſoldats, qui m'ont abandonné dans l'action, & tu ſçauras rendre juſtice à ma valeur.

BAJAZET.

Non, perfide Grec, je n'apprendrai d'eux que le détail de ta trahiſon..... Qu'as-tu fait de ma fille ? L'a-tu livrée à ton Prince *Tartare* ? Ta lâcheté t'a-t-elle permis de te défendre ? Ne l'as-tu point abandonné comme un infâme ?

MONESES.

Tu me traites de lâche !..... Quel pouvoir plus qu'humain peut te garantir de mon reſſentiment ?....

BAJAZET.

Eſclave audacieux, tremble, & reconnois ton maître !....

MONESES.

Apprens, barbare, qu'au milieu de ta gloire, aſſis ſur ce trône abhorré, d'où tu recevois l'hommage & l'encens d'un monde de malheureux gémiſſans ſous tes loix, tu ne fus jamais plus grand que Moneſés ; & que ſon ſang n'eſt pas moins illuſtre que le tien..... Eh, qui

ıç es-tu, maintenant? Eſclave comme moi,
s deux égaux comme les mortels ſous la
ıbe; qui te donne le droit de me parler en
ître?

BAJAZET.

) Ciel! par qui ſuis-je bravé?..... Ah!
heureux Sultan! c'eſt maintenant que tu
x céder aux tranſports de ta fureur; c'eſt
ntenant que tu peux maudire ton étoile,
Prophete impoſteur & toi-même!.....
oi, je ne ſerai point vengé? Quoi, l'eſpoir
ne m'en eſt interdit?..... Je l'entrevois
ırtant encore!..... Approche, indigne
étien. Tu vois cette ſœur que tu m'avois
ée..... Fuis avec elle: délivre mes yeux
ſa préſence & de la tienne..... Viſitons
ntenant ma priſon..... Ah! c'eſt ainſi que
réprouvés (ſi j'en crois le Mufti) errent
s les enfers, & paſſent ſucceſſivement des
ımes dévorantes aux glaçons les plus pé-
rans: d'autant plus malheureux, que la va-
é ajoûte encore un ſurcroît à leurs pei-
!

SCENE VIII.

ARPASIE, MONESES.

ARPASIE.

AH! Tyran, que ne reſte-tu pour te voir accabler de mes reproches! que ne reſte-tu pour entendre des horreurs qui ne ſont dignes que de toi!..... O mon cher Moneſés!

MONESES.

Pourquoi pleures-tu? D'où naît ce ſaiſiſſement qui te coupe la voix en prononçant le nom de ton amant? Hâte-toi, parle, dévoile à mes yeux ce douloureux myſtere: déchire le rideau qui me cache cette ſcene dont je frémis déjà!.....

ARPASIE.

Cher amant, tu es perdu; tout eſpoir t'eſt ravi; nous ſommes perdus tous deux!...

MONESES.

Ciel!.... Non, je ne puis le croire; je te tiens dans mes bras, mes ſoupirs s'exhalent dans ton ſein; tous mes malheurs ſont oubliés.

ARPASIE.

Ah! garde-toi d'oublier tes malheurs paſſés, ſous l'appas trompeur d'un avenir moins rigoureux! Il en eſt de nos amours comme d'une brillante deſtinée, dont la parque inhumaine coupe la trame encore dans ſon printems, & dont l'horreur d'une nuit eternelle enſevelit juſqu'au ſouvenir.

MONESES.

Au nom de notre tendreſſe & des chaſtes tranſports de nos amours paſſés, je te conjure, ma chere Arpaſie, de ſoulager mon ame, de l'affreuſe incertitude qui la dechire! oſe enfin me montrer toute l'horreur de ma deſtinée.

ARPASIE.

Partage donc ce que la mienne a de déplorable. A peine avois-tu quitté le camp de Bajazet, que ce monſtre dépouillant tout-à coup la ſuperbe férocité de ſon caractere, vint me parler de ſa tendreſſe. Plus tremblante en ce fatal moment, qu'à l'aſpect d'une mort imprévue, mes yeux ſe baignerent de larmes, & j'oppoſai en vain au tyran, la différence de nos cultes: rien ne put arrêter ſes tranſports. Preſſée enfin, & preſque ſans vie, je crus lui devoir avouer que je te regardois comme mon époux, & que la crainte de te voir plus malheureux m'avoit ſuggéré, en entrant dans ſes

qu'un autre eſt mon époux. Epargne-moi plutôt, cher amant, épargne à ma vertu la honte de t'oppoſer des motifs, qui, en juſtifiant mes refus, me couvrent d'une confuſion mortelle! Le Ciel, s'il daigne être inſenſible à l'amertume de ma douleur, me délivrera bientôt d'une vie dont ſon équité ne peut plus long-tems me faire un ſupplice: il entendra mes vœux, il m'accordera ce repos éternel, partage des ames innocentes.

MONESES.

Hélas! enſeigne-moi donc à ſouffrir comme toi: inſpire-moi cette piété ſolide dont la fermété eſt, dit-on, ſuffiſante pour combattre l'infortune, & triompher des maux préſens; inſtruis mes yeux à porter leurs regards au-delà du cercle étroit de cette vie; fais-moi ſentir quelle eſt la conſolation, quelles ſont les délices réſervées aux ames vertueuſes, injuſtement opprimées ſur la terre.... O ma chere Arpaſie, éclaire-moi, ſoutiens, affermis ma foi chancelante!

ARPASIE.

Imagine ce que l'eſprit humain peut concevoir de plus beau, ce que l'éloquence la plus ſublime & le pinceau le plus hardi ne pourroient rendre que très-imparfaitement; repréſente-toi un enchaînement de délices ſans ſatiété

tiété & ſans interruption. Tel ſera pour jamais, le partage de la vertu.

MONESES.

Juſte Ciel, fais qu'il ſoit le nôtre! fais que j'en puiſſe jouir avec mon Arpaſie!... O mon ame! nourris-toi de cet eſpoir enchanteur; qu'il affermiſſe mon courage contre les coups de la tempête qui va nous ſéparer.

ARPASIE.

Oui, cher amant.... Les flots s'élevent, & la mer écumante ſéparant nos deux fidèles vaiſſeaux, va les briſer contre deux écueils oppoſés... Adieu!... Je te laiſſe mon ame!...

SCENE IX.

MONESES *ſeul.*

LA ſéparation de l'ame & du corps eſt douloureuſe ſans doute: mais cet inſtant eſt encore plus affreux..... O Arpaſie! ma joie, ma conſolation, mon dernier eſpoir, tout fuit avec toi. Ma vue tremblante fuit loin de tes charmes; je vois encore tes beaux yeux ternis & noyés dans les pleurs! C'eſt ainſi que le Soleil diſparoiſſant inſenſiblement ſous l'onde, prive de ſa lumiere un Voyageur égaré dans un

bois..... C'eſt ainſi que ce malheureux jette un œil de regret ſur cet aſtre dont les feux expirans lui ſervent encore de guide, juſqu'à l'inſtant où, plongé dans l'obſcurité, il ſe livre en tremblant aux hazards d'une courſe auſſi incertaine que pénible !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente l'intérieur de la Tente Impériale.

SELIMA, AXALLA, *Suivantes.*

AXALLA.

QUelle amante reçut jamais une preuve plus convainquante de la ſincérité des feux de ſon amant ? Je m'arrache à tes charmes ; je me prive du bonheur de ma vie, pour te rendre à un pere cruel qui me deteſte, & dont rien ne peut affoiblir la haine ! Et Selima pourroit en être ingrate !.....

SELIMA.

Peux-tu douter de ma reconnoiſſance ? Que ne faut-il pour t'en mieux aſſurer ?.... Crois-tu donc qu'il n'en coûte rien à une fille bien née, pour vaincre la délicateſſe des ſcrupules qu'on inſpire à ſon ſexe, pour s'élever au-deſſus des craintes que fait naître la pudeur, juſqu'au point de dire qu'elle aime ? Penſe-tu

enfin, qu'un cœur à qui tout artifice eſt inconnu, avoue ſans violence, & ſa foibleſſe, & le triomphe de ſon vainqueur ?

AXALLA.

Oui, j'en conviens, ma chere Selima. Jamais accens plus enchanteurs ne flatterent mon oreille : jamais toute l'harmonie dont la nature entiere eſt ſuſceptible, ne parut plus douce à mon cœur ! .... Oui, grand Dieu ! j'ai vu Selima, les yeux baiſſés, la rougeur ſur le front ; je l'ai entendue en ſoupirant, me dire : *Je t'aime* !.....

SELIMA.

Et tu peux te plaindre encore d'elle ? Ingrat, c'eſt à l'amour à juger entre nous.

AXALLA.

Mon malheur eſt d'avoir été trop heureux ! ce ſouvenir délicieux eſt maintenant un ſupplice pour moi. Il faut que je te perde ! qui pourra remplacer le vuide affreux que ton abſence va laiſſer dans mon cœur ? Je te croyois à moi ; un inſtant renverſe tout l'ouvrage de ma félicité. Ainſi l'Ange rebelle, précipité du haut des Cieux, regrette dans ſes noirs abymes le bonheur dont il ſe voit pour jamais privé !

SELIMA.

Eſpere mieux de notre deſtinée, & n'ajoûte

oint à mes craintes par les préſages ſiniſtres lont ta douleur m'accable. Quoique dur, quoiqu'inflexible, Bajazet fut toujours un pere pour noi, j'ai toujours trouvé dans ſon cœur, les endres ſentimens de la nature. Souvent même lans ces momens terribles, où nos miniſtres es plus graves, où nos guerriers les plus renommés n'oſoient affronter ſa préſence, la mienne ſuffi pour déſarmer tout à coup ſa fureur.

AXALLA.

Hélas! qui connoit mieux que moi les charmes innocens de ton éloquence! quels cœurs n'auroit-elle pas droit d'attendrir?..... Mais quand je me rappelle tous les titres que j'ai pour mériter ſa haine: ma religion, les ſervices que j'ai rendus à Tamerlan, ſon amitié pour moi, mon tendre attachement pour lui, dis-moi, charmante Selima, ſi mes terreurs ſont vaines? Songe au ſort qui m'attend, ſi cet implacable pere alloit diſpoſer de ta main en faveur de quelqu'autre!

SELIMA.

Cette idée m'épouvante.... Mais pour diſſiper tes craintes je te jure à la face du Ciel, que nul pouvoir humain ne pourra me détacher de toi; & que le devoir même ne pourra me rendre infidelle: notre malheur pourra bien t'arracher de mes bras, mais il ne t'arrachera jamais de mon cœur. Lorſque chaque année, nos jeunes

Trente jusqu'où mon malheur & le rien s'étendra..... Pourquoi te vois-je encore vouloir !

AXALLA.

Seigneur, la fin du combat est pour grands cœurs le terme de toute animosité. généreux Tamerlan t'a déjà renvoyé tous tes revois de sa part ce second présent, & si veux s'étendent plus loin, parle avec confiance, & sois sûr de tout obtenir.

BAJAZET.

Reporte ton fade compliment à ton ma Bajazet ne demande rien. Tamerlan dût-il un Dieu, toute sa puissance ne pourroit ré la perte de ma réputation, celle de mon l heur, ni l'eclat de ma dignité obscurci reste n'est pas digne de me toucher. La qui s'ouvre en ma faveur, ainsi que ses sens, sont au-dessous de moi.

AXALLA.

Seigneur, vos longues querelles n'ont trop ensanglanté la terre : la Discorde ra de meurtres & de désolation, ne leve p tête fatiguée que pour contempler ses rav & l'univers désolé ne soupire que pour la O Sultan ! avec quelle joie ne renoncer pas à la gloire dont la fortune a pu sav mes armes, si je pouvois à ce prix hâter l

i monde, en réuniſſant deux Monarques
nent puiſſans & redoutés!

BAJAZET.

t'inſpire l'audace de prétendre appaiſer
re des Rois? Qui es-tu?....

AXALLA.

Prince; & qui plus eſt, un homme qui
de faire le mal. Mais pourquoi feins-tu
méconnoître? Ne m'as-tu pas vu dans ta
?....

SELIMA.

! Seigneur, quand même le nom du brave
i ne vous ſeroit point connu; lorſque
çaurez tout ce que je lui dois, quand
ille vous apprendra combien ce Prince a
)in d'adoucir mon eſclavage, Bajazet
:ndra ſans doute que l'amitié d'un Monar-
:ut ſeule être la récompenſe de tant de
ſité.

BAJAZET.

:ntens je? Eſt-ce ma fille qui s'exprime
..... Et quels ſoupçons s'élevent dans
me!..... Apprens, fille imprudente,
reconnoiſſance envers un Chrétien, en-
'ennemi de ton pere, eſt une lâcheté qui
nore ta naiſſance. Garde-toi de m'en par-
vantage, ou je te méconnois pour mon

ſang. Gémis, ſouffre, péris plutôt que
ſentir obligée à de ſi viles créatures.

SELIMA, *pleurant.*

Hélas! malheureux Axalla!.....

AXALLA.

Ah! calme ta douleur, une ſeule de ce
mes précieuſes eſt plus que ſuffiſante po
payer de mes foibles bienfaits. Ce ſoupi
efface dans mon cœur toutes les traces d
pris doux l'injuſte orgueil de ton pere
ce m'accabler.

BAJAZET.

Fortune injurieuſe! à quoi me réduis-t
Mon deshonneur éclate à mes yeux même
mépriſable enfant de la terre, parle, de
front oſas-tu lever un œil coupable juſqu
le ſang Ottoman? Sur ce ſang que les
que nos Prophetes mêmes regarderent to
d'un œil reſpectueux? Qui es-tu, enco
coup? Quels ſont les titres de ta race
ſont tes illuſtrations? Vil eſclave! oſe r
pondre.

AXALLA.

C'eſt ainſi que la vertu toute nue ſ
quelquefois forcée de répondre à l'orgueil
gle, incapable de diſcerner combien el
d'autant plus reſpectable lorſqu'elle ne

re de ſon propre éclat. Mais dût elle ne tirer out ſon luſtre que d'une longue ſuite d'ayeux, ne t'y trompe point, Bajazet,) je pourrois ire remonter les miens juſqu'à ces Héros ont la vertu jadis donna des loix à l'Univers ; uſqu'à ces fameux Romains, qui firent des ois, & dédaignerent de l'être. Mais, que d'au- res ſe prevalent de la gloire de leurs ancêtres, ne veux rien devoir aux miens ; & ſans te anter mes exploits, je voudrois ſeulement te rouver que mon amitié ſeule, ſi tu daignois accepter, peut te rendre ta premiere ſplen- eur, & le trône que tu regrettes. Content lors, & incapable de penſer que ce bienfait ût m'acquérir des droits ſur ta fille, trop heu- eux de t'avoir ſervi, mon cœur n'attendroit ien que de ta reconnoiſſance.

BAJAZET.

Quoi tu pourrois me rendre !..... Mais de quoi me laiſſai-je flatter ?.....

AXALLA.

Ne me crois point capable de t'en impoſer ; ni de te rien promettre qui ſoit au-delà de ma puiſſance. Tamerlan m'a mille fois preſſé de donner la plus libre carriere à mes deſirs, en laiſſant à mon choix les Couronnes les plus brillantes : j'ai toujours préféré le titre de ſon ami ; j'ai cru qu'il étoit plus flatteur & plus utile pour moi de partager ſes travaux & ſa

gloire : l'Empire de l'Aſie ne m'auroit point tenté. Ne t'étonnes donc plus de la confiance qu'une telle amitié minſpire, ni que j'oſe m'engager indiſcrettement, en eſpérant de ſa généroſité la reſtitution de ta couronne.

BAJAZET.

Je t'entens, Chrétien : c'eſt ma fille qui doit être le prix de ta négociation ? Eh bien, ſoit. Mais il n'eſt qu'un moyen de m'adoucir en ta faveur : vois ſi tu veux te rendre digne d'elle.

AXALLA.

Expliquez-vous, parlez, Seigneur ; mon pouvoir n'a plus d'autres bornes que celles de votre volonté : le danger les obſtacles, la mort même s'oppoſeroient envain à vos deſirs.

BAJAZET.

Je reçois ta promeſſe.... Apporte-moi la tête de Tamerlan.

AXALLA.

Ciel !.....

BAJAZET.

Oui, celle de Tamerlan, du fléau de ma gloire, du plus mortel de tous mes ennemis.

AXALLA.

Quelle horreur !.....

BAJAZET.

As-tu cru qu'un moindre prix pût t'acquérir mon amitié ? Que je duſſe m'abaiſſer au recours honteux des négociations ? Que je m'expoſaſſe peut-être à me voir le tributaire, ou l'eſclave couronné de ton maître ? Non, pour me plaire, pour mériter ma fille, il faut me venger. Ton *Tartare* eſt l'objet de ma haine ; la même terre, le même ciel ne peuvent nous être communs : nous nous déteſterons toujours, une défiance cruelle nourrira ſans ceſſe notre antipathie juſqu'à la mort de l'un des deux rivaux : ſemblables à deux Soleils, qui, ſe rencontrant ſur le même méridien, ſe diſputeroient le paſſage..... Tu pleures, Selima ?..... Approche. Comme Roi, comme pere, je t'ordonne d'oublier pour jamais cet Eſclave ; je t'ordonne même de le haïr, & de t'en faire déſormais un devoir..... Viens * unir tes imprécations à celles de ton pere, contre ſes déteſtables ennemis.

SELIMA.

Tout eſt perdu pour moi !..... Devoir cruel, es-tu ſatisfait ? Qu'exige-tu de plus ?... O ** Axalla !.....

* Bajazet l'embraſſe.

** Il l'entraîne avec lui.

SCENE III.

AXALLA, *ſeul.*

ET voilà tout ce que j'ai appréhendé ! voilà le fruit de mon obéiſſance !..... l'Amour timide a craint la colere de Selima : il s'eſt perdu lui-même !..... Hélas ! dès-à-préſent, peut-être la rage du Tyran balance-t-elle la tendreſſe dans l'ame de ſa fille. Le cruel tonne & menace ; elle pleure, elle tremble, elle frémit ; mais elle jure enfin de m'effacer de ſa mémoire. J'ai pu l'obtenir de ſon pere.... Mais à quel titre, ô Ciel ! mon cœur en eſt encore épouvanté..... La tête de Tamerlan ! ô monſtrueuſe barbarie ! Tombe, péris plutôt, malheureux Axalla, ſois victime de ta vertu..... O mon Empereur ! eſt-ce en mourant que je puis ſeulement te prouver ma foi ? Non, c'eſt à l'excès de mes peines que tu reconnoîtras ma vive amitié : il eſt aiſé plus de mourir que de ceſſer d'aimer.

SCENE IV.

MONESES, LE PRINCE DE TANAIS, *entrent ſéparément.*

MONESES.

igneur, ſi l'Empereur eſt viſible, & que ıréſence ne lui ſoit pas importune, daignez rder à un malheureux étranger la grace ›rocher de ſon trône.

LE PRINCE DE TANAIS.

rès-volontiers..... Je vous prie pourtant, endre un inſtant; il eſt maintenant occupé.

MONESES.

ans le Conſeil, peut-être ?.....

LE PRINCE DE TANAIS.

on, il s'agit d'affaires ſpirituelles. Il eſt ›nférence ſecrette avec un Dervis.

MONESES.

es conférences ſont reſpectables, & ne doi point être interrompues.

LE PRINCE DE TANAIS.

J'ignore les deſſeins du Dervis, mais il a demandé cette audience ce matin avec tant d'ardeur, que l'Empereur dont le reſpect pour la Religion s'étend juſques ſur les moindres miniſtres, vient de m'ordonner de le faire introduire.

MONESES.

Allons attendre qu'ils aient fini.

SCENE V.

TAMERLAN, LE DERVIS.

TAMERLAN.

TU me cherches, *Dervis*, ſi j'en crois ton langage,
De la part du Très Haut, explique ton meſſage;
A la loi du Prophete attaché comme toi,
Parle ſans crainte, ami : qu'exiges-tu de moi?

LE DERVIS.

Tremble, ſoumets toi donc à la voix qui m'inſpire,
Tamerlan! Mahomet m'ordonne de te dire,
Après t'avoir placé ſur un Trône éclatant,
Après avoir rendu ton regne triomphant,

Après que ſon bras même, artiſan de ta gloire,
A toujours à ton char attaché la victoire,
Que tu n'es qu'un ingrat.

TAMERLAN.

Moi ! quel crime inconnu
M'attire de ta part ce reproche imprévu ?
S'il eſt vrai que le Ciel s'exprime par ta bouche,
Dévoile le ſujet d'un courroux qui me touche,
Dont je ſuis pénétré : je t'engage ma foi,
Comme vrai Muſulman, comme ſoldat & Roi,
D'expier mon erreur, de verſer mon ſang même,
S'il peut ſeul appaiſer la Juſtice ſuprême !

LE DERVIS.

Ecoute .. Quel eſpoir, quels funeſtes liens,
Au mépris de ta loi t'uniſſent aux Chrétiens ?
Du Prophete contre eux ignore-tu la haine ?
Sans toi pourtant, ingrat, leur perte étoit certaine ;
Sans toi, ce Roi qui ſouffre une indigne Priſon,
Bajazet, de la terre eut effacé leur nom !...
Que dis-je ? Quand le Ciel, ſuſpendant ſa vengeance,
Attend que le remord te montre ton offenſe
O crime ! loin d'en voir la coupable noirceur,
Un impie, un Chrétien diſpoſe de ton cœur !
L'infidele Axalla regne dans ton Empire ;

Et c'eſt par lui, dit-on, que Tamerlan reſpire?
Ciel! que je crains pour toi...

TAMERLAN.

Modere tes tranſports,
Tes cris ne ſont point faits pour hâter mes remords
Quoique paré d'un nom que Tamerlan reſpecte,
A mes regards, ta foi n'en eſt pas moins ſuſpecte.
Tu te prétens chargé de l'intérêt des Cieux?
Tu devrois donc connoître un guerrier généreux,
Un Prince, dont la gloire & le noble courage
De tout autre que toi ſçut mériter l'hommage.
En un mot, mon ami.

LE DERVIS.

Mais ce Prince eſt chrétien;
Il eſt notre ennemi....

TAMERLAN.

Le Ciel n'eſt pas le ſien.
Ame de l'Univers, Pere de la nature,
Le Ciel ne peut haïr la vertu la plus pure:
Les humains à ſes yeux tous également chers,
Quelles que ſoient leurs loix, ou leurs cultes divers,
Reſſentent les bienfaits de l'Auteur de leur Etre,
Et ſous différents traits reconnoiſſent leur Maître;
Comme pour les *Croyans*, le Soleil luit pour eux;
Leurs champs, comme pour nous, deviennent fructueux;

Et ſi pour d'autres biens l'Eternel nous réſerve,
Dans ce monde du moins ſa bonté les conſerve.
Imitons-le, Dervis; & faits pour être humains,
Plaignons, mais reſpectons l'ouvrage de ſes mains!

LE DERVIS.

Ciel, quelle impiété! Quel langage profane!...
Ton œil menace en vain, quand le Ciel te condamne:
Du Prophete irrité la redoutable voix
Va parler à ton cœur pour la derniere fois.
Pourquoi, fils de *Sangal*, au ſein de la victoire,
Méconnois-tu le bras à qui tu dois ta gloire?
Ne t'aurai-je élevé ſur la tête des Rois
Que pour voir un Vainqueur indocile à mes loix
Frémis, ou repens-toi! que le ſang & la guerre,
Etabliſſent mon culte aux deux bouts de la terre;
Que tout genou fléchiſſe au nom de Mahomet:
Sois digne enfin du ſort que le Ciel te promet.

TAMERLAN.

S'il veut que les humains ne connoiſſent qu'un Maître,
Je ſens, qu'aidé par lui, Tamerlan pourroit l'être:
D'*Alexandre* jadis, du premier des *Céſars*,
L'Univers ſubjugué ſuivit les Etendarts:
Leur exemple eſt célebre, & n'a rien qui m'étonne.
Mais, quel que fût l'éclat dont brilla leur Couronne,
Quel que fût le pouvoir, crois-tu que ces Vainqueurs

Avec même ſuccès ſe ſoient ſoumis les cœurs !
Crois-tu que la raiſon, le préjugé, l'uſage,
Rendent l'homme docile au frein de l'eſclavage !
Que tout ſujet enfin eſt rebelle à ma loi,
S'il ne penſe ſur tout comme penſe ſon Roi,
Tu te trompes, Dervis; l'injuſte violence,
Pour ſoumettre les cœurs fut toujours ſans Puiſſance:
L'indulgente vertu peut ſeule les gagner;
Et c'eſt ſur eux ainſi que je prétens regner.

LE DERVIS.

Pourquoi donc, Bajazet, gémiſſant ſous ta chaîne,
Eprouve-t-il ici les effets de ta haine,
Quand tous deux, Muſulmans & tout-puiſſans tous deux,
Vous pourriez vous armer pour la cauſe des Cieux?..
Briſe ces fers honteux, dont tu charges ton frere,
Ou du Ciel irrité crains la juſte colere!
Crains que ſon bras vengeur, par des coups éclatans,
Ne puniſſe bien-tôt....

TAMERLAN.

Arrête: je t'entens;
Je vois d'où part ton zele, & quel eſt le Prophete
Dont ta coupable audace eſt ici l'interprète..
Non, traître; en vain la ruſe, en vain la paſſion
Se couvrent du manteau de la Religion:
Quel que ſoit l'intérêt qui faſſe agir un Prêtre,

·ſt un piege groſſier pour qui ſçait le connoître,
odeſte en ſes diſcours, & ſimple dans ſes mœurs,
. Piété jamais ne connut les fureurs;
: ſa noble candeur, même quand on l'offenſe,
ux yeux les plus pervers prouve ſon innocence.
alheur aux Impoſteurs, qui, faits pour la trahir,
: parent de ſon nom pour la faire haïr!...
uis, je t'ai démaſqué.

LE DERVIS, *à part.*

Dans cet inſtant funeſte,
) Ciel! ſois favorable à l'eſpoir qui me reſte *!...

TAMERLAN.

Jon, perfide: le Ciel, quand ils ſuivent ſes loix,
Du fer des meurtriers ſçait défendre les Rois **.....
Monſtre! tremble à ton tour à l'aſpect du ſupplice,
Que ton lâche forfait preſcrit à ma juſtice.....

LE DERVIS.

Va, quel qu'il ſoit, mon œil le verra ſans frémir;
Le Ciel guida mon cœur, il ſçaura l'affermir.
J'avois prévu les maux où mon zele m'expoſe.

---

* Le Dervis tire un poignard, & veut frapper Tamerlan.

** Tamerlan lui arrache le poignard.

En tombant ſous tes coups, j'en bénirai la cauſe.

TAMERLAN.

Tu me braves encor !... Arbitre des humains,
Tu ſouffres ces horreurs : quels ſont donc tes deſ-
ſeins ?.....
Le fanatiſme affreux, le faux zele, la rage,
Imitent tes Martyrs juſques dans leur courage,
Et l'impie aveuglé ſans remords, ſans effroi,
Brave comme eux les maux qu'il croit ſouffrir pour
toi ! *...
Non, il ne mourra point.... Ta fureur téméraire
Attend en vain la mort.... Ce ſeroit un ſalaire:
Ma juſtice t'apprête un ſupplice plus grand....
Ouvre les yeux, Dervis, & connois Tamerlan;
De nos Religions *connois la différence*, **
La tienne t'inſpira *le meurtre & la vengeance*,
La mienne, *quand ton bras* cherche *à m'aſſaſſiner*,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.
Si d'un juſte remord ma clémence eſt ſuivie,
Je m'applaudis déja de te laiſſer la vie;

* Tamerlan rêve un inſtant.

** Ces quatre vers ſont de M. de Voltaire, qui dans ſa Tragédie d'Alzire, les fait dire à Guſman, dans une circonſtance à peu près ſemblable. Il n'eſt pas étonnant que deux grands Hommes ſe rencontrent; & les vers de M. de Voltaire ſont trop beaux pour n'en point orner cette Scene.

Si pour jamais ton cœur dans le crime eſt plongé,
Puiſque tu te connois, je ſuis aſſez vengé.
Va-t-en... Ciel! ſe peut-il qu'un monſtre déteſtable,
Noirci de tant d'horreurs, ſoit pourtant mon ſemblable!....

SCENE VI.

TAMERLAN, MONESES.

MONESES.

O Magnanime Empereur! ſi jamais un mortel opprimé ne ſe proſterna en vain au pied de ton trône; permets qu'un malheureux, réduit au dernier déſeſpoir, embraſſe tes ſacrés genoux; qu'il oſe déplorer l'excès de ſon infortune, juſqu'au moment où ta pitié (ſeule reſſource qui me reſte!) m'ordonnera de vivre encore.

TAMERLAN.

Leve-toi, Prince, & gardes-toi de me faire trop connoître toute l'étendue de ton mérite; les droits qu'il t'acquerroit dans mon cœur, pourroient faire ſoupçonner ma juſtice. Je la dois au dernier des humains; c'eſt par elle que je me crois digne de ma Couronne & de la protection du Ciel. Oſe donc, en me parlant, ne voir en

moi qu'un Monarque qui ne ſe prévaut de ſa puiſſance que pour protéger la vertu.

MONESES.

Un ſeul eſpoir bornoit tous mes vœux, mon cœur ne reſpiroit qu'après l'inſtant qui devoit l'accomplir: cet eſpoir m'eſt ravi! Cette ſœur que j'adorois, cette ſœur dont la captivité me coûta tant de larmes.....

TAMERLAN.

Je me rappelle ton hiſtoire : j'ai vu dans le récit que tu me fis de tes malheurs, avant le combat, les ſentimens peu ordinaires que cette ſœur avoit pu t'inſpirer : mon cœur en fut ému. Parle donc, qu'attens-tu de mon amitié? Sois ſûr de l'obtenir.

MONESES.

Permets d'abord que je m'excuſe envers toi; que je te ſupplie de me pardonner un menſonge : c'eſt l'amour qui me le fit commettre! elle n'eſt point ma ſœur .... Non, le ſang n'inſpira jamais des ſentimens auſſi tendres; l'amour ſeul put les faire naître. C'eſt mon amante, elle alloit être mon épouſe, lorſque l'indigne Bajazet.....

TAMERLAN.

Elle eſt en ſa puiſſance, eſpere tout. Malgré la férocité de ſon caractere, tu pourras bientôt

revoir..... J'ai vu ce matin une Cap-
ont les charmes auroient attendri l'ame
vion même. Déja mes yeux en étoient
ité; un eſclave m'a dit que c'étoit l'é-
le Bajazet : à ces mots, détournant à re-
es regards, j'ai ordonné qu'on la con-
lans ſa tente.

MONESES.

as! voilà ma perte!..... Seigneur,
mon Arpaſie!....

TAMERLAN.

aſie?

MONESES.

, Seigneur, elle-même!.....

TAMERLAN.

n de nous deux ſe trompe ici..... Je te
e l'épouſe de Bajazet.

MONESES.

épouſe?..... Croit-il ce titre affreux
: de réparer l'horrible violence....

TAMERLAN.

alheureux Prince! je preſſens ton in-
:....

MONESES.

Peux-tu me plaindre, & ne pas me venger?..... O généreux Tamerlan! * père des opprimés! laisse agir la bonté de ton ame; ne sacrifie pas ta tendresse; regarde en pitié ma jeunesse: ne mens pas que l'opprobre & le désespoir flétrissent à jamais tous mes jours. Ta justice me doit mon Arpasie: daigne la rendre à ma tendresse, à ma douleur, à mes transports, à mon cœur expirant! Hâte-toi, respectable Monarque..... Tandis que je respire encore, ah! que ce soit pour bénir tes bontés!..... O ma chere Arpasie!.....

TAMERLAN.

Trop infortuné Moneses! pourquoi l'honneur s'oppose-t-il à ta demande? Arpasie n'est elle pas l'épouse de Bajazet? Voudrois-tu que mon amitié pour toi rompît des nœuds que l'Univers entier regarde comme aussi sacrés qu'indissolubles? Voudrois-tu que Tamerlan commît une injustice, pour te prouver combien il est sensible à tes maux?

MONESES.

Le Ciel n'a-t-il point reçu nos premiers sermens?.....

TAMERLAN.

En est-elle moins son épouse?.....

* Il tombe à ses genoux.

Mais ! je vois que le déſeſpoir ſeul t'inſpire...

MONESES.

Hélas ! je le ſens trop, Seigneur, & j'en rougis..... Fuyons, allons cacher ma douleur & ma honte; dérobons-les aux yeux de l'Univers !..... Allons enſevelir ma gloire, mes exploits & l'eſpoir même d'exciter jamais la pitié.

TAMERLAN.

Ecoute la vertu : ſa voix eſt faite pour dompter les paſſions d'un cœur tel que le tien. Le premier moment où je t'ai vu t'a donné des droits ſur mon eſtime : & ta noble franchiſe a abrégé pour toi dans mon cœur, tous les préliminaires de l'amitié. Tu m'es trop cher pour qu'une femme me prive d'un ami tel que toi. Séche tes pleurs, cache-moi ta foibleſſe, donne-moi tout entier à la gloire, entrons tous deux dans la carriere de l'immortalité. Tu rougiras bien-tôt des larmes que l'amour t'arrache, en travaillant avec moi au bonheur du monde.

MONESES.

C'eſt ainſi que notre génie tutélaire nous rappelle toujours à nos devoirs, juſqu'au moment où l'homme, incapable de ſe corriger, tombe, & cede à ſon mauvais ſort !..... O divin Tamerlan ! ta voix eſt pour moi celle

du Ciel même. Mais, hélas ! rien ne peut calmer les tranſports de mon cœur....

TAMERLAN.

Le déſeſpoir eſt le ſommeil de l'ame ; oſe combattre, tu les vaincras. Les travaux de la guerre, tes moindres ſuccès, ranimeront bientôt ton courage, & cette noble ardeur, ſeule digne de remplir le cœur d'un Héros. L'Amour eſt enfant du loiſir, il meurt avec ſon pere.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente la Tente de Bajazet.

HALY, LE DERVIS.

HALY.

JE te revois vivant après un pareil attentat!.. Rien ne peut égaler ma ſurpriſe!

LE DERVIS.

J'avoue qu'elle eſt fondée. Mais c'eſt un principe de la nouvelle Religion que ſon favori lui a inſpirée : les Chrétiens ſe font un mérite de pardonner à leurs ennemis, duſſent-ils s'expoſer à s'en voir encore offenſés..... Je n'ai pu venger le Sultan au gré de mes deſirs : Mais un nouvel eſpoir me luit, & je me flatte encore de pouvoir lui rendre la liberté.

HALY.

Le Ciel & Bajazet récompenſeront ton zele!... Mais, quel eſt ce nouveau projet?

du Ciel même. Mais, hélas ! rien ne peut calmer les tranſports de mon cœur....

TAMERLAN.

Le déſeſpoir eſt le ſommeil de l'ame ; oſe combattre, tu les vaincras. Les travaux de la guerre, tes moindres ſuccès, ranimeront bientôt ton courage, & cette noble ardeur, ſeule digne de remplir le cœur d'un Héros. L'Amour eſt enfant du loiſir, il meurt avec ſon pere.

Fin du troiſieme Acte.

CENE III.

Le Théatre change.
roit endormie ſur un lit de repos.

HANSON.

MMEIL ! tes pavots enchanteurs
pendent le poids de nos chaînes :
ſeul, par d'aimables erreurs,
te nos plaiſirs, & ſoulage nos peines.

❦

'eſt par toi que la jeune Iris,
etrouvant l'amant qu'elle adore,
e voit dans les bras de Tircis,
, & croit braver le Tyran qu'elle abhorre.

❦

endre Amour, d'un ſi doux ſommeil,
aiſſe-lui goûter tous les charmes :
etarde l'inſtant du réveil...
tu reverras trop tôt couler ſes larmes !

LE DERVIS.

Je viens de rencontrer le Général des Tartares, le fier Omar ; tu le connois ſans doute ?

HALY.

N'eſt-ce pas lui qui commande ici à la garde du Sultan ?

LE DERVIS.

Lui-même. J'ai lu dans ſes yeux que ſon ame étoit agitée de quelque paſſion violente ; & l'ancienne amitié qui nous lie, m'a donné la hardieſſe de l'interroger. Il m'a appris, qu'enchanté des attraits de la fille du Sultan, il avoit demandé cette Captive à Tamerlan, comme un prix de ſes ſervices ; & que Tamerlan, obſédé par Axalla, la lui avoit refuſée.... Juge, mon cher Haly, ſi j'ai négligé d'irriter ſon reſſentiment ! & de lui peindre ce refus comme l'affront le plus humiliant qu'il pût recevoir de la part du Chrétien Axalla !.... Mais j'apperçois Omar. Seconde-moi : nous diſpoſerons bien-tôt de lui.

SCENE II.

Les mêmes Acteurs, OMAR.

OMAR, *à part.*

NOn.... Si je pardonne cette offenſe, je ſuis leshonoré..... Voilà donc le prix de mon :ele ? C'eſt ainſi qu'il me récompenſe des ſoins ue j'ai pris pour rendre ſon nom ſi glorieux ? our l'avoir élevé ſur un Trône que tous nos eigneurs Tartares avoient droit de lui diſpu- uter ? Pour l'avoir défendu contre toutes les ntrepriſes de ſes rivaux ?..... Je ne demande u'une Captive, & l'ingrat m'oppoſe les droits le ſon favori, d'un Chrétien !.. Juſte Ciel !..

LE DERVIS.

Pourquoi vous plaindre, brave Omar ? Qui vous empêche de venger votre injure ?.... Ce que vous demandiez n'eſt-il pas en votre puiſſance ?

OMAR.

Oui, ſans doute, & je prétens m'en emparer en dépit d'un indigne rival & de Tamerlan même.

HALY.

La violence eſt inutile, quand tout concourt

à ſeconder vos vœux. Notre ſublime Sultan peut-il deſirer un gendre plus illuſtre que ſe généreux Omar ? Attendez-vous, Seigneur, à recevoir de la main d'un pere celle que l'ingratitude de Tamerlan oſa vous refuſer ?

OMAR.

Cette idée flatte mon reſſentiment..... Quelle ſeroit la reconnoiſſance de ton maître envers celui qui briſeroit ſes chaînes, qui lui rendroit la liberté, qui le rétabliroit dans ſon Empire, qui le vengeroit enfin de ſon plus mortel ennemi ?

HALY.

Son bienfaiteur n'auroit qu'à deſirer, l'effet ſuivroit ſes vœux....*

OMAR.

Ces trompettes annoncent Tamerlan. Il revient encore offrir la paix à Bajazet. Retirons-nous..... Venez achever de m'inſtruire.... Divin Prophete ! punis-moi, ſi je perds l'occaſion de me venger.

* On entend les trompettes.

SCENE

SCENE III.

Le Théatre change.

IRPASIE paroît endormie ſur un lit de repos.

CHANSON.

SOMMEIL ! tes pavots enchanteurs
Suſpendent le poids de nos chaînes :
Toi ſeul, par d'aimables erreurs,
Augmente nos plaiſirs, & ſoulage nos peines.

❀

C'eſt par toi que la jeune Iris,
Retrouvant l'amant qu'elle adore,
Se voit dans les bras de Tircis,
Reſpire, & croit braver le Tyran qu'elle abhorre.

❀

Tendre Amour, d'un ſi doux ſommeil,
Laiſſe-lui goûter tous les charmes :
Retarde l'inſtant du réveil...
Hélas ! tu reverras trop tôt couler ſes larmes !

Déja ſon tranſport la trahit :
Ses pleurs inondent ſon viſage....
Tout ſon bonheur s'évanouit ;
Et le réveil en vain en rappelle l'image !

ARPASIE, *s'éveillant.*

O Mort ! faut-il que mes yeux fatigués veillent & languiſſent en attendant le repos ſecourable que toi ſeule peut me donner ?..... En vain mille chemins nous ſont ouverts pour aller juſqu'à toi, ſi la religion auſtere s'offre toujours ſur le paſſage, & nous défend de te chercher !..... Réduite au comble du malheur, *Lucrece* a pu verſer ſon ſang, *Porcie* a pu conſumer ſes entrailles ; elles ont mis fin à leurs peines : le même droit nous eſt ôté !.... Arrête, réfléchis donc, malheureuſe Arpaſie ! ſonge aux devoirs que ta loi t'impoſe : fais plus encore que la fille de *Caton* ; oſe être malheureuſe !....

SCENE IV.

ARPASIE, TAMERLAN, *ſuite*.

TAMERLAN.

QUand la fortune favoriſe un guerrier; quand la beauté captive encore l'éclat de ſa victoire, Bellone & ſes horreurs rentrent dans ſes enfers; les plaiſirs & l'aimable confiance ſuccedent aux terreurs qu'inſpiroit l'incertitude de l'événement, & le bruit affreux des armes.... Pardonnez, belle Sultane, ſi le tumulte d'un camp ne m'a point permis de vous rendre à mon gré tous les honneurs qui vous ſont dus. Le Ciel, s'il ne trompe mes vœux, me procurera bien-tôt l'occaſion de m'acquitter plus dignement envers vous.

ARPASIE.

Hélas! Seigneur, depuis l'inſtant fatal où je me ſuis vue forcée de recevoir un titre que j'abhorre, tout m'eſt indifférent, j'ai tout oublié. Les ſceptres & les fers ſont d'un prix égal à mes yeux, la mort ſeule peut fixer les vœux de la triſte Arpaſie.

TAMERLAN.

Lorſque d'auſſi beaux yeux verſent des lar-

mes, le Ciel les partage ſans doute. Appui de la vertu, protecteur de l'innocence perſécutée, ne croyez point, Madame, qu'il puiſſe être inſenſible à vos plaintes. Parlez, belle Sultane; hâtez-vous de m'apprendre la cauſe de vos ennuis; comptez enfin ſur un pouvoir, dont je me croirois indigne, ſi je ne l'employois à vous venger.

ARPASIE.

Je ne rejette point vos offres, généreux Tamerlan; mais le deſtin d'Arpaſie eſt d'être malheureuſe; l'eſpoir même d'un meilleur ſort ne ſçauroit entrer dans ſon ame! je vois gronder autour de moi la tempête; & les malheurs qui m'environnent ne me paroiſſent inſupportables, que dans l'eſpoir de ne point être immortelle..... Il m'eſt pourtant affreux de vous rappeller en ma mémoire, ô ma triſte deſtinée & chere patrie! cheres compagnes de ma jeuneſſe; & vous, illuſtres auteurs de ma vie, tendres & généreux parens, que vous retracez dans mon cœur un ſouvenir douloureux! Mes infortunes ont ſans doute creuſé votre tombeau: mais vous ignorez celui de mes malheurs dont je gémis le plus!..... Anges des Cieux, s'il faut long-tems ſupporter tant de maux, donnez-moi votre conſtance.

TAMERLAN.

Eh quoi! Madame, ne puis-je vous offrir que ma pitié?..... Hélas! que j'ai lieu de le

craindre! je n'oſe même vous interroger davantage: quel que ſoit le bien que vous avez perdu, je crains que l'honneur ne m'interdiſe l'eſpoir de pouvoir vous le rendre.

ARPASIE.

Non, Tamerlan; ce n'eſt pas mon intention. La foibleſſe de mon ſexe m'arrache des larmes, mais mon courage ſurpaſſe peut-être celui de bien des hommes. Songez que je ſuis *Grecque*, & que j'ai les vertus de ma nation; que je deſcends de ces fameux Héros, dont l'univers célebre encore la mémoire; & qu'il eſt peu de maux capables d'abattre un cœur *Spartiate* animé d'un courage *Chrétien*.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs.

BAJAZET, *paroît dans le fond du Théatre.*

BAJAZET, *à part.*

QUel ſort eſt donc le mien? L'idée même du repos ne peut entrer dans mon imagination. Les noires images qui l'occupent, ſemblent former un cercle où de nouveaux ſujets de peines ſuccedent ſans ceſſe aux premiers!.... Quelle nouvelle horreur s'empare de mes

ſens ?..... O rage infernale ! ce ſpectacle manquoit à mon déſeſpoir. Le traître achève de triompher de moi : il me ravit l'objet de ma tendreſſe, il viole le dernier aſyle de ma félicité !.....

TAMERLAN.

Je venois encore t'offrir la paix : mais les ſentimens que je lis dans tes yeux, me prouvent que le moment de ta liberté ſeroit encore celui qui verroit renaître le malheur du monde.

BAJAZET.

Et tu comptois, ſans doute, négocier cette paix avec la Sultane ? Tu te flattois, ſans doute, en te relâchant du côté de la fortune, d'être indemniſé par l'amour ?

ARPASIE, *à part.*

Ciel ! que dit le Tyran ?....

BAJAZET.

C'eſt donc ainſi que tu recherches mon amitié ? Telle eſt donc enfin, cette généroſité dont Tamerlan ſe vante ?

TAMERLAN.

Les fureurs qui t'inſpirent ſans ceſſe, répandent ſur tes diſcours une obſcurité qui m'empêche d'en bien pénétrer le ſens..... Si tu

veux que j'y réponde, dévoile cette énigme?

BAJAZET.

Si c'eſt une énigme, tu vois ma honte : c'en eſt le mot..... Juge-moi, maintenant, divin Prophete! Et toi, Ciel équitable, condamne, ſi tu le peux, les tranſports de ma rage!..... Un miſérable, né pour porter des fers, oſe à mes yeux, porter les ſiens ſur l'épouſe d'un Monarque! & je pourrois me taire?....

TAMERLAN.

Si j'avois été capable d'en concevoir l'idée? ſi ma vertu l'avoit pu permettre, répons-moi, Bajazet; quel pouvoir m'auroit empêché de diſpoſer de ma Captive? Quel frein auroit pu retenir les deſirs d'un vainqueur, qui n'a de loix à recevoir que de ſa volonté?.... Mais, calme tes tranſports : Tamerlan veut bien t'avouer qu'il ſçait ſe contraindre, & donner des bornes à ſes vœux.

BAJAZET.

Non, perfide, tu m'en impoſes. Que venois-tu faire en ces lieux? Quel motif pouvoit t'y conduire, ſi ce n'étoit celui de mon déshonneur?..... Ne t'ai-je pas ſurpris avec elle? Ne lui parlois-tu pas le langage de l'amour? N'ai-je point vu tes yeux attachés tendrement ſur les ſiens, exprimer des deſirs dont ta bouche n'oſoit peut-être point lui faire l'aveu?...

Ma vie eſt ſans doute le premier ſacrifice que ta flamme adultere exige : hâte-toi de me la ravir ; je l'ai traînée trop long-tems dans l'opprobre.

TAMERLAN.

Prens garde, Bajazet, n'acheve point de m'irriter ; ſouviens-toi que je ſuis homme, & ne me force point d'oublier ce que je dois à ton état. Tu viens de toucher l'endroit le plus ſenſible de mon ame, tu viens d'attaquer mon honneur, ce fier Tyran de l'ame d'un Héros, que l'ombre du ſoupçon inſulte. Prens garde, dis-je : Ton ſouffle impur ne ternira pas impunément de ternir ma gloire !

ARPASIE.

Ciel ! j'entens ces horreurs, & je puis me taire ! Je vois mon innocence déchirée par une main barbare, & je n'oſerai la défendre... Sultan trop inhumain ! puis-je encore te croire un cœur ſenſible ?..... Oublies-tu que tu m'as arrachée du ſein de ma patrie, des bras de mes parens déſolés, de l'aſyle de mon bonheur, des bras enfin du plus tendre des amans ? Oublies-tu que ton horrible violence, en me perdant pour jamais, en me rendant odieuſe à mes yeux mêmes, me livre au plus affreux déſeſpoir ?.... Et ta rage n'eſt point encore ſatisfaite ! tu veux m'ôter le ſeul bien qui me reſte, tu veux me ravir ma vertu !....

BAJAZET.

Ne crains rien; je ne puis te ravir celle de ton ſexe, l'affectation, l'orgueil, l'ingratitude, l'inconſtance, même dans les plaiſirs qui lui ſont chers.....

ARPASIE.

Ah! c'eſt parmi les femmes de ta nation que tu pouvois trouver une épouſe de ce caractere: la Grece ne produiſit jamais de tels monſtres. Ce n'eſt point là où les Eunuques les plus difformes, où les murs & les fers forcent les femmes d'être vertueuſes. Apprens, cruel, que le vice dont ta rage oſe me ſoupçonner, m'eſt en horreur, non pas parce que je te crains, mais parce que la nobleſſe de mes ſentimens, parce que la pureté de mon ame craignit toujours d'en concevoir ſeulement la penſée.

TAMERLAN.

Quelle injuſtice, ô Ciel! qu'un pareil caractere éprouve un ſort ſi malheureux!..... Ouvre les yeux, aveugle Bajazet! vois le Ciel (malgré ton indignité) t'offrir le plus grand des bonheurs..... Ta fureur forcera-t-elle encore cette main libérale à ſe refermer pour toi? Te verra-t-on toujours être toi-même ton plus implacable ennemi?

BAJAZET.

Et c'eſt toi, qui prétens me rendre heu-

reux? Toi, qui m'as ravis ma Couronne & ma gloire, & qui ne m'offre la vie, que pour jouir plus long-tems de mon opprobre?..... Méprisable hypocrite! va, je connois ton cœur: ces dehors vertueux n'en imposent point à Bajazet; mes yeux en percent les replis, & je le vois brûler d'une flamme adultere.

TAMERLAN.

Faut-il que tu sois dans mes fers!.... Ah! que n'es-tu encore à la tête de ce monde de soldats dont le sang vient d'inonder nos campagnes, pour que je puisse te forcer, après t'avoir abbatu sous mes coups, d'avouer toute ton infamie!

BAJAZET.

Ainsi mes reproches te touchent: je suis au comble de mes vœux. Tu m'entendras donc sans cesse faire retentir à ton oreille les noms odieux d'adultere & de perfide, d'indigne ravisseur, qui abuse de son pouvoir pour violer les droits les plus sacrés des humains.

TAMERLAN.

Si l'état misérable où je te vois réduit, ne te défendoit encore dans mon cœur, un seul mot de ma part, ainsi que le tonnerre, confondroit ton orgueil!.....

BAJAZET.

t'en défie: mon ſort eſt au-deſſus de toi;
ſerois.

TAMERLAN.

n'oſerois ! Tu es enfin parvenu au point
irriter ! tu vas périr..... Hola, Gar-
..... Saiſiſſez le Tyran, & que ſa mort
à la fois l'univers & Tamerlan *.....

BAJAZET.

'approuve, il faut immoler l'époux, pour
en paix de l'épouſe.

TAMERLAN.

'on le mene à la mort.

ARPASIE, *à genoux.*

! Seigneur, j'implore votre clémen-
.... Au nom de votre gloire, au nom
tre renommée qui fixe les vœux d'une
généreuſe, daignez révoquer cet arrêt
int!.....

TAMERLAN.

op reſpectable épouſe d'un monſtre in-
de vous poſſéder, pouvez-vous encore
emander ſa grace ?

Les Gardes entourent Bajazet.

BAJAZET.

Non, j'en jure par le Ciel! je refuſe une vie achetée au prix de ma honte..... La mort va me délivrer à la fois de mes maux, & de la vue d'une épouſe infidelle.

ARPASIE, *à Tamerlan.*

Ne l'écoutez pas, Seigneur; mépriſez ces vains tranſports; n'écoutez que votre vertu; laiſſez vivre Bajazet, & ſauvez Arpaſie des atteintes de la calomnie. Songez aux interprétations ſiniſtres dont votre vengeance peut être ſuſceptible; ſongez à la poſtérité, à qui peut-être votre nom & le mien ſeront pour jamais en horreur.

TAMERLAN.

Je vous admire, Madame!..... Oui, je vous obéirai; je vous ſuivrai, quoique de loin, dans la carriere brillante que vous tracez à mes yeux..... Vis, malheureux Sultan; ma raiſon reprend tout ſon empire: je me retrouve Tamerlan*..... Rompons pourtant cet entretien, prévenons le danger que tu voudrois peut-être affronter encore: la victoire m'a trop coûté, pour que je m'expoſe à en perdre le fruit..... Éloigne-toi, ** fuis, Tamerlan!

* Les Gardes s'en vont.

** A part.

beauté unie à la vertu, prend ici trop d'em-
e ſur ton cœur... Si tu balances encore un
ment, tu vas te voir eſclave de l'amour...

SCENE VI.

BAJAZET, ARPASIE.

BAJAZET.

Quels nouveaux affronts, à quels nou-
aux malheurs ſuis-je donc réſervé? Pour-
oi le Ciel m'a-t-il envié le bonheur de mou-
r dans la chaleur de mon emportement?
ans cet inſtant heureux, où bravant la puiſ-
nce de mon rival, je me croyois égal à lui?
ans ce moment enfin où (quoique malgré
oi) je goûtois la douceur de te croire ver-
ueuſe?..... Pourquoi m'as-tu fait rendre une
ie que je déteſte? Eſt-ce pour triompher plus
ong-tems de mon malheur?..... Mais je ſuis
bre encore, & je ſçaurai profiter de cette li-
erté pour vous tromper, pour vous braver
ous. La mort affranchira bien-tôt mon ame
es paſſions & des maux qui la dévorent.....
t toi, Prophete, ſi tu l'es, entens ma voix!
on *Paradis* n'a plus rien qui me tente. Qu'on
e me vante plus les délices & les plaiſirs ſans
ceſſe renaiſſans dont tu flattes la ſenſualité de
es zélés ſectateurs; les femmes en doivent, dit-

on, faire le principal ornement ; j'y renonce.

SCENE VII.

ARPASIE, *ſeule.*

O Mon cœur ! peux-tu ſoutenir de ſi mortelles atteintes ?..... Non ; l'amour, ſa douleur, & les reproches affreux que je viens d'eſſuyer ont enfin abbattu mon courage ; je ſens que je ſuis femme, mes larmes coulent, je cede à mon déſeſpoir, & la mort va bientôt exaucer mes vœux..... Que vois-je ? Moneſés ! Hélas, il vient recevoir mes derniers adieux..... Ce jour va nous ſéparer pour jamais !.....

SCENE VIII.

MONESES, ARPASIE.

MONESES.

Ai-je déja le pied dans le tombeau ? Ta voix autrefois ſi ſonore & ſi flatteuſe pour mon cœur, ne frappe plus mon oreille que d'un ſon lugubre & ſans force ! mes yeux appeſantis, s'ouvrent en vain à la lumiere, l'éclat du So-

ceil même n'a plus pour eux que des téne-bres !..... Je te vois pourtant encore: c'eſt le dernier ſervice qu'ils me rendent..... Je n'ai plus qu'à mourir.

ARPASIE.

Hélas ! cher Moneſés, que nous fûmes jadis heureux ! O jours trop tôt paſſés ! jours aimables qui ne renaiſſiez que pour varier & multiplier nos innocens plaiſirs, qu'êtes-vous devenus ? Sans craintes, ſans jalouſies, ſans obſtacles de la part de nos proches, l'amour ſeul occupoit nos ames, l'amour ſeul rendoit tous nos momens delicieux !....,

MONESES.

Arrête, chere Arpaſie : Garde-toi de rappeller notre bonheur paſſé : ce ſouvenir eſt trop inſupportable, il nous diſtrairoit trop ; une douleur tranquille doit être le partage de nos derniers momens.... Puiſſances éternelles, * ſoyez témoins des derniers ſentimens d'un cœur dont la ſincérité vous eſt connue ! d'un cœur qui n'aima jamais qu'Arpaſie, qui ne reſpira que pour elle, & qui ne meurt enfin que pour l'avoir perdue !.....

ARPASIE.

Ah ! cher amant, tandis que tu me parles

* Il ſe met à genoux.

l'approche de la mort affoiblit par dégré des tendres accens. Laiſſe-moi le tems de t'exprimer à mon tour ce que je ſentois pour toi!... Oui, mon cher Moneſés, tout ce que la nature & l'amour peuvent inſpirer au cœur le plus ſenſible, n'égaloit point ma tendreſſe pour toi: Moneſés l'occupoit tout entier..... Que dis-je? Moneſés y eſt encore, mon ame ne vit que pour la ſienne; & mon dernier ſoupir prononcera le nom de mon amant!

MONESES.

C'en eſt aſſez, cher Arpaſie..... *O mon* ame, tu peux maintenant courir au repos: tout eſt fini pour toi dans l'univers.

ARPASIE.

Pourquoi ne puis-je t'arrêter? Pourquoi le jaloux honneur m'envie-t-il la douceur de paſſer avec toi le peu d'inſtans qui nous reſtent?.... Hélas, ſi nous mourrions enſemble, les horreurs de ce moment n'auroient rien d'affreux pour moi; l'amour écarteroit les phantômes que la crainte offre toujours alors à nos yeux; ſes feux éclaireroient ce paſſage lugubre, & le rendroient ſans doute agréable à nos regards ſurpris. O mort! c'eſt dans ton ſein qu'expirent les maux des mortels; c'eſt toi dont la main bienfaiſante ouvrent les portes de l'*Eliſée* aux amans malheureux!

SCENE

SCENE IX.

BAJAZET, OMAR, HALY, LE DERVIS.

BAJAZET, *à Omar.*

OUi, je jure par le glorieux tombeau de notre Prophete, par le ſacré Temple de la *Mecque*, que tu ſeras l'époux de ma fille; que je te rendrai ſi puiſſant que les Monarques mêmes envieront ton ſort, & te regarderont comme un demi-Dieu! pourrois-je faire moins pour celui qui remplit le plus ardent de tous mes deſirs, pour celui qui me met en état de remplir ma vengeance!.....

OMAR.

Douze des plus puiſſans Seigneurs Tartares ont juré de me ſeconder, & de faire paſſer dès demain, leurs Troupes de notre côté. Le jour commence à baiſſer, préparez-vous pour la fuite vers le milieu de la nuit. Les corps de Troupes à travers deſquels il faut que vous paſſiez ſont ſoumis à mes ordres, & favoriſeront votre évaſion.

LE DERVIS.

Je répons dès-à-préſent, magnanime Sultan;

de ta liberté. Tamerlan eſt déja retiré dans ſa tente avec pluſieurs de ſes courtiſans ; & ceux qui nous environnent ſont tous de ton parti... Mais, que vois-je ? Le Prince Italien & le triſte Moneſés ne ſont point encore retirés !.....

BAJAZET.

L'un en veut à ma fille, & l'autre à mon épouſe.

OMAR.

Ils ſont à nous, Seigneur, Axalla eſt ſans ſuite, je le garantis votre priſonnier..... Je pars pour l'arrêter, vous diſpoſerez de ſon ſort.

BAJAZET.

Suis-le, vole, Haly. Arrête Moneſés, je veux auſſi l'avoir en ma puiſſance.

SCENE X.

BAJAZET, LE DERVIS.

LE DERVIS.

REdoutable Seigneur, oſerois-je te conſeiller d'épargner Axalla juſqu'au moment où tu n'auras point à craindre les Parthes ? Ce ſera

toi un gage contre la fureur de Tamerlan ; u pouvois emmener avec toi ce Prisonnier, ourroit être d'une grande reſſource.

BAJAZET.

pprouve ton conſeil, &, quoique je le , & comme mon ennemi, & encore plus ie Chrétien, je deſire maintenant de me cher.

LE DERVIS.

les apperçois, Seigneur..... La fortune nt à vous, & ce premier ſuccès annonce le ſe repent déja de vous avoir trahi.

SCENE XI.

JAZET, LE DERVIS, OMAR, XALLA, SELIMA, *pleurant dans le fond du Théatre.*

AXALLA, *à Omar.*

ne t'appellerai point traître, ce nom eſt e au-deſſous de ton crime: ton ingratienvers le plus généreux & le plus digne des erains, eſt un forfait que je ne puis qua-. Le premier des Anges rebelles eſt le être qu'on puiſſe croire plus odieux que

toi: acheve, malheureux, ſuis les traces de ton modele.

OMAR.

Donne un libre cours à ta rage; appelle ton indigne maître au ſecours de ſon favori: je te tiens maintenant, & tu paieras bien cher l'aveugle préſomption qui te rendit mon rival.

BAJAZET.

Raſſure-toi, Chrétien: Bajazet ſeul diſpoſera de ton ſort. Mérite ma pitié, en conſentant de fuir avec moi, & de m'aider dans ma vengeance. Si tu balances, il faut mourir.

OMAR.

Qu'entens-je!.... Quel eſt donc le deſſein du Sultan?

LE DERVIS, *à Omar.*

Calmez-vous, je vous en ſupplie.... Votre rival eſt deſtiné à la mort; le Sultan ne *differe* que pour notre ſûreté commune. Ecoutez-moi tranquillement *....

AXALLA.

Sultan, je ne trahirai point mon maître & mon ami: ordonne mon trépas.

* Le Dervis parle à l'oreille d'Omar.

BAJAZET.

Tu ſeras ſatisfait..... Qu'on appelle les Muets.

SELIMA, *à genoux.*

O mon pere! Si Bajazet voit encore ſa fille en moi, s'il ne m'a pas dévouée au comble de l'infortune, ſi ma voix, mon devoir, mon amour filial ont encore des droits ſur ſon cœur; qu'il daigne révoquer cette horrible ſentence!.....

BAJAZET.

Leve-toi, Selima. Cet eſclave a oſé rejetter mes offres, il mérite la mort. Cependant, à ta priere, je veux bien encore lui offrir la vie.

SELIMA.

Le Ciel m'inſpire ce que je dois faire pour le ſauver..... O Axalla! t'eſt-il donc ſi aiſé de m'oublier? Peux-tu, ſans regret, te réſoudre à ne me plus voir jamais? A m'abandonner ici, pour pleurer ton ſort, pour gémir ſans ceſſe ſur la triſte deſtinée de mon amant? Oſe-tu penſer, ingrat, que rien ne puiſſe jamais me conſoler de ta perte?.....

AXALLA.

Que tu connois peu les tourmens de mon ame! tu m'accuſe d'indifférence & d'ingrati-

tude? Tu ne lis donc pas dans mes yeux ce
ſe paſſe dans mon cœur ?..... Ah ! cache-
plutôt les tiens, ſauve-moi du péril de
tes charmes; je crains d'y ſuccomber; la
ſon, en te regardant, me devient par deg
moins odieuſe..... L'honneur combat
foiblement; je me perdrois ſans doute....
Non, il ſera vainqueur !..... Retire-
je veux mourir.

BAJAZET.

Eh bien ! qu'il meure.... Je rougis d'a
attendu ſi long-tems.....

SELIMA.

Ah ! Seigneur, un inſtant de grace, je
dans ſes yeux quelqu'ombre d'irréſolut
j'eſpere encore de le faire conſentir à
volonté..... Cher Axalla, feins du m
de te rendre... Quoi, rien ne peut t'abba
Ah ! cruel, eſt-ce ainſi que tu m'aimes ?.

AXALLA.

Ceſſe de déchirer mon cœur. Eſt-ce à t
hâter ma honte? J'affronterois pour to
maux les plus affreux, rien n'étonneroit
courage..... Mais il faut trahir Tame
le Ciel même ne pourroit m'y réſoudre.

SELIMA, *courant à Bajazet.*

Seigneur, il s'attendrit, je le vaincrai !.

Accordez-moi le tems, je répons de ma victoire.

BAJAZET.

Vois tout l'empire que tu as ſur le cœur de ton pere : je differe ſon ſupplice juſqu'à minuit. Songe à bien employer ce tems. Si tu parviens à le perſuader, il vivra ; ou tu ſeras toi-même forcée d'avouer qu'il mérite la mort.

AXALLA.

Non, Sultan, c'eſt prolonger la rigueur de mon ſupplice ; tu me vois prêt à le ſubir.

SELIMA.

Arrête !.... Tu veux donc nous perdre tous deux ? Ne m'envie pas l'eſpoir de te ſauver... Ciel ! exauce mes vœux ; ce n'eſt pas pour moi, c'eſt pour mon amant que je tremble : oublie pour un inſtant le ſoin de l'univers, réunis ſur lui toutes tes attentions !

SCENE XII.

BAJAZET, OMAR, LE DERVIS, HALY.

BAJAZET.

Moneſés eſt-il arrêté?.....

HALY.

Oui, Seigneur.

BAJAZET.

Grace au Ciel!.... Je reſpire. Un nouveau ſentiment de grandeur rentre dans mon ame; je la ſens renaître, & ſecouer le poids honteux de l'infamie: je me retrouve Souverain. C'eſt ainſi que l'Eternel *Ammon* ſe voila le viſage, lorſqu'il vit *Jupiter* mis en fuite par les *Tizans*, juſqu'au moment où, remonté ſur ſon Trône la foudre annonça à la terre, le retour de ſon Maître.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente la Tente de Bajazet.

ARPASIE.

TOut augmente l'horreur de cette nuit ; quelque démon, ennemi du genre humain, ſemble en redoubler l'épaiſſeur, & répandre dans les airs, l'épouvante & la mort !..... Une troupe d'eſclaves hideux vient d'arracher de ces lieux l'infortuné Moneſès : à peine vivoit-il encore, à peine put-il me dire, *adieu, chere Arpaſie*..... *Adieu pour jamais !*..... Je ne ſçais cependant quel ſentiment intérieur m'annonce la fin de tant de maux, & rend mes ſanglots moins douloureux..... Mais je ſçaurai bien-tôt mon ſort ; j'en apperçois le redoutable miniſtre.

SCENE II.

BAJAZET, HALY, ARPASIE.

BAJAZET, *à part, à Haly.*

C'Eſt à ta vigilance que je laiſſe le ſoin du reſte ; car enfin, mon cher Haly, un autre objet occupe encore ton maître ! malgré le trouble & les maux de mon ame, malgré les juſtes tranſports de ma jalouſie, cette ſuperbe ennemie de mon repos regne encore dans mon cœur. Je tente en vain d'en bannir, d'en étouffer l'idée, elle renaît ſans ceſſe des efforts mêmes que j'emploie pour la combattre.

HALY.

Pourquoi mon Empereur s'occupe-t-il de ce qui dépendra toujours de ſa volonté?....., Doute-t-il, lorſque le Ciel aura permis que Bajazet ſoit rétabli ſur ſon Trône, que ſon épouſe ne ſoit flattée d'être entiérement à lui?

BAJAZET.

Eh ! voilà le motif de mes craintes? je veux qu'elle me ſuive, je ne peux ſans elle, me réſoudre à la fuite. Mais tel eſt mon malheur ; ſi elle oſoit faire quelque réſiſtance, je ſens que je me perdrois plutôt que de l'aban-

onner au pouvoir de mes ennemis ; je l'aime ſſez pour m'expoſer à tout. Employons & la riere & la menace. Si rien ne peut la con-raincre, c'eſt à la force qu'il faut avoir re-ours. duſſai-je perdre & l'Empire & la vie ien ne peut me faire renoncer à l'objet de ma endreſſe..... Ecarte-toi un inſtant, cher Haly ; tu recevras bien-tôt mes derniers or-res.

SCENE III.

BAJAZET, ARPASIE.

BAJAZET.

JE l'avoue, Madame, notre derniere entre-vue a du me noircir dans votre eſprit : perdez-en la mémoire, & ſongez que l'amour ſeul a pu me rendre coupable envers vous.

ARPASIE.

Né pour être mon bourreau, & moi pour être ta victime, diſpoſe de mon ſort, je m'at-tens à tout. Peu m'importe que l'amour ou ta jalouſe rage, t'inſpire les nouvelles violences auxquelles ton accueil me prépare : je n'en ſerai pas moins malheureuſe ; tu n'en ſeras pas moins tyran.

BAJAZET.

Quoi! verrai-je toujours le courroux obſcurcir vos charmes? Aurai-je toujours à me plaindre de vous?..... Ah! Madame, pourez-vous ainſi démentir l'aimable caractere de votre ſexe! Né pour la tendreſſe, il s'emporte, il éclate quelquefois; mais ces tempêtes, ſemblables à celles de l'été, ſont auſſi courtes qu'impétueuſes, un inſtant voit renaître le calme; & vos beaux yeux, ainſi que le ſoleil, reprennent bien-tôt leur premier éclat.

ARPASIE.

Eh bien, pour l'honneur de ce même ſexe, que Bajazet croit avoir droit d'attaquer impunément, tu me verras toujours la même; je te verrai toujours des mêmes yeux.

BAJAZET.

Ainſi, tu ne vois en moi qu'un tyran? Eh bien, je le veux: mais ſonge à ne point abuſer de ma foibleſſe. Garde-toi de laiſſer échapper les momens que je veux bien donner à l'amour!..... Un cœur tel que le mien eſt ſenſible au mépris: ſes coups précedent la menace. Songe enfin que la patience eſt la moindre de mes vertus!.....

ARPASIE.

, barbare; rappelle-toi les

maux que tu m'as faits..... N'as-tu pas violé en moi tous les droits de mon ſexe, de l'honneur, de ma naiſſance? N'as-tu pas outragé en moi la nature & l'amour? Et puis-je enfin te voir ſans horreur? Puis-je te regarder comme mon époux?..... Non, le ciel & l'enfer ſeroient plutôt unis!

BAJAZET.

C'eſt donc en vain que je te prie? C'eſt donc en vain que Bajazet s'abbaiſſe devant toi?... Fléchis, ingrate, & conſens à me ſuivre, ou la mort ſuivra ton refus.

ARPASIE.

Crois-tu la mort capable de m'effrayer? La mort! c'eſt le ſeul bien que j'attende de toi. Le meurtre a tellement ſouillé ton regne, chaque jour de ta vie a été ſignalé par tant d'horreurs, que les enfans mêmes, accoutumés à voir couler le ſang, ont appris à ne plus te craindre!..... Apprens donc que je refuſe de te ſuivre: que ſi tu prétens m'y forcer, mes cris implореront contre toi, le ſecours du ciel & de la terre.

BAJAZET.

Ciel vengeur! tu oſes me braver? Attens, cruelle, il me reſte un moyen d'épouvanter ton cœur, & de lui faire craindre un ſupplice plus affreux que la mort même..... Tu vas

vous ces intimes Grecs, ces indignes objets de ta tendresse, déchire, massacre sous tes yeux; tu vas le voir succomber à la rigueur des tourmens les plus recherchés..... C'est alors que tu chercheras l'instant où ton orgueil osa m'insulter; c'est alors qu'en fermant l'oreille à tes cris, je jouirai de ma vengeance.

ARPASIE.

Image affreuse!..... Ma fermeté chancelle, mon cœur frémit à cet aspect!..... Héroïnes Grecques, dont la constance brava la rage des tyrans, accourez, descendez du céleste séjour; venez affermir mon courage! venez m'apprendre à désier la barbarie de mon persécuteur..... Mais ma voix est entendue; je sens que ma prière est exaucée..... Achève, Tyran, mon ame est prête à tout. Oui, je veux vivre encore un instant pour triompher de toi, & je mourrai Grecque, en suivant mon amant.

BAJAZET.

Plains-toi, perfide: c'est le privilege de ton sexe. Mais nous verrons bien-tôt ton front pâlir à l'aspect du danger.

ARPASIE.

[illegible] yeux sont maintenant [illegible] vance du bonheur [illegible] ..... Tes menaces [illegible] ame.

BAJAZET.

Cet inſtant va me le prouver.

ARPASIE.

Hâte-le, Bajazet, tu verras ſi je ſuis *Grecque*: tu verras ſi je démens la vertu de mes ancêtres.

BAJAZET.

Je t'abandonne donc à ton mauvais ſort.... Mon amour offenſé va t'offrir une victime digne de ton orgueil.

SCENE IV.

ARPASIE, *ſeule.*

MOn cœur s'émeut de plus en plus : un feu nouveau ſemble agiter mon ſang dans mes veines, & précipiter ſon cours. C'eſt ſans doute le dernier effort de la nature : c'eſt une lumiere expirante qui jette ſon dernier éclat !.... Mais que vois-je ? Moneſés & la mort viennent enſemble me trouver.... O ſort ! après m'avoir ſi long-tems perſécutée, tu me deviens donc favorable.

SCENE V.

ARPASIE, MONESES *paroît accompagné de quatre Muets. Deux autres portant la corde d'un arc & une coupe de poiſon, reſtent dans le fond du Théâtre.*

MONESES.

Miniſtres du deſtin, hâtez-vous d'exécuter les ordres de votre Maître : conduiſez-moi aux pieds de mon Arpaſie. Laiſſez-moi lui apprendre ce que je dois à la clémence du Tyran : il permet que je meure aux yeux de ce que j'aime..... Un mouvement de joie ſemble ranimer mon ame abbatue : je crois entendre la trompette, qui, dans mes jeunes ans, m'appelloit aux combats, je crois encore aller chercher la victoire ou l'honneur d'un trépas éclatant.

ARPASIE.

H ! ſi t eſt un bien, ſi le ſilence
u tie de tout ce qu'on peut
r ter la terre, cher Moneſés, nous ſe-
.....

MONESES.

Ah! ce bonheur peut-il être douteux? Dès-à-préſent, la cruauté du Tyran, ta perte même me paroît moins ſenſible. Mon ame exempte de remords, enviſage ſans trembler le vaſte abyme de l'éternité: elle ſe croit déja affranchie des maux qui lui faiſoient haïr la vie.

ARPASIE.

Et je te jure par tous nos maux & nos plaiſirs paſſés, que la mort n'a rien qui m'étonne! mais, hélas! cher amant, puis-je ne rien accorder à l'amour, à la foibleſſe de mon ſexe? Oui, je mourrois ſans pouſſer un ſoupir..... Mais lorſqu'il faut te voir expirant ſous les coups des bourreaux, la nature frémit en moi, toute ma fermeté m'abandonne!.....

MONESES.

Puiſque les ſuites de la mort ne t'épouvantent point, pourquoi les préparatifs qui y conduiſent, effraient-ils tes regards? Le moindre des maux qui puiſſent attaquer nos corps eſt ſûrement plus long & plus douloureux que n'eſt le coup qui nous ôte la vie, & les peines, de l'ame ſont encore mille fois plus terribles.. Mais on approche. Tu vas en voir la preuve.

Un Mues arrive, & fait un ſigne aux autres qui préſentent le cordon à Moneſes.

ARPASIE.

Ah! cher amant, ſonge encore avant tes mépas.....

MONESES.

A quoi?

ARPASIE.

A la plus tendre, à la plus déſolée, à l plus malheureuſe des amantes..... O mo ame! peux-tu ſupporter ce ſpectacle?

MONESES.

La multitude de mes penſées ôte à ma lang la liberté de l'expreſſion..... O ma che Arpaſie!.....

Les Muets ſe ſaiſiſſent de Moneſés.

ARPASIE.

Arrêtez, barbares! j'ai mille choſes à d à mon amant..... Arrêtez, dis-je!..... A cher Moneſés, parle-moi.

MONESES.

Que je te parle! Eh! puis-je mieux e ployer le dernier inſtant de ma vie?..... Eſclaves, ſuſpendez un moment mon ſuppli laiſſez-moi dire à mon Arpaſie, qu'elle ſe

occupe tout mon cœur, que même en cet inſtant terrible, elle fait encore les délices de mes yeux.....

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs, BAJAZET, HALY, *ſuite.*

BAJAZET.

QUoi! ce mépriſable Chrétien vit encore?..... Hâtez-vous, eſclaves, délivrez-en mes yeux.

Les Muets étranglent Moneſés.

ARPASIE.

Quelle horreur!..... Je ſuccombe..... O conſtance! ô vertu! que deviennent maintenant vos préceptes?..... O Ciel! lance ta foudre, écraſe le Tyran!..... O amour! ô mort! ô Moneſés!..... La force m'abandonne..... Grace au Ciel, mes maux vont finir.....

BAJAZET.

Haly, ſoutiens-la, conduis-la dans ma tente.

HALY.

Hélas! Seigneur, à peine reſpire-t-elle encore!

ARPASIE.

Non, Tyran, je ne ſuis plus en ta puiſſance.. J'ai rempli ma fatale deſtinée, la mort eſt dans mon ſein..... Déja les ténebres m'environnent..... Je tombe..... J'expire..... Je touche au terme de mes vœux!.....*

BAJAZET.

Accourez, ſecourez-la?..... Non, elle ne mourra point, je prétens punir ſon orgueil, en la forçant de vivre.

HALY.

Tout l'art humain n'y peut rien, Seigneur..... Elle n'eſt plus!.....

BAJAZET.

Qu'entens-je?.. Se peut-il que la rage & la douleur, ſe peut-il que l'amour & l'indignation prennent aſſez ſur le cœur d'une femme, pour lui cauſer la mort?..... Ah! que je ſuis déſeſpéré, l'orgueilleuſe échappe à ma vengeance! qu'eſt-ce donc que mon pouvoir, ſi ceux

* Elle meurt.

ui ne devroient vivre que pour moi, peuvent inſi me braver, en diſpoſant à leur gré de ur ſort ?

SCENE VII.

es mêmes Acteurs, LE DERVIS.

LE DERVIS.

SEigneur, le vaillant Omar avertit ta grandeur que l'inſtant de ta fuite eſt arrivée. Il te prie de te hâter, ſi tu veux prévenir une ſurpriſe qui nous perdroit tous. La tente de Tamerlan paroît depuis un moment entourée d'un grand nombre de flambeaux. Omar craint enfin que notre projet ne ſoit découvert..... Mais, Seigneur, tu peux voir d'ici ce ſpectacle.....

BAJAZET.

Ciel ! le nombre des flambeaux égale celui des étoiles.... Ah ! ma perte eſt certaine, ils marchent vers ces lieux !... Vole, Haly ; ſauve ma fille... Que d'autres s'emparent du Chrétien Axalla !.... Hâtons-nous de partir.

SCENE VIII.

BAJAZET, LE DERVIS, OMAR, *Suite.*

OMAR.

Tout eſt perdu !....

BAJAZET.

Comment ?

OMAR.

Oui, Seigneur, tout eſt perdu. Mirvan & Zama, à la tête de la Cavalerie Parthe, nous enveloppent de tous côtés.

BAJAZET.

Et d'où provient ce coup inattendu?

OMAR.

J'ai appris, mais trop tard, qu'un eſclave dépêché par la Princeſſe, eſt ſorti hier au ſoir de notre enceinte. Je viens de tuer l'Officier qui l'a laiſſé paſſer; mais à quoi nous ſert cette foible vengeance ! ce transfuge a jetté l'allarme dans tout le camp, Tamerlan a profité de

rité de la nuit, & nous ſommes envi-
par ſes troupes.

BAJAZET.

fille ?.... Ah! la perfide!...

LE DERVIS.

gneur, Axalla eſt du moins dans tes fers,
merlan tremblera pour la vie de ſon fa-

OMAR.

vais, avec le peu d'amis qui me reſtent,
nir leur premiere attaque. Si on nous re-
la paix, nous périrons tous. Heureux ſi
ûte peut entraîner celle de mon ennemi!

SCENE IX.

BAJAZET, LE DERVIS, HALY, SELIMA, *en pleurs.*

BAJAZET.

AH! voilà donc la mienne !. ... A cet air de candeur répandu ſur ſon viſage, à cette innocente douleur, qui croiroit que la trahiſon habitât dans ſon ame !..... Oſes-tu croire, malheureuſe, que tes larmes t'arracheront à ma juſte colere ! Que tu m'aurais impunément fait perdre une couronne, & qui plus eſt, l'eſpoir de remplir ma vengeance ? Ingrate Selima ! tu vas mieux connoître ton pere. . . Qu'on amene ici l'objet de ſa lâche tendreſſe : qu'il périſſe à ſes yeux.

HALY.

O crime de l'amour ! pourrai-je te révéler ?..... Seigneur, l'eſclave qui s'eſt ſauvé, l'eſclave qui nous perd, c'eſt Axalla lui-même !. . . .

BAJAZET.

Que dis-tu ?

HALY.

HALY.

La Princeſſe s'eſt ſervie de ce déguiſement, pour le ſauver de votre fureur

SELIMA.

Mon crime eſt donc connu! quel ſera mon recours?..... O mon pere! ô nature! que puis-je encore eſpérer?.....

BAJAZET.

Perfide! oſes-tu encore invoquer la nature? Ne viens-tu pas d'en briſer les plus ſacrés liens? Ingrate & parricide, n'es-tu pas maintenant l'objet de mon horreur? Mais ma vengeance n'en ſera que plus affreuſe: je te punirai des droits que toi ſeule avoit pu t'acquérir ſur mon cœur. Plus je fus ton pere, plus je vois en toi mon ennemie..... Infâme, tombe ſous mes coups!.... *

SELIMA, *l'embraſſant.*

Plongez, Seigneur, enfoncez ce poignard dans mon ſein. Arrachez-moi la vie que j'ai reçue de vous, votre fille eſt prête à vous la rendre..... Ne frémiſſez point, Seigneur, ne craignez point de verſer mon ſang, ne craignez point qu'il ſouille votre main; il eſt à vous, vous pouvez le répandre.....

* Il court à elle le poignard à la main.

BAJAZET.

Quoi! Bajazet eſt foible.... Qui peut donc retenir mon bras! Ne m'a-t-elle point trahi?

SELIMA.

Trahi?..... Non, Seigneur, non, mon pere, l'amour, le Ciel même n'auroit pu forcer votre fille à vous trahir. J'ai reçu le ſerment d'Axalla, je répons de ſon cœur. Votre vie, votre couronne, votre gloire même, tout eſt en ſureté, ſi vous daignez m'en croire.

BAJAZET.

Tais-toi, perfide. Bajazet ne peut vivre qu'indépendant; il périra plutôt en Roi..... Qui moi, je pourrois céder à l'ambitieux *Tamerlan*? Je pourrois lui devoir ma grace?..... Mais l'ennemi s'avance..... Meurs avant ton pere & que ta honte meure avec toi..... Qu'on l'arrache de mes bras, je l'ordonne....

SELIMA.

Eh! Seigneur, pouvez-vous me blâmer de défendre ma vie? Ce ſentiment n'eſt-il pas naturel en nous! N'eſt-ce pas le plus beau préſent que nous ayons reçu de la nature?.. Ah, regardez ces yeux que vous avez ſouvent daigné d'arroſer de vos larmes, en vous rappellant l'i-

* Elle ſe jette dans ſes bras.

mage de ma mere, ils implorent votre clémence.... Regardez-moi, Seigneur, & refuſez-moi, ſi vous le pouvez. C'eſt la vie que je vous demande, ô mon pere! épargnez votre Selima....

BAJAZET.

Je me ſens ébranlé.... C'eſt ma Selima! Oui, c'eſt ma fille..... Et je pourrois la poignarder! Etrange barbarie!..... Mais l'ennemi va paroître, la laiſſerai-je en ſon pouvoir? Le ſang de Bajazet ſera-t-il à ce point avili?..... Non, péris plutôt, Selima..... Sors de mon cœur, nature. Eſclaves, entraînez-la. Qu'elle meure. Obéiſſez.....

SELIMA.

Ah! mon pere, un inſtant de grace? Laiſſez-moi plutôt mourir de votre main.....

BAJAZET, *aux Muets:*

Traîtres, vous êtes ſourds? Eh bien, c'eſt donc à moi.....

(*) Le bruit redouble.

SCENE X.

Les mêmes Acteurs, TAMERLAN, AXALLA, *Suite.*

Axalla court, & ſe met entre Selima & ſon pere. Tamerlan & ſa ſuite pouſſent Bajazet & ſes Gardes, hors du Théatre.

AXALLA.

QUoi! c'eſt moi qui te ſauve? O Ciel! quelle eſt ma joie! cette heure ſera déſormais pour moi, la plus heureuſe de ma vie.....

SELIMA.

Hélas, cher Axalla, l'appareil de la mort épouvante encore mon cœur. Quoique dans tes bras, je frémis encore.....

AXALLA.

Rentre, ma chere Selima, je vais te garder au dehors. Le ſang & le carnage regnent de tous côtés; & mille dangers nous environnent. Je ne reſpirerai que lorſque je te ſçaurai en pleine ſureté.....*

* Ils ſortent enſemble.

SCENE DERNIERE.

TAMERLAN, LE PRINCE DE TANAIS, ZAMA, MIRVAN, *Soldats conduiſant* BAJAZET, OMAR & LE DERVIS *enchaînés.*

TAMERLAN.

LA clémence remet enfin ſon ſceptre à la Juſtice: c'eſt au glaive à purifier l'Univers des monſtres qui font gémir l'humanité.... Zama, ayez ſoin que l'aurore naiſſante éclaire le ſupplice de ces deux traîtres..... * Pour toi, tyran, dont les déteſtables violences ont toujours écraſé ceux mêmes à qui tu devois ta protection, dont les meurtres & les aſſaſſinats (crime ſi cher aux ames lâches!) ont ſouillé tous les jours de ta vie, dont la foi auſſi ſouvent violée que promiſe, a ſoulevé le ciel & déſolé la terre, quel châtiment peut égaler l'énormité de tes forfaits? J'en inventerai vainement: ſubis celui que ta rage m'avoit deſtiné. Sois un exemple effrayant de la vengeance céleſte, qui faſſe trembler l'orgueilleux inhumain & le lâche parjure.

BAJAZET.

Quelqu'affreux que ſoit mon ſort, n'eſpere

* Montrant Omar & le Dervis.

[illegible]

TAMERLAN.

[illegible]

FIN du Tome second.